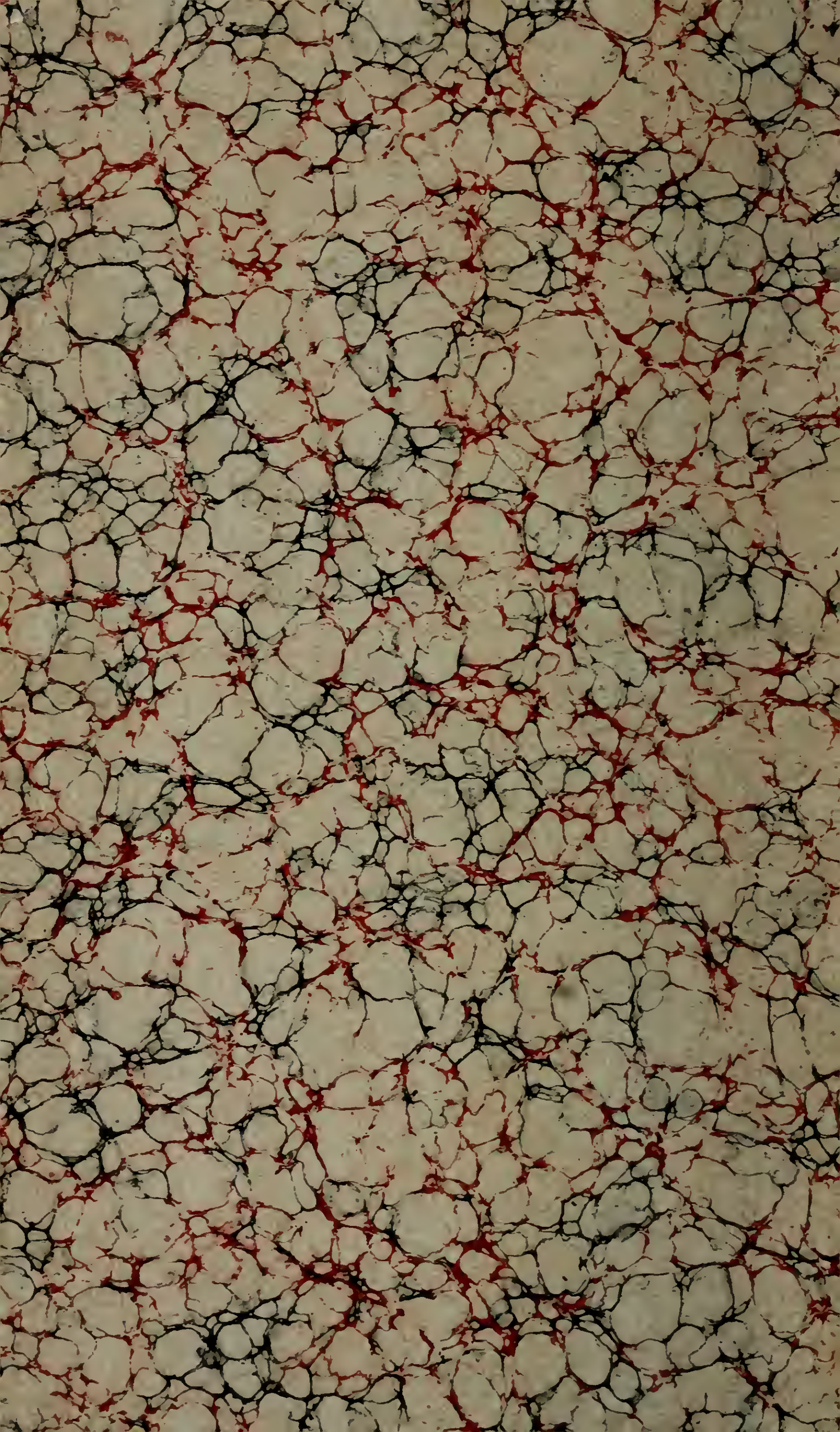



RELIGION SCIENCE
LIBERTÉ PROGRÈS
RENDRE LE
PEUPLE MEI
ECOLE MODE
de Lecture f aise
à M
élève la
distribu prix
le 2 2.
Le Principal,



BIBLIOTHÈQUE

DE LA

JEUNESSE CHRÉTIENNE

APPROUVÉE

PAR S. ÉM. LE CARDINAL ARCHEVÊQUE DE TOURS.



K. Girardet del. Delannoy

Elle va recevoir le bon avec lequel elle obtiendra le lendemain une demi-livre de pain.

Berthault imp

HÉLÈNE
DE SÉRAN

PAR

Mme LA BARONNE DE B.

DEUXIÈME ÉDITION



TOURS

Ad MAME ET Cie, IMPRIMEURS-LIBRAIRES

1854

AVANT-PROPOS

AVANT-PROPOS

L'histoire que nous allons essayer de vous retracer dans sa simplicité, bien-aimées lectrices, est en tout point véritable; si elle n'abonde pas en émotions puissantes, si elle ne vous offre pas cet attrait un peu romanesque que recherche toujours avidement votre imagination mobile et impressionnable, elle n'est pas, toutefois, tellement dépourvue d'intérêt

qu'elle ne puisse vous plaire et captiver votre attention. Mais ce dont nous sommes bien persuadée, c'est qu'elle fera sur vous une impression douce et favorable. Alors, de même que les rosées bienfaisantes de l'été ou les tièdes pluies du printemps fécondent la terre, de même son heureuse influence hâtera le développement des bonnes qualités et des vertus qui ne demandent qu'à éclore dans votre âme, parce que leurs germes y ont été déposés par cette main libérale qui a tout créé en ce monde.

La lecture des bons ouvrages et des faits moraux peut, en effet, être comparée à une semence qui féconde l'âme et y jette des racines profondes et indestructibles. Voilà pourquoi il est si nécessaire d'apporter un grand discernement dans le choix

de vos lectures ; car de là dépendent, bien plus que vous ne le pensez, la tranquillité de votre cœur et la rectitude de votre jugement.

Bien que la vertu et ses œuvres se manifestent tôt ou tard d'elles-mêmes, et que cette fille du Ciel soit modeste et préfère l'obscurité, encore doit-on, pour l'instruction de tous, la dégager des voiles qui la dérobent aux yeux des mortels, à l'imitation du lapidaire qui, pour faire briller le diamant, le dégage de toutes les matières impures qui ternissent son éclat. Mais est-il besoin pour redire les actes ignorés, exécutés en silence, sous la seule inspiration d'une âme tendre et héroïque, pour révéler dans sa sublime grandeur l'accomplissement d'un des devoirs que la nature a enseignés à tous les êtres bien nés, est-il

besoin d'employer toutes les recherches d'un style savant, prétentieux et parsemé des fleurs de l'éloquence? Non, nous ne le croyons pas absolument nécessaire; aussi sera-ce avec le cœur, simplement, familièrement, sans autre désir que celui de vous plaire en vous instruisant, que nous allons mettre sous vos yeux les principaux événements de la vie d'une femme qui, après avoir été un modèle de piété filiale, consacra tous les trésors de sa belle âme et de son intelligence à l'éducation de la jeunesse.



HÉLÈNE DE SÉRAN

HÉLÈNE DE SÉRAN

I

Au cœur des montagnes du Jura, dans un de ces sombres et vieux manoirs que sa position élevée, sa masse imposante, ses tours carrées (1), ses murailles avares de fenêtres,

(1) Le trait caractéristique qu'offrent les constructions féodales répandues dans le Jura, c'est que toutes les tours qui flanquent les châteaux de ce pays ont une forme carrée. Tandis que dans le nord dans l'ouest et

sa porte basse et munie de lourds ferrements, faisaient ressembler plutôt à une forteresse qu'à un château de plaisance, vivaient, vers 1760, le comte de Séran et sa famille.

Le comte était un homme grave jusqu'à l'austérité, d'une dignité froide et compassée, mais qui rachetait par sa piété solide, par son antique loyauté, par la droiture de son cœur et par sa haute intelligence, la roideur et la sévérité de ses formes, auxquelles on s'habituait du reste assez facilement, parce que le comte montrait une égalité d'humeur que rien ne pouvait altérer.

A vingt-cinq ans, M. de Séran, maître de ses actions et de sa fortune, parce qu'il avait perdu son père et sa mère encore enfant, débuta à la cour de Louis XV ; mais deux

dans le centre de la France, elles sont constamment rondes. Ces tours carrées ne se retrouvent que dans la Provence et le Languedoc.

ans après il résignait entre les mains du roi une des premières charges de l'État, et, sans bruit, sans éclat, quittait Versailles pour aller vivre dans ses terres : cet exil volontaire de la part d'un jeune seigneur à qui sa naissance, ses talents, sa fortune et l'estime du monarque ouvraient la plus magnifique carrière, fit sensation. On chercha la cause d'une si étrange détermination. Beaucoup en comprirent le véritable motif, même parmi ceux qui se plurent à accréditer le bruit que le comte de Séran avait simplement cédé à un accès de misanthropie, et qu'on le verrait bientôt revenir honteux et repentant d'une folie de jeunesse ; mais ils savaient bien, la plupart de ceux qui parlaient ainsi, tout ce qu'un homme tel que le comte avait dû souffrir de douloureux froissements dans une cour aussi frivole et aussi relâchée que celle de Louis XV, où le seigneur le plus à la mode était celui

qui, sauf les bonnes manières et la bravoure, pensait et agissait à l'inverse du Caton franc-comtois : surnom que donnaient à M. de Séran ses amis eux-mêmes, qui trouvaient sans doute moins difficile de railler son extérieur roide et empesé, que de prendre pour modèle sa vie irréprochable devant Dieu et devant les hommes.

Un an après son départ de Versailles et son installation aux *Aiglons*, le comte s'était marié. Je n'ai pas besoin de dire qu'un homme de son caractère ne se laissa guider, en choisissant une compagne, ni par ces considérations ambitieuses qui trop fréquemment, hélas ! décident seules les mariages dans le grand monde, ni par un de ces entraînements irréfléchis aussi féconds peut-être en tristes déceptions ; mais qu'il apporta dans cet acte solennel toute la prudence et la maturité d'un chrétien pour qui le mariage est autre chose

qu'une spéculation intéressée ou le dénouement obligé d'une inclination.

En unissant son sort à celui d'une femme qui s'était préparée à remplir dignement ses devoirs d'épouse et de mère par l'accomplissement de tous ceux que la religion, le respect et l'affection commandent à une fille soumise et dévouée ; en préférant une femme simple et bonne, d'une piété exemplaire, plus riche en vertus solides qu'en qualités brillantes, le comte de Séran avait pris le plus sûr moyen de faire éclore autour de son foyer domestique toutes les douces et saintes joies de la famille.

A l'époque où commence mon récit, vingt années s'étaient écoulées depuis le mariage du comte. Pendant une aussi longue période aucun nuage n'avait passé entre les deux époux, qui descendaient paisiblement et côte à côte le chemin de la vie. Le Ciel ne leur

avait accordé qu'un seul enfant, une fille qui allait voir son dix-huitième printemps. Pendant que son mari, absorbé par ses travaux, restait la majeure partie de la journée enfermé dans sa bibliothèque, où l'aurore le surprit plus d'une fois le front penché sur un manuscrit à moitié rongé par les vers, et déchiffrant péniblement un passage syriaque ou sanscrit, la comtesse surveillait sa maison, dont la direction lui était entièrement confiée, et se délassait de cette tâche un peu aride par des œuvres d'une bienfaisance aussi active qu'éclairée.

Si avec son immense fortune Mme de Séran se fût contentée de répandre autour d'elle d'abondantes aumônes, de donner souvent et beaucoup à tous ceux qui venaient mendier à la porte de son château, elle n'eût fait que se conformer à un antique usage en acquittant cette espèce de dîme volontaire que la

misère prélevait sur les revenus du seigneur le plus voisin ; mais elle comprenait autrement la charité. Persuadée que, parmi les gens qui souffrent, ce ne sont pas ceux qui étalent leur pauvreté au grand jour qui ont le plus besoin qu'une main secourable s'étende sur eux ; persuadée aussi qu'un prêt offert à propos peut préserver d'une ruine complète un pauvre ménage, et empêcher ainsi qu'une famille d'ouvriers laborieux ne devienne une bande de vagabonds qui s'égrène le long des chemins, et fait de la mendicité un état consistant à vivre du travail des autres, Mme de Séran ne payait pas seulement de son argent, mais, ce qui est beaucoup plus rare et plus méritoire pour une femme de son rang, elle payait de sa personne. Elle avait choisi parmi les gens de sa maison un homme probe et sûr, portant le titre de piqueur, mais dont la véritable fonction consistait à découvrir les personnes néces-

siteuses et réellement dignes des bienfaits de la comtesse. Dès qu'un accident, une maladie, privait une famille du travail de son chef, une veuve de celui de son fils; si un incendie dévorait une grange ou une maison; si un pauvre paysan perdait son cheval ou sa vache; si la grêle ou la gelée ravageait ses champs, et lui enlevait en une nuit, en quelques heures, ses récoltes, dont l'anéantissement le laissait sans ressources, le piqueur, toujours à l'affût des besoins, des souffrances, des accidents, des catastrophes, remontait à leurs causes, cherchait à connaître au juste quelles seraient leurs conséquences, et venait chaque matin faire son rapport à sa maîtresse; ce rapport déterminait presque toujours de quel côté la comtesse dirigerait sa promenade, dont le but et le résultat le plus habituel étaient, soit la réparation d'un désastre, soit le soulagement d'une infortune, soit la consolation

d'un affligé. Une anecdote, que je choisirai au hasard dans la vie de Mme de Séran, qui abonde en traits de ce genre, montrera jusqu'où elle poussait l'abnégation et le dévouement en pareille circonstance.

Elle avait un docteur auquel elle donnait beaucoup d'occupation, non pas pour elle, car elle jouissait d'une santé florissante, mais pour tous les malades des environs, pauvres montagnards qui, sans la comtesse, seraient morts la plupart sans que les secours de la médecine fussent jamais venus panser leurs blessures ou guérir leurs maladies.

Un soir, Mme de Séran ayant demandé au docteur des nouvelles d'une femme qui dans une chute s'était fracturé les deux jambes, celui-ci répondit qu'il ne l'avait pas vue depuis le jour où il avait opéré la réduction, et qu'il ne savait même pas quand il lui serait possible de se transporter chez elle, à cause

de la neige qui était tombée, et qui rendait les chemins impraticables. « Madame la comtesse, continua le docteur, sait combien ils étaient déjà difficiles et même dangereux pour tout autre qu'un montagnard, quand je me suis rendu chez cette femme d'après ses ordres. S'y engager aujourd'hui, ce serait s'exposer sans résultat à un péril inutile, puisqu'on reconnaîtrait bientôt l'impossibilité absolue d'aller plus loin.

— Docteur, répondit la comtesse en riant, pour être mon médecin, vous aimez trop vos aises et les grandes routes. Le chemin qui conduit chez cette infortunée n'est pas aussi impraticable que vous vous l'imaginez. Hier, dans l'après-dînée, mon piqueur est allé lui porter quelques objets dont elle avait impérieusement besoin; il vous accompagnera demain matin. Voyez donc un peu quels épouvantables remords vous auriez, si cette

femme venait à mourir faute d'un peu de courage de votre part!... Faites monter mon piqueur, » ajouta la comtesse en s'adressant à l'un de ses gens.

Un moment après, le piqueur s'avançait respectueusement dans le salon.

« Joseph, reprit Mme de Séran, est-ce que tu ne te chargerais pas de conduire demain le docteur chez notre blessée, et de le ramener sain et sauf ?

— Madame la comtesse sait que je suis entièrement à ses ordres, répondit le piqueur. Hier la dernière partie du chemin n'était pas commode ; mais je m'en suis tiré tout de même. Du reste d'autres ont fait comme moi ; car en allant, il y a une heure, de ce côté-là, j'ai vu des traces sur la neige indiquant clairement que deux personnes avaient fait ou du moins entrepris le même trajet que moi. »

Le docteur remarqua bien qu'aux dernières

paroles du piqueur, Mme de Séran rougit légèrement ; il l'attribua au déplaisir que lui causait le peu d'empressement qu'il mettait à céder à ses désirs : aussi promit-il de se rendre le lendemain auprès de la blessée.

Là seulement il apprit la véritable cause du modeste embarras que la comtesse avait laissé percer la veille : c'était la trace de ses pas et de ceux de son guide que le piqueur avait remarquée. L'excursion devant laquelle il avait tant reculé, lui homme et habitué aux courses dans les montagnes, lui dont la profession lui faisait un devoir de la tenter, une femme l'avait exécutée dans un élan de charité.

« Madame, lui dit le docteur la première fois qu'il la revit, je savais bien que la foi transporte les montagnes; mais vous m'avez appris que l'amour du prochain peut les rendre en tout temps praticables. Je vous remercie de la leçon, dont je vous promets de profiter. »

Outre le comte, la comtesse et leur fille Hélène, deux personnes habitaient encore depuis longtemps les Aiglons : c'était d'abord le chapelain du château, l'abbé Danjou, aussi profond mathématicien que le comte était savant orientaliste, et un jeune homme, orphelin et sans fortune, quelque peu parent de M. de Séran, qui s'était chargé de son avenir et avait confié son éducation à l'abbé Danjou. Il s'appelait René de Cuny. René était pénétré du plus profond respect et de la plus vive reconnaissance envers son protecteur; mais depuis qu'il avait terminé ses études, c'est-à-dire appris tout ce qu'on enseignait alors à un jeune gentilhomme destiné à la carrière militaire, il s'ennuyait mortellement aux Aiglons, et supportait avec une impatience croissante le genre de vie auquel il était condamné. D'une nature ardente, avide de mouvement et de bruit, impatient de faire

son chemin dans le monde, mieux doué pour manier un cheval et une épée qu'une plume ou un compas, le bouillant jeune homme s'accommodait mal des habitudes presque monastiques qui régnaient au château, habitudes dont rien ne venait interrompre la froide et solennelle uniformité. Jamais les fanfares des trompes, les aboiements d'une meute, les joyeuses clameurs d'un essaim de chasseurs ne troublaient les échos de l'immense cour d'honneur. Jamais, par une froide nuit d'hiver, les fenêtres de la grande galerie, splendidement éclairées, ne lançaient au dehors des gerbes de lumière et les notes cadencées d'une musique entraînante. Ces plaisirs, ces fêtes, étaient inconnus aux Aiglons; et si le voyageur attardé voyait briller derrière une vitre le modeste éclat d'une lampe, c'était celle du comte et de l'abbé travaillant comme des bénédictins, ou

celle de Mme de Séran retirée dans son oratoire, et remerciant Dieu des œuvres de charité qu'il lui avait permis d'accomplir dans la journée.

Mlle Hélène de Séran était, à dix-huit ans, d'une instruction et d'une maturité qui semblaient donner un démenti à son âge, et qui cependant s'expliquaient facilement par l'éducation qu'avait reçue, et par la vie qu'avait menée jusque-là une jeune fille naturellement sérieuse, et chez laquelle la rectitude du jugement égalait la vivacité de l'intelligence.

Son père n'avait pas voulu qu'elle eût d'autre instituteur que lui; et comme il tenait pour futiles ou dangereux tous ces arts dits d'agrément, les seuls que généralement à cette époque on enseignait aux demoiselles de haute naissance, il avait remplacé la danse, la musique et les exercices du maître de grâces par l'étude des langues anciennes et des sciences naturelles.

Pliée dès son enfance au travail et au despotisme d'une règle qui assignait à chacune des heures de sa journée un emploi toujours pareil; entourée de personnes dont les seules distractions eussent été pour les gens du monde l'accomplissement d'une nouvelle tâche; n'entendant que des paroles graves et sentencieuses; n'ayant point de compagnes de son âge qui, autrement élevées, lui fissent entrevoir par leurs exemples ou par leurs discours les charmes d'une vie moins laborieuse et moins contrainte; Hélène avait grandi sans désirs, sans regrets, parce que le travail était devenu pour elle un besoin, sa règle un guide commode, et surtout parce qu'elle ne s'était jamais demandé si une jeune fille de sa condition pouvait mener une autre existence que la sienne.

Le résultat d'une éducation ainsi dirigée dès le réveil de son intelligence, fut non-seulement de développer et de mûrir avec

une rapidité extrême toutes les facultés intellectuelles de Mlle de Séran, mais d'absorber si complétement leur activité naissante au profit de l'étude, qu'Hélène ne connut jamais ces rêves dorés, ces brillantes illusions qui tiennent tant de place dans une jeune tête; en attendant que le souffle de l'expérience vienne les flétrir pour la plupart.

Comme ces arbres qui se couvrent de fruits magnifiques longtemps avant ceux de leur espèce, parce que le jardinier les a appliqués contre un mur, et a détourné au profit d'une fructification plus prompte toute l'énergie d'une séve destinée à s'épanouir en rameaux fleuris et verdoyants, ainsi Hélène se couronnait à son printemps des fruits de son été.

Mais ce qu'il y avait de plus remarquable chez Mlle de Séran, c'est que cette jeune fille, qui lisait Homère et Virgile comme Mme Dacier, et commençait à déchiffrer le sanscrit,

était certainement moins fière de son savoir que beaucoup de demoiselles ne le sont de leur talent en broderie. Il lui semblait tout naturel de savoir le grec et le latin, puisque son père le lui avait appris. Cette ignorance de sa valeur chez une jeune fille d'un esprit aussi cultivé, qui lui faisait reporter à son père le mérite de tout ce qu'elle savait, s'alliait admirablement à une piété naïve et fervente; car Hélène ne se contentait pas de remplir les devoirs qui sont de stricte obligation pour un chrétien, mais, s'abandonnant aux douces inspirations de son cœur, elle trouvait sans cesse un charme nouveau dans les plus humbles pratiques de dévotion. Placée dès sa naissance, par sa mère, sous la protection toute spéciale de la sainte Vierge, elle avait en elle une confiance sans bornes, et ne manquait jamais un seul jour de lui offrir un pieux tribut de reconnaissance et d'amour.

II

Pendant que les paisibles habitants du château des Aiglons vivaient ainsi au fond d'une province, où l'ébranlement causé par les événements qui préparèrent la ruine de la vieille monarchie française commençait à peine à se faire sentir, le comte reçut un message de la cour lui annonçant que le roi le mandait à Paris. Louis XV était mort depuis l'exil volontaire de M. de Séran, et Louis XVI lui avait

succédé. Ce monarque essayait alors de conjurer l'orage prêt à fondre sur lui, en s'entourant d'hommes aussi connus par leur patriotisme que par leur incontestable capacité, tels que les Turgot et les Malesherbes. Le comte, quoique persuadé qu'aucune force humaine ne pouvait plus arrêter le torrent révolutionnaire, qui prenait sa source dans les fautes politiques et les souillures du règne précédent, répondit le même jour « qu'il eût préféré vivre et mourir dans sa retraite, mais qu'il était entièrement aux ordres de Sa Majesté. » Il finissait sa lettre par cette phrase : « Plaise à l'arbitre suprême de toutes choses que la France puisse être régénérée autrement que par une conquête ou par quelque épouvantable bouleversement ! » Ces mots exprimaient bien la situation des esprits à cette époque, où le pressentiment de commotions inconnues, dont il était impossible de calculer

l'issue et la durée, remplissait tous les cœurs.

La première pensée du comte fut d'emmener avec lui René de Cuny, et de l'attacher à sa personne en qualité de secrétaire : supposant que son protégé accepterait avec bonheur une proposition si flatteuse, il le fit avertir de se rendre dans son cabinet, et lui exprima ses intentions.

René, qui d'une part n'avait aucun goût pour les emplois civils, si haut qu'ils pussent le conduire, et qui d'autre part était impatient de s'affranchir de la dépendance absolue dans laquelle M. de Séran le tenait depuis son enfance, répondit qu'il ne se sentait aucune vocation ni aucune aptitude pour les affaires et le travail de cabinet, et que la carrière des armes était la seule qui lui convînt.

Ce refus, dont le bouillant jeune homme ne ménagea peut-être pas assez prudemment les

termes, blessa la dignité de M. de Séran, accoutumé à voir ses moindres désirs acceptés comme des lois.

« Monsieur, dit-il, puisque vous savez mieux que moi ce qui vous convient, et que vous me semblez las de mon autorité, demain matin vous quitterez les Aiglons avec un mot de ma main pour le maréchal de Broglie. Je ne doute pas que le maréchal ne vous case selon vos souhaits. Je n'ai plus rien à vous dire. »

Le ton glacial avec lequel le comte de Séran prononça ces paroles déconcerta tellement de Cuny que, confus, embarrassé, ne trouvant pas un mot pour se justifier, il s'inclina profondément et sortit de l'appartement sans savoir ce qu'il faisait.

Un peu remis de son trouble, René se rendit auprès de l'abbé Danjou, et lui raconta ce qui venait de lui arriver, repoussant bien loin toute intention de blesser M. de Séran, et

HÉLÈNE DE SÉRAN.

P. 22



Il sortit de l'appartement sans savoir ce qu'il faisait.

protestant de ses sentiments de profonde reconnaissance envers son bienfaiteur.

« Mon enfant, lui dit l'abbé, ce n'est pas d'aujourd'hui que M. de Séran est mécontent de vous : la vie désœuvrée que vous menez, vos relations avec des hommes qui répandent dans nos campagnes les plus dangereuses doctrines, et tournent en ridicule les ministres de la religion et l'autorité royale, tout cela a depuis longtemps indisposé le comte. Moi qui vous ai élevé, moi qui vous connais, je sais que si vous avez sacrifié aux idées nouvelles qui en ce moment remuent le monde, c'est que vous avez été ébloui par ce qu'elles contiennent de bon et de généreux. Prouvez à votre protecteur qu'il vous a jugé trop sévèrement, en remplissant tous les devoirs d'un gentilhomme qui met son épée au service du roi. Les occasions de montrer votre courage, votre dévouement à sa cause, ne vous manqueront pas;

car jamais prince n'a eu plus besoin de serviteurs fidèles et éprouvés pour l'aider à défendre aujourd'hui son pouvoir qu'il tient de Dieu, et peut-être demain sa personne sacrée. Votre protecteur vous rendra son affection et son estime quand il vous en jugera digne; car vous savez que sa justice égale sa sévérité. Mais surtout, mon cher enfant, ajouta encore le bon vieillard, défiez-vous plus que jamais de votre impétuosité naturelle, de ces mouvements passionnés qui vous emportent dans une sphère où n'habite plus la raison. Vous allez avoir dans votre carrière à commander et à obéir : l'un est aussi difficile que l'autre pour l'homme qui ne sait pas rester maître de lui-même et faire taire la passion, afin d'entendre toujours la voix du devoir et de l'équité. »

C'est ainsi qu'en mélangeant les encouragements, les remontrances et les conseils, l'abbé Danjou, dans une longue et affectueuse con-

versation, calma René de Cuny, qui n'eût pas manqué de prendre quelque parti violent, lorsque le dépit et l'irritation auraient succédé à l'espèce d'étourdissement dans lequel l'avait jeté la conclusion inattendue de son entretien avec M. de Séran.

René partit le lendemain porteur d'une lettre pour le maréchal de Broglie. Le comte, de son côté, hâta ses préparatifs de voyage. Il avait décidé que sa famille ne l'accompagnerait pas à Paris, mais viendrait le retrouver à l'entrée de l'hiver, à moins d'événements extraordinaires.

M. de Séran arriva dans la capitale vers les premiers jours du mois de mars 1789. Dès ce moment, il prit une part active aux affaires, et joignit ses efforts à ceux de ces hommes qui tentèrent de sauver la monarchie dont les étais croulaient de toutes parts. L'histoire peut reprocher à ces vaillants champions des préroga-

tives royales de n'avoir pas toujours été à la hauteur des événements qui les débordèrent ; mais elle constate aussi qu'ils rachetèrent par la pureté de leurs intentions et par un dévouement inaltérable leurs fautes et leur impuissance. Leur seul crime fut de manquer de génie.

Comme nous n'avons pas la prétention de retracer cette brûlante mêlée, nous laisserons M. de Séran aux prises avec la tourmente révolutionnaire, pour revenir aux Aiglons auprès de sa famille.

L'absence de son chef n'avait pas sensiblement modifié la manière de vivre des habitants du château ; mais un hôte inconnu jusque alors était venu s'y abattre. Cet hôte, c'était l'inquiétude, qui s'assied à votre table, partage votre oreiller, se cache derrière chacune de vos pensées, vous suscite de continuelles angoisses, et vous fait endurer par anticipation

non-seulement toutes les souffrances que vous réserve l'avenir, mais encore celles attachées à des malheurs que votre imagination prévoit, et qui ne se réaliseront pas.

Hélène, qui jusque-là, livrée tout entière à ses études favorites, avait vécu séparée du monde, dont le bruit et les agitations étaient venus s'éteindre au pied des murailles du château, entra, pour ainsi dire, sans transition dans la vie réelle, par la conscience des dangers qui menaçaient la religion et la monarchie, ces deux bases de l'antique société française, et son père, luttant d'autant plus généreusement pour les défendre, que c'était sans espoir de les sauver d'un cataclysme imminent, et uniquement pour l'honneur de ses principes politiques et religieux.

Chaque lettre que M. de Séran adressait à sa famille, quoique toujours empreinte de ce courage froid et résigné de l'homme qui, ayant

mis sa confiance en Dieu, va droit devant lui, accomplissant son devoir sans fuir ni rechercher le péril, était de moins en moins rassurante. Le comte, en effet, trop éclairé et trop positif pour se bercer de vaines espérances, ne savait pas faire concevoir aux autres celles qu'il ne concevait pas lui-même.

Bientôt de sourdes rumeurs, parties des villages environnants, trouvèrent de l'écho parmi les paysans et les fermiers dépendants de la seigneurie des Aiglons. Ce furent d'abord des plaintes vagues, des évocations de vieux griefs oubliés depuis longtemps; puis des accusations aussi absurdes que calomnieuses; enfin des paroles de haine et de vengeance, des menaces répétées tout bas, mais qu'une circonstance fortuite et insignifiante en elle-même pouvait transformer en attentats. Ce qui toutefois rassurait Mme de Séran, sa famille et son entourage, c'est que le plus grand nombre, ou blâmait

énergiquement et ouvertement les discours incendiaires des meneurs, on prouvait par son attitude qu'il ne subissait pas encore l'influence de ces derniers.

Un jour, Mme de Séran, sa fille et l'abbé Danjou eurent l'idée de profiter d'une belle matinée du mois de juin pour diriger une promenade vers les sources de l'Ain, qui depuis la veille jaillissaient avec une abondance extraordinaire. Ils partirent donc à cheval, seul moyen de transport praticable alors pour une pareille excursion. Deux domestiques également montés les accompagnaient.

Les sources de l'Ain, situées à peu près à une égale distance du château des Aiglons et du bourg de Nozeroy, ne possédaient pas encore la célébrité que lui ont faite depuis les voyageurs et les touristes; mais elles n'en étaient pas moins dès ce temps-là une des curiosités naturelles les plus remarquables de la France.

Qu'on se figure une gorge étroite, sombre, profondément creusée au milieu de rochers qui s'étagent les uns au-dessus des autres. Au fond de cette déchirure violente et tourmentée, l'Ain fuit sur sa pente inégale. Ses eaux, tantôt glissent limpides et silencieuses, tantôt heurtent un quartier de granit qui leur barre le chemin. Alors leurs gerbes écumantes et brisées se précipitent en deux nappes à droite et à gauche de l'obstacle, le dépassent, se réunissent; mais à leur jonction se forme un remous impétueux, qui vient en tournoyant attaquer par derrière l'impassible rocher, cause de tout ce fracas. Après avoir remonté cette gorge âpre et sauvage pendant près d'une demi-heure, on débouche tout à coup dans un vaste amphithéâtre, sans autre issue que la gorge qui vous y a conduit. L'amphithéâtre a pour ceinture une masse confuse de rochers irrégulièrement superposés : une forêt de sa-

pins au noir feuillage les couronne, et des touffes d'herbes pendantes, d'où s'élancent çà et là quelques arbres verts, indiquent leurs crevasses et leurs assises. Ce rempart gigantesque, haut de plus de deux cents mètres, qui vous surplombe de tous côtés, avec sa cime chevelue, ses flancs qui se dénudent peu à peu pour se terminer inférieurement par une muraille à pic, étonne et saisit la pensée. La muraille s'excave en face de la gorge jusqu'à former une grotte au fond de laquelle un gouffre vomit la principale source de l'Ain. Quand ce volcan aquatique, alimenté par la fonte des neiges, est en pleine activité, l'eau remplit la grotte, s'en échappe à flots pressés, et comme poussée par une force immense. Lorsque, au contraire, une longue sécheresse a tari les réservoirs dont le gouffre est le cratère, l'éruption diminue peu à peu, et cesse tout à fait. Alors on peut pénétrer dans la

grotte et l'explorer. On reconnaît l'existence de deux bassins communiquant l'un à l'autre. La profondeur du premier est médiocre, mais celle du second est énorme : l'eau qui le remplit ressemble dans son immobilité à un bloc de marbre noir, et l'on est tout surpris, si l'on en puise un verre, de la trouver d'une limpidité et d'une transparence parfaites. Ce phénomène est dû à la demi-obscurité qui règne dans la grotte, à l'excessive profondeur de la masse liquide, et à son repos absolu.

Ce ne fut pas sans peine que la cavalcade pénétra jusqu'à l'amphithéâtre, en suivant le défilé dont la rivière occupait en quelques endroits toute la largeur. Souvent les chevaux se trouvèrent à mi-jambe dans une eau qui se précipitait avec une rapidité effroyable, entraînant dans sa course les pierrailles qui obstruaient son lit. Des chevaux moins accoutumés

aux courses dans les montagnes et à passer des torrents se fussent certainement effrayés du tumulte des eaux, et eussent peut-être, par un écart ou un faux pas, exposé la vie de ceux qu'ils portaient. Mais M[me] de Séran, sa fille et l'abbé montaient chacun un de ces vigoureux bidets comtois qu'un vieux dicton populaire proclame forts comme des bœufs, adroits comme des chèvres, dociles comme des chiens.

Ce n'était pas la première fois qu'Hélène venait visiter ces lieux, et cependant, en débouchant dans l'amphithéâtre, elle ne put retenir un cri de pieuse admiration. « Mon Dieu! que cela est beau! dit-elle. Voyez donc, ma mère, comme ces sapins qui sont là-haut éclairés par le soleil, se détachent resplendissants sur ce ciel bleu. A mesure que le regard quitte leurs sommets et s'abaisse, il rencontre des teintes de plus en plus sombres; on dirait que les rayons du soleil ne veulent pas des-

cendre jusqu'ici. Cette obscurité relative qui nous entoure, et qui contraste si vivement avec les éblouissantes clartés où règnent ces cimes, n'est-ce pas une frappante image de la lumière céleste, dont la source est au ciel, et dont la pensée humaine ne sent la douce et salutaire influence que lorsqu'elle s'élève bien au-dessus des choses de la terre ? »

Quelques minutes s'écoulèrent avant qu'Hélène, Mme de Séran et l'abbé Danjou songeassent à mettre pied à terre, tant ils se trouvèrent impressionnés par le magnifique tableau qui se déroula tout à coup devant eux quand ils sortirent de la gorge.

Ce ne fnt qu'après avoir payé ce premier tribut à la beauté du site qu'ils descendirent de leurs montures, et se rapprochèrent de la grotte, dont l'ouverture semblait trop étroite pour débiter la colonne liquide qui s'élançait des entrailles de la terre. En écoutant atten-

tivement, on distinguait très-bien, au milieu des murmures éclatants des eaux prenant leur course à travers les rochers, des sifflements lointains entremêlés de chocs et de roulements. Ces bruits avaient quelque chose d'étrange, parce qu'ils naissaient à une grande profondeur, et qu'on les eût pris pour les échos affaiblis d'un orage souterrain.

L'abbé Danjou venait de s'asseoir sur le gazon, Mme de Séran et sa fille étaient venues le rejoindre, et tous trois se communiquaient les impressions que chaque regard jeté autour d'eux leur apportait, quand tout à coup le piqueur de la comtesse déboucha dans l'amphithéâtre. Tout annonçait qu'il était porteur d'une importante nouvelle : son cheval baigné de sueur, et dont les flancs ensanglantés avaient été labourés par l'éperon, paraissait incapable de faire un pas de plus ; Joseph lui-même, pâle et haletant, sans

chapeau, les vêtements mouillés et maculés de boue, ne semblait pas en meilleur état que sa bête.

Cependant, à la vue de ses maîtres, il leva les bras au ciel en poussant une exclamation de joie, sauta lestement par terre, et jetant la bride sur le cou de son cheval, s'avança vers Mme de Séran.

« J'ai de fâcheuses nouvelles à annoncer à madame la comtesse, dit Joseph.

— Serait-il arrivé quelque malheur à mon père? s'écria Hélène.

— Que mademoiselle se rassure à cet égard, répondit le piqueur. Je n'ai rien appris touchant M. le comte; mais je ne crois plus sa famille en sûreté aux Aiglons.

— Comment! dit l'abbé Danjou, madame et mademoiselle, qui passent leur vie comme des recluses et uniquement occupées à des bonnes œuvres, ne seraient plus en sûreté

dans leur château? Allons, allons, mon pauvre Joseph, votre dévouement à vos maîtres vous a fait concevoir, j'en suis sûr, des craintes au moins prématurées.

— Joseph n'est pas homme à s'alarmer légèrement, même quand il s'agit de nous, reprit Mme de Séran; laissez-le s'expliquer, et que la volonté de Dieu soit faite... Parle, Joseph, et surtout ne nous cache rien; nous sommes prêtes à tout entendre comme à tout souffrir.

— Madame la comtesse sait que ce matin j'étais absent du château quand elle en est partie pour venir ici; j'avais été prévenu au milieu de la nuit que des meneurs ayant, hier au soir, répandu le bruit à Nozeroy et dans les environs que l'intendant du château du Grand-Tertre avait reçu l'ordre de faire enlever tous les blés contenus dans les greniers du domaine, les paysans et les ouvriers

étaient irrités au dernier point, et parlaient de pendre l'intendant et de brûler le Grand-Tertre. Je me levai aussitôt, et je me rendis avec l'homme qui me donnait cet avis au village de Gillois, où les plus malintentionnés devaient se réunir ce matin à la pointe du jour, pour délibérer et prendre un parti.

« En route nous rencontrâmes des bandes de paysans se dirigeant sur Gillois, et recrutant sur leur passage tous les plus mauvais sujets du pays. Ils s'avançaient à moitié ivres pour la plupart, criant, chantant, s'excitant mutuellement au pillage, à l'incendie, et proférant les plus affreuses menaces. Comme, dans chacune de ces bandes, plusieurs de ceux qui la composaient portaient des torches de sapin, on voyait de tous côtés des lueurs rougeâtres parcourir la campagne; on eût dit une marche de démons.

« Nous arrivâmes à Gillois sans accident;

il faisait à peine jour, et déjà le village était sens dessus dessous ; je me mêlai dans la foule. Vous dire les abominables discours que j'entendis, est impossible. Il y avait là des misérables, étrangers au pays, qui eussent été capables de faire tourner la tête à des saints, tant il y avait d'artifice, de ruse et de méchanceté dans leur langage. A les entendre, les paysans, en brûlant et en pillant les châteaux, faisaient une action juste et méritoire, et montraient qu'ils étaient dignes d'être libres. A six heures du matin toute cette multitude de forcenés, qui manœuvrait avec l'obéissance d'un régiment, se dirigea vers le Grand-Tertre. Ils marchaient en rangs aussi larges que le chemin, et tous ceux qui formaient un rang se donnaient le bras. Ce qu'on ne croirait pas, si on ne l'avait vu, c'est la quantité de femmes et d'enfants qui se trouvaient parmi eux. J'ai bien essayé, au

commencement, de parler raison à quelques-uns que je connaissais ; mais j'ai vu que je n'aurais pas tardé, en continuant, à me faire écharper sans profit pour personne : les têtes étaient trop montées. Ce qui m'étonne le plus, c'est qu'on m'a assuré que le coup d'aujourd'hui se complote depuis plus de huit jours, et que le gouverneur de Poligny n'a pris aucune mesure pour le prévenir ou l'empêcher.

« J'ai dit à mon compagnon de suivre de loin cette armée de pillards, et de revenir m'informer de ce qui se serait passé. Pour moi, je suis retourné aux Aiglons ; mais au tiers de la route, en arrivant à un sommet, j'ai vu dans la direction de Grand-Tertre un gros nuage de fumée, et je ne doute pas qu'en ce moment le château ne soit plus qu'un monceau de cendres et de débris.

« A dix heures j'étais de retour aux Aiglons. Une inquiétude affreuse me saisit quand j'ap-

pris que madame la comtesse était allée à la source; car Dieu sait ce qui aurait pu vous arriver, si vous étiez tombée au milieu d'une bande allant au pillage ou en revenant... Maintenant qu'ils ont commencé, où s'arrêteront-ils?

« Sans perdre un instant je suis monté à cheval, et ce n'est pas sans peine que je suis arrivé ici.

— Est-ce qu'on vous aurait attaqué? demanda la comtesse; seriez-vous blessé?

— Non, Dieu merci, Madame. J'ai perdu mon chapeau en traversant un ruisseau grossi par les dernières pluies, dans lequel mon cheval n'a plus trouvé pied. C'est pour cela que je suis si en désordre.

— Joseph, reprit Mme de Séran, ne me cachez rien : vous avez été attaqué, poursuivi, que sais-je? en vous rendant ici.

— Eh bien! oui, répondit Joseph en rou-

gissant. J'ai rencontré une vingtaine de bandits... je ne puis leur donner d'autre nom. Ils étaient armés de bâtons et de piques, quelques-uns avaient même des sabres de cavalerie et des fusils de munition. Quant à leur accoutrement, je n'ai jamais rien vu de pareil, car on eût dit qu'ils s'étaient déguenillés comme à plaisir.

« Pour raccourcir, je descendais un roidillon en tenant mon cheval par la bride, lorsqu'au détour d'un rocher je me trouvai tout à coup au milieu d'eux. Ils me demandèrent le chemin du Grand-Tertre, voulurent me forcer à les y conduire, et le chef de la bande ajouta qu'il mettait mon cheval en réquisition. A pied, par conséquent hors d'état de fuir ou de résister, je fis semblant de leur obéir, bien résolu de leur fausser compagnie au premier instant favorable : il ne tarda pas à se présenter. J'avais fort heureusement pris le plus vi-

goureux cheval des écuries, ce pauvre Gris qui n'est pas fier en ce moment, mais qui frais n'est pas du tout commode à monter, surtout quand il ne connaît pas les gens. Nous marchions depuis dix minutes, lorsque le chef de la troupe eut l'idée d'enfourcher ma bête. Pendant qu'il se mettait en selle, je tenais le cheval par la bride. Le Gris ne sentit pas plutôt son nouveau cavalier, qu'il commença à sauter et à ruer. Moi, tout en ayant l'air de chercher à le contenir de toutes mes forces, je lui laissais faire des pointes à droite et à gauche, de manière à forcer les bandits à s'écarter de nous pour éviter les coups de pied. Alors, voyant autour de moi un bel espace libre, je saisis vivement le bandit par une jambe, je lui fais faire la pirouette, et m'élançant en selle je pars au galop. Comme cette rencontre m'avait fait perdre beaucoup de temps et m'avait mis hors de ma route, au lieu de gagner le

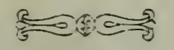
Pont-Rouge par un long détour, je résolus de traverser le ruisseau, quoiqu'il fût rapide et débordé. Mais cette idée faillit me coûter cher, car ma bête fut entraînée par le courant beaucoup plus bas que le gué, et si nous ne nous sommes pas noyés tous les deux, je ne puis l'attribuer qu'à la protection de la sainte Vierge, que j'invoquai en me tenant cramponné à la crinière de mon cheval : il trouva pied juste au moment où les bords du torrent, devenant à pic, nous ôtaient tout espoir et toute possibilité d'en sortir.

« Maintenant, continua le piqueur, si madame veut me permettre de lui donner un conseil, m'est avis que le seul parti à prendre, c'est de retourner aux Aiglons par la montagne, où il y a moins de danger de rencontrer des bandes revenant du pillage, et de ne rester au château que le temps strictement nécessaire pour que madame et mademoiselle

fassent leurs préparatifs de départ. Au train dont vont les choses, il n'y a plus de securité pour elles dans le pays.

— Joseph a raison, reprit l'abbé. Si on a brûlé aujourd'hui le Grand-Tertre, demain on peut saccager les Aiglons...

— Retournons d'abord aux Aiglons, dit Mme de Séran. Quand j'y serai, je prierai Dieu de m'inspirer ce qu'il veut que je fasse! »



III

Le piqueur, sentant toute l'importance d'éviter les voies qui servaient aux communications habituelles d'un village à l'autre, conduisit la petite caravane par un chemin non-seulement très-long, mais excessivement difficile : elle suivait la plupart du temps des sentiers tellement etroits et escarpés, que les

voyageurs durent maintes fois mettre pied à terre et s'avancer en s'appuyant sur de longs bâtons que Joseph leur avait coupés.

En d'autres circonstances, cette course à travers la montagne n'eût pas été sans charmes ; mais chacun avait l'esprit trop absorbé par d'affreux pressentiments, pour remarquer les sites magnifiques et les ravissantes perspectives qui se déroulaient à chaque instant devant lui.

Ce ne fut que fort tard dans la soirée que Mme de Séran et les personnes qui l'accompagnaient arrivèrent aux Aiglons, épuisées de fatigue et de besoin. Joseph avait si prudemment dirigé leur marche, que les passages les plus périlleux de la montagne s'étaient trouvés franchis sans le moindre accident, et que les voyageurs en avaient été quittes pour entendre de loin les cris et les chants de groupes de paysans qui revenaient chez eux après avoir

accompli un acte de dévastation digne des Vandales.

Les renseignements qui parvinrent à la comtesse, une heure environ après son retour, sur le sac du château du Grand-Tertre, lui prouvèrent jusqu'à l'évidence que le seul parti qui lui restât à prendre était d'aller rejoindre son époux. Il devenait évident, en effet, que les populations environnantes, qui semblaient prises d'un épouvantable vertige, n'en resteraient pas à leur premier exploit ; et que, quand bien même les paysans dépendants du domaine ne se livreraient, par reconnaissance pour les bienfaits dont ils avaient été comblés, à aucun acte agressif, il fallait s'attendre, d'un moment à l'autre, à voir paraître les bandes que les instigateurs du mouvement traînaient après eux, et qui n'avaient aucun motif particulier pour respecter l'habitation et la personne de Mme de Séran.

Du reste, ce n'était pas seulement en Franche-Comté que les anciennes demeures féodales étaient à cette époque dévastées ou menacées de l'être. D'un bout de la France à l'autre, le cri de : « Guerre aux châteaux ! » retentissait avec une effroyable énergie. « On a écrit, dit à ce sujet un historien (1), que la multitude s'était vengée ainsi de longs siècles d'oppression : le souvenir de maux passés n'excuse pas d'atroces vengeances. Un étranger qui aurait parcouru la France à cette époque se serait cru rejeté dans le xe siècle, alors que les Normands, les Bulgares ou les Sarrasins incendiaient les châteaux, les églises, les monastères. Avant de mettre le feu aux demeures seigneuriales, les bandits se faisaient apporter tous les titres de propriété, et les détruisaient, comme pour détruire toute raison

(1) M. Poujoulat, *Histoire de la Révolution française.*

de servitude, toute espèce de droit à la domination; des traitements cruels punissaient le refus ou l'hésitation des maîtres. Ils s'en allaient dans les villes ou à la frontière, tournant un dernier regard vers le château de leurs pères, vers les murs qui les avaient vus naître; vers les tourelles tant aimées, vieux asiles sacrés de la majesté des siècles, et qu'un jour de rage renversait à jamais! Les monuments des âges anciens tombaient, tombaient de tous côtés sous le marteau ou les torches de l'incendie; et l'art, l'histoire, la vieille poésie et les vieilles mœurs roulaient pêle-mêle dans la nuit de ces débris... Pourquoi cette destruction? Était-ce pour mettre fin au régime féodal? mais la royale déclaration du 23 juin avait mis au tombeau la féodalité. Triste vérité! les nations ne savent pas passer du mal au bien sans crime; les multitudes ne se croiraient pas sûres de leurs

conquêtes, si elles ne les marquaient pas du cachet de la barbarie. »

Pendant que Mme de Séran hâtait ses préparatifs de départ, elle reçut une lettre du comte qui eût levé toutes ses incertitudes, si elle avait pu en avoir encore. Le comte lui mandait que les événements les plus graves se succédaient avec une telle rapidité qu'une catastrophe devenait imminente ; et que pour elle le moment était arrivé, ou de passer la frontière, ou de venir partager des dangers devant lesquels il était, pour sa part, bien résolu à ne pas reculer.

Entre ces deux alternatives, Mme de Séran ne pouvait balancer un seul instant, et huit jours plus tard elle entrait à Paris avec Hélène. L'abbé Danjou avait voulu rester à Poligny, afin de provoquer toutes les mesures de conservation qu'il serait possible de prendre pour sauver les Aiglons d'une dévastation complète.

Il est facile de se faire une idée des cruelles épreuves par lesquelles passèrent Mmes de Séran depuis leur arrivée dans la capitale (juillet 1789) jusqu'à l'incarcération du comte, qui eut lieu au commencement du mois d'août 1792. Leur vie ne fut qu'une longue suite de terreurs et de mortelles angoisses. Si quelquefois une lueur d'espérance accordait un moment de répit à leurs cœurs épuisés, ils ne reprenaient des forces que pour sentir plus vivement l'amertume des déceptions. Tous les matins, quand le comte les quittait pour se rendre sur la brèche, où l'appelait son dévouement à la cause royale, sa femme et sa fille l'embrassaient comme si elles ne devaient plus le revoir en ce monde. Pendant son absence, qui se prolongeait souvent jusqu'au lendemain, elles passaient des heures entières à l'attendre. Lorsque Paris conservait sa physionomie habi-

tuelle, et que l'émeute se taisait, cette attente était pénible ; mais dans les moments de crise, quand les faubourgs s'ébranlaient, quand éclatait une de ces éruptions soudaines du volcan populaire, alors Mme de Séran et Hélène, pâles et tremblantes, prêtant l'oreille à ces flots de nouvelles qu'enfante le délire de la peur et celui de l'esprit de parti, buvaient goutte à goutte un calice rempli des plus poignantes douleurs.



IV

Environ un mois après la malheureuse issue de la tentative du roi pour gagner Montmédy, où l'infortuné monarque espérait retrouver sa liberté d'action et traiter avec l'Assemblée nationale, un jeune homme se présenta de grand matin chez le comte de Séran, et demanda à

être sur-le-champ introduit auprès de lui.

Mais le comte, sorti depuis la veille, n'était pas rentré, et sa femme avait passé la nuit à l'attendre. Le jeune homme parut vivement contrarié, réfléchit un moment, et tirant de la coiffe de son chapeau un petit papier plié de manière à tenir le moins de place possible, pria Joseph, qui lui avait ouvert la porte, et auquel il avait demandé son nom, de remettre sans aucun retard ce billet à Mme de Séran.

Il était signé René de Cuny, et ne contenait que deux lignes à l'adresse du comte :

« L'ordre de vous arrêter est signé. Fiez-vous sans réserve au porteur de ces mots, et nous vous sauverons.

« R. DE CUNY. »

« Faites entrer, » dit la comtesse après avoir jeté les yeux sur le papier.

« Madame, dit le jeune homme, nous n'avons pas une minute à perdre. Si vous avez confiance en moi, ou plutôt en M. de Cuny, il faut partir à l'instant même avec mademoiselle votre fille. Dans cinq minutes peut-être votre appartement sera fouillé, et il pourrait bien se faire que dans leur dépit de ne pas trouver le comte, ceux qui le cherchent vous arrêtassent vous-même. J'ai pour vous un asile sûr. Pendant que vous vous y rendrez, je vous promets de rejoindre M. de Séran et de le ramener près de vous.

— M. de Cuny, dit gravement Joseph, qni ne s'était pas retiré, ne voulant pas laisser sa maîtresse seule avec un étranger, sert une mauvaise cause ; mais c'est un honnête homme : je répondrais de lui corps pour corps.

— Monsieur, reprit Mme de Séran, je me

livre entièrement à vous, parce que notre arrestation perdrait le comte. Parlez, que dois-je faire?

— Voici une clef, répondit le jeune homme, c'est celle d'un appartement situé au second étage de la maison de la rue des Moulins portant le numéro 10; que madame et sa fille s'habillent comme des bourgeoises allant faire leurs provisions du matin. Arrivées à la maison de la rue des Moulins, elles entreront sans hésiter, monteront au second étage, ouvriront la porte qui leur fera face, et s'enfermeront dans l'appartement à clef seulement, et sans mettre les verroux. Si par hasard on venait sonner, elles ne répondront pas; car M. de Séran aura une clef pareille à celle-ci, qui lui servira à entrer. Quant à vous, Joseph, venez avec moi. J'aurai probablement besoin de vous... Mais ne perdons pas une seconde de plus. »

Mme de Séran et Hélène suivirent à la lettre les instructions qne le jeune homme leur avait données.

Elles avaient à peine fait cent pas dans la rue, qu'elles se croisèrent avec une espèce de patrouille conduite par un homme que sa tournure, son habillement, son grand sabre et ses pistolets, faisaient ressembler à un brigand plutôt qu'à un militaire. Mme de Séran, frappée d'un funeste pressentiment, ne put s'empêcher de tourner plusieurs fois la tête pour s'assurer si cette patrouille n'était pas envoyée pour s'emparer de son mari. Elle reconnut bientôt combien le jeune homme avait eu raison de la presser de partir; car elle vit l'estafier et son monde pénétrer dans son hôtel, où fort heureusement ils ne trouvèrent plus personne.

Grâce à leur costume et à l'heure matinale, Mme de Séran et sa fille parcoururent, sans

aucun accident qui pût les compromettre, le trajet assez long qui séparait leur demeure de la rue des Moulins; elles entrèrent dans la maison indiquée, et se trouvèrent bientôt dans l'appartement du second étage.

Ç'avait été avec une émotion bien facile à se figurer que Mme de Séran avait placé la clef dans la serrure, ne sachant ni chez qui, ni en face de quelles personnes elle allait se trouver.

La première chose qui frappa ses regards quand elle eut fermé la porte derrière elle, ce fut une grande table couverte d'un tapis vert, où des journaux, des livres, des placards, des brochures, des papiers étaient entassés pêle-mêle. Des bougies à demi consumées, quatre écritoires, des plumes encore humides, et surtout cinq ou six chaises rangées autour de la table indiquaient clairement, par leur position, que plusieurs personnes s'étaient réunies là

pendant la nuit précédente, soit pour travailler, soit pour délibérer. Il n'y avait dans cette pièce d'autres meubles que la table, les chaises et d'épais rideaux ; pour tout ornement, un buste colossal de la déesse de la Liberté, coiffée d'un bonnet de laine rouge, décorait la cheminée, encombrée d'ailleurs de verres, de bouteilles, de pipes et de tabac.

La seconde pièce, dans laquelle l'œil plongeait par sa porte grande ouverte, se trouvait dans un désordre inexprimable, et tout y attestait que le locataire de l'appartement avait dû partir pour un voyage précipité : le lit était défait, les tiroirs de la commode tirés, et sur chaque chaise des paquets de linge ou de vêtements.

Il devint évident pour Mme de Séran que cet appartement n'avait nullement été préparé pour la recevoir, et que René, pris au dé-

pourvu, avait sacrifié toute convenance pour lui procurer, pour ainsi dire à la minute, une retraite dont la sûreté devait faire oublier tout ce qu'elle offrait de peu digne du comte et de sa famille.

Par un sentiment de retenue bien naturel, Mme de Séran était restée dans la première pièce. Mais bientôt, entendant à travers la porte les pas et les paroles de personnes qui montaient et descendaient l'escalier commun, elle craignit que le plus léger bruit qu'elle pourrait faire n'éveillât l'attention des locataires de la maison, qui devaient croire l'appartement inhabité. Elle passa donc dans la chambre à coucher, et de là dans un petit salon fort propre, et dont l'ameublement simple, mais de bon goût, contrastait singulièrement avec la nudité ou le désordre des autres pièces. La fenêtre de ce petit salon donnait sur la rue. Ce fut là que la comtesse et sa fille se trouvèrent

un peu plus à l'aise, et se décidèrent à s'installer.

Depuis la visite inopinée qu'elles avaient reçue le matin jusqu'à l'instant où elles s'étaient assises sur le canapé du petit salon, Mme de Séran et Hélène avaient dû agir avec tant de précipitation, et avaient été coup sur coup tellement impressionnées par les diverses circonstances de leur fuite, que, continuellement absorbées par la sensation du moment, elles n'avaient pas eu, pour ainsi dire, le temps de réfléchir. Ce ne fut que quand leur rôle devint purement passif, qu'elles envisagèrent dans son ensemble leur triste situation, et comprirent toute l'étendue du danger auquel elles venaient d'échapper. Et quel était celui dont la Providence s'était servie pour les sauver ? René de Cuny ! René de Cuny, dont le comte ne voulait pas entendre prononcer le nom ; qu'il avait refusé de voir depuis son retour à Paris ; qu'il

rangeait parmi les plus ardents démolisseurs de la royauté ; qu'il considérait comme un de ses ennemis politiques. Maintenant, comment René, qui était devenu le chef d'un des bataillons de la garde nationale, avait-il connu l'ordre d'arrêter le comte avant qu'on eût eu le temps de mettre cet ordre à exécution? Et ce jeune homme qui lui avait promis de lui ramener le comte, tiendra-t-il sa parole, pourra-t-il la tenir?

Telles étaient les pensées qui assaillirent Mme de Séran et Hélène, et dont le douloureux échange fit tous les frais de leur conversation.

Pendant qu'elles essayaient de se rassurer mutuellement, en se communiquant tous les motifs d'espérance qui s'offraient à leur esprit, un coup de sonnette les fit tressaillir. Mme de Séran mit un doigt sur sa bouche, et se laissant glisser du canapé, tomba à genoux et pria. Sa fille l'imita ; et toutes les deux, les mains jointes,

les yeux levés au ciel, restèrent immobiles dans cette position. Un second, un troisième coup de sonnette résonna avec une force croissante, et ce ne fut qu'après avoir carillonné pendant cinq minutes que les visiteurs se retirèrent, en faisant retentir l'escalier de leurs exclamations de dépit et du bruit de leurs gros souliers.

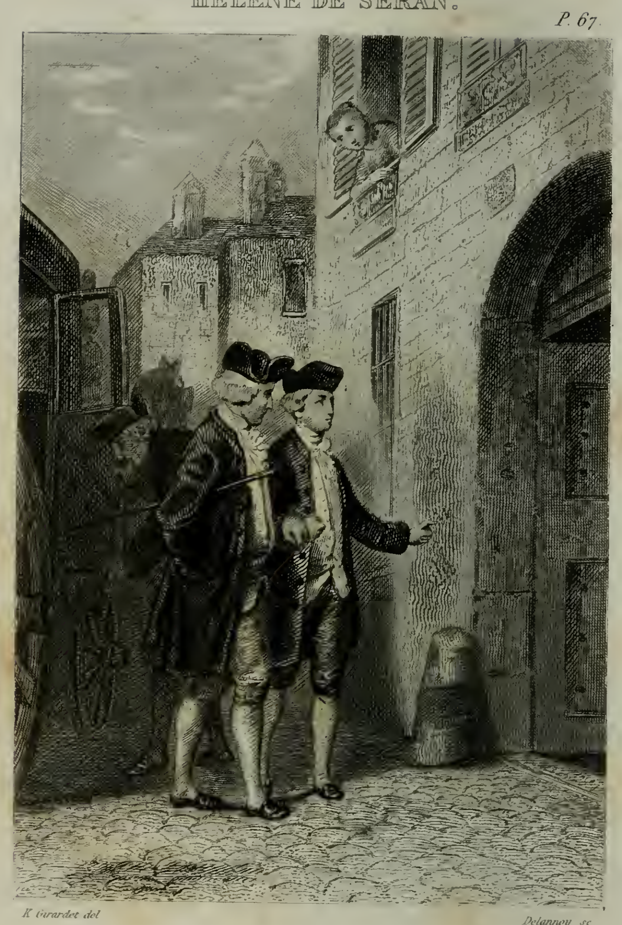
Mme de Séran s'approcha de la fenêtre, et écartant un petit coin du rideau, essaya de voir dans la rue quels étaient les hommes qui allaient sortir de la maison. Qu'on juge de sa surprise lorsqu'elle reconnut parmi eux le chef débraillé de la patrouille qui était venue, le matin même, faire une perquisition dans son hôtel! Mme de Séran pensa d'abord qu'on avait suivi ses traces; mais bientôt elle réfléchit que, si cet homme était venu pour elle, il ne s'en serait pas tranquillement retourné après avoir sonné à la porte de son asile. Chez qui était-elle

donc, pour que le locataire de l'appartement reçût la visite d'un des pourvoyeurs de la guillotine?

Une heure se passa.

Depuis que Mme de Séran s'était hasardée à regarder par la fenêtre, Hélène y revenait souvent, interrogeant d'un regard avide la rue, où elle espérait toujours apercevoir son père. Que de fois, quand son œil, collé contre le carreau de vitre, plongeait aux extrémités de la rue, fut-il le jouet de vaines illusions, en s'arrêtant sur des personnes dont la mise et la tournure rappelaient celles du comte! Enfin un fiacre parut dans le lointain, s'avançant au petit trot de ses chevaux. A sa vue, Hélène se sentit prise d'un trouble inexprimable. Un de ces pressentiments subits, contre lesquels la raison se débat en vain, lui dit que ce fiacre renfermait son père. Aussi, quand la voiture s'arrêta devant la porte, Hélène, obéissant à

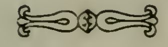
P. 67.



K Girardet del. Delannoy sc.

Hélène ouvrit la fenêtre, s'y pencha, et reconnut son père.

un mouvement irrésistible, ouvrit la fenêtre, s'y pencha, et reconnaissant son père, poussa un cri, et vint tomber dans les bras de Mme de Séran.



V

Pendant que M. de Séran, sa femme et sa fille, tout entiers au bonheur de se sentir réunis, oublient les dangers qui les environnent et les menaces d'un avenir qui s'assombrit de jour en jour, racontons par quel concours de circonstances René de Cuny s'était trouvé en position de sauver son bienfaiteur d'une perte à peu près certaine.

De Cuny, jeune et ardent, s'était lié dès son arrivée à Paris avec ces hommes appartenant à la plus haute noblesse du pays qui, comprenant les besoins de leur temps et épris de grands desseins de régénération publique, voulaient que la royauté, par des concessions faites spontanément, acquît la force de diriger les vastes et profondes réformes devenues inévitables. Si les conseils de cette petite phalange, dans laquelle on comptait les Clermont-Tonnerre, les La Rochefoucauld, les d'Aiguillon, les Virieu, les Malouet, les Mounier, eussent été écoutés, peut-être les épouvantables catastrophes de la révolution eussent-elles été prévenues par l'alliance du trône et de la liberté. Mais, comme le dit avec tant de justesse l'historien de la révolution que nous avons déjà cité (1), « la grande,

(1) M. Poujoulat.

difficile science des gouvernements, c'est de faire à temps les concessions qu'on pourra vous arracher plus tard. »

René de Cuny, tout en combattant dans le camp opposé à celui de son bienfaiteur, croyait donc servir la royauté mieux que le comte, « protégeant ce passé que le peuple voulait détruire, demandant pour le monarque plus de pouvoir et de garanties que n'osait en demander Louis XVI, et entourant de ses bras nerveux l'œuvre des siècles qui tombait pièce à pièce devant lui (1). » Jusqu'à la mort de Mirabeau, René conserva ses illusions et ses espérances. Mais une fois que la tombe se fut refermée sur ce géant, qu'il regardait comme seul capable de creuser son lit à la révolution et de maîtriser sa fougue et son élan, il désespéra, comme le comte avait

(1) M. Poujoulat.

désespéré dès la convocation des états généraux.

Maintenant que j'ai fait connaître les opinions et les relations politiques qui avaient porté René, malgré sa jeunesse, au grade de chef de bataillon d'un des corps soldés (1) de la garde nationale de Paris, il me sera plus facile de raconter comment il connut assez tôt l'ordre d'arrêter M. de Séran pour prévenir son exécution.

On sait que le 17 juillet 1791, le surlendemain de l'anniversaire de la fête de la fédération, une foule immense, composée de ce que Paris renfermait de plus mauvais et de plus turbulent, s'était portée au Champ-de-

(1) A cette époque, la milice nationale se composait de vingt-cinq mille bourgeois et de six mille hommes soldés, choisis particulièrement dans ces gardes-françaises dont le nom s'était mêlé aux premières scènes de la révolution. (M. Poujoulat, *Histoire de la Révolution française.*)

Mars pour y déposer sur l'autel de la patrie (1) une pétition demandant le jugement et la déchéance définitive du roi. Quand Lafayette, à qui on avait déjà tiré un coup de fusil, fut obligé d'employer la force pour dégager le maire et le corps municipal assaillis par une grêle de pierres, de Cuny arracha des mains de ses grenadiers un jeune homme qu'ils allaient percer de leurs baïonnettes. Ce ne fut que grâce à son énergique intervention et à l'autorité de ses épaulettes que de Cuny parvint à le soustraire à la colère des gardes nationaux, qui le signalaient pour un des

(1) Le même autel élevé au milieu du Champ-de-Mars un an auparavant pour célébrer la messe solennelle de la fête de la Fédération. Ce fut l'évêque d'Autun qui officia; trois cents prêtres vêtus d'aubes blanches et ceints d'écharpes tricolores l'assistaient : dix-huit cents instruments répondaient aux chantres sacrés. Ce fut le plus beau jour de la révolution (M. POUJOULAT, *Histoire de la Révolution française.*)

familiers de Danton, accusé par la voix publique d'être un des principaux instigateurs de l'émeute.

Parmi les papiers saisis sur le prisonnier que le jeune chef de bataillon fit fouiller en sa présence, il se trouva la liste d'une dizaine de personnes dont le club des Jacobins avait obtenu l'arrestation immédiate comme complices de la fuite du roi. De Cuny, jetant les yeux sur cette liste, y vit en tête le nom de M. de Séran, et il eut aussitôt la pensée de sauver son bienfaiteur.

Sous prétexte de faire subir un interrogatoire au prisonnier, il l'emmena à l'écart et lui proposa sa liberté en échange de celle de M. de Séran. Le jeune homme, encore sous l'impression du service que de Cuny venait de lui rendre en détournant les baïonnettes dirigées contre sa poitrine, promit non-seulement de prévenir à temps M. de Séran, mais de lui

fournir un asile provisoire, où personne certainement ne songerait à le chercher : l'appartement d'un des membres les plus fougueux de l'Assemblée Nationale, qui lui avait confié la clef de son logis en partant le matin même pour le midi, où il devait rester une dizaine de jours… « Mais, ajouta le jeune homme, si vous voulez que je réussisse, il faut me donner carte blanche, et que votre comte se fie entièrement à ma loyauté. »

Rassuré par le ton de sincérité avec lequel son prisonnier s'exprimait, et réfléchissant d'ailleurs que, même en trahissant sa confiance, il ne rendrait pas la position du comte plus critique, il écrivit à la hâte le billet que reçut Mme de Séran, et nous avons vu comment le jeune homme accomplit sa promesse.

VI

Lorsque M. de Séran eut accordé quelques instants à la tendresse de sa femme et de sa fille, il revint dans la première pièce, où son libérateur était resté pour ne pas gêner, par sa présence, les doux épanchements d'une affection réciproque. Il trouva le jeune homme assis près de la table et la tête appuyée sur ses deux mains.

« Monsieur, lui dit-il, serai-je assez heureux pour apprendre le nom de celui qui vient de me rendre un service aussi signalé ?

— A quoi bon? répondit le jeune homme en sortant de sa rêverie ; vous ne me devez pas la moindre reconnaissance : j'ai sauvé votre tête pour conserver la mienne, et voilà tout... Laissons donc cela et parlons sérieusement. Vous êtes ici en sûreté pour le moment, mais si vous voulez me croire, quittez Paris, quittez la France ; car vous ne pouvez plus que vous y compromettre pour une cause irrévocablement perdue. Puisque j'ai commencé à vous tirer d'affaire, j'achèverai mon ouvrage en vous procurant un faux passeport, et...

— Monsieur, dit le comte en interrompant son interlocuteur, tant qu'il me restera un souffle de vie, je le consacrerai à la défense de mon roi : plus que jamais Sa Majesté a

besoin que ses amis ne désertent pas devant le danger. Je crois comme vous notre cause perdue, et c'est justement pour cela que je ne veux pas fuir.

— Alors vous serez arrêté avant huit jours, quelques précautions que vous puissiez prendre... Ainsi vous refusez un passe-port ?

— Oui.

— Tout ce que je puis faire, en ce cas, pour dégager ma parole, c'est d'aider votre domestique à vous trouver un logement où vous vous installerez sous le premier nom venu. Mais je vous le répète, Monsieur, vous vous exposerez, sans aucun profit pour l'homme que vous appelez votre roi, à être découvert, reconnu et traduit devant les tribunaux, et franchement vous en avez fait dix fois plus qu'il ne faut pour être condamné.

— Savez-vous, Monsieur, reprit le comte en souriant, que vous êtes très-généreux

avec un ennemi politique qui refuse de mettre bas les armes?

— Demain, répondit le jeune homme, votre domestique viendra vous prendre pour vous conduire dans le logement que nous vous aurons choisi... Peut-être vous y oublierait-on, si vous vouliez renoncer à agacer le lion populaire, qui dévorera tous ceux qui l'irriteront en cherchant à le museler. Vous avez le courage d'un martyr; puissiez-vous, Monsieur, ne pas en avoir le sort. »

Le lendemain soir à la brune, Joseph vint chercher la famille de Séran et la conduisit dans un appartement au fond de la cour d'une maison située dans le faubourg Saint-Honoré, où son mobilier avait été transporté dans la journée. Cet appartement, loué sous un nom supposé et très-peu aristocratique, possédait deux issues sur deux rues différentes, et la distribution des pièces se prêtait sin-

gulièrement à faciliter une évasion en cas de visite domiciliaire.

Plus d'une année s'écoula sans que M. de Séran fût sérieusement inquiété, quoiqu'il travaillât avec plusieurs de ses amis à fournir au roi les moyens de s'éloigner secrètement de Paris et de renouveler la tentative de Varennes. La veille du 10 août, quand le bruit se répandit à Paris que les faubourgs et les Marseillais devaient tenter une attaque contre le château des Tuileries, M. de Séran se joignit aux cinq cents gentilshommes qui, se plaçant sous les ordres du vieux maréchal de Mailly, vinrent, gardes du corps de la dernière heure, offrir leur épée au roi et lui dire par la bouche de leur chef : « Sire, nous venons relever le trône ou mourir à vos pieds. »

On connaît l'issue de cette funeste journée. Louis XVI, reculant devant l'effusion du sang,

ordonna à ses défenseurs de mettre bas les armes et alla se placer sous la protection de l'Assemblée Législative. Sa retraite fut le signal d'un affreux massacre : « Quatre-vingts Suisses chargés de la dernière défense du palais, martyrs du devoir pour une cause qui n'était pas leur cause, ne furent bientôt plus que des cadavres échelonnés sur les marches du large escalier. Une fois cette vivante barrière tombée, les bandes des faubourgs Saint-Antoine et Saint-Marceau, les Marseillais, les fédérés de Brest, brisant les portes, forçant les galeries, inondant tous les corridors, tous les appartements, toutes les issues intérieures depuis les caves jusqu'aux toits, massacrèrent Suisses isolés et désarmés, nobles, prêtres, valets de chambre, huissiers, serviteurs de tout ordre, mirent en pièces meubles, statues, glaces, livres, tableaux, chefs-d'œuvre d'art. Des victimes étaient jetées par les fenêtres,

aux applaudissements des forcenés qui les dépeçaient dans les cours et les jardins. Ces sauvages jouaient avec les débris sanglants. On n'épargna que les femmes. Ces légions de barbares voulaient réduire en cendre les Tuileries et le Louvre, l'incendie commençait; des députations de l'Assemblée sauvèrent les deux palais (1). »

M. de Séran, après avoir échappé comme par miracle aux piques des Marseillais, fut reconnu et arrêté par une patrouille à vingt pas de sa demeure, et jeté dans la prison de l'Abbaye.

Mme de Séran resta accablée sous cette terrible épreuve. En effet, quoi de plus cruel pour cette pauvre femme que de savoir son mari au pouvoir d'ennemis dont les instincts sanguinaires s'exaspéraient de jour en jour! Et dans

(1) M. Poujoulat.

quelles circonstances et sous quels auspices cet emprisonnement venait-il d'être accompli ! Quel espoir, d'après ce qui se passait, d'arracher une tête si chère à la hache des bourreaux, quand des milliers de victimes avaient déjà payé de leur sang leur attachement à la cause royale ! Assaillie par ces funestes prévisions, Mme de Séran lutta vaillamment pour ne pas se laisser abattre; mais cette lutte épuisa ses forces physiques, et elle tomba dangereusement malade.

Ce fut alors qu'Hélène commença à révéler tout ce qu'il y avait en elle de force, d'énergie et de dévouement. Jusque alors faible et timide jeune fille, elle devint tout à coup femme forte et courageuse. Elle se grandit à la hauteur du noble rôle qu'elle est appelée à jouer, et cette transformation s'accomplit si subitement, qu'elle semble tenir du miracle.

Dès le lendemain du jour où le comte avait

été incarcéré, sa fille vint implorer du geôlier la permission de voir son père quelques instants. Favorablement accueillie, elle continua à se présenter les jours suivants à la même heure. Mme de Séran, retenue au lit, était privée du triste plaisir d'accompagner sa fille dans sa visite quotidienne à leur cher prisonnier ; ce soin était dévolu au fidèle et bon Joseph, qui veillait avec une respectueuse sollicitude sur Hélène et la protégeait contre tout accident fâcheux dans sa course rapide au milieu des rues de la capitale. Oh! combien le présent était pénible pour notre jeune amie, et lui faisait regretter amèrement le passé, si riche en doux souvenirs! Mais les jours s'écoulent, si lourds et douloureux qu'ils soient à supporter. Le 2 septembre 1792 arriva : c'était un dimanche. La veille, le bruit de la prise de Verdun avait produit une sensation profonde et exaspéré les masses; on

annonçait qu'avant trois jours les ennemis seraient aux portes de Paris. Danton, Marat et l'huissier Maillard, par mille moyens et mille bruits, jetaient le trouble pour frapper un grand coup à la faveur de l'épouvante. A quatre heures du soir le massacre des prisonniers commença par celui de vingt-trois prêtres, que six voitures de place conduisaient à l'Abbaye. Ces fiacres contenaient vingt-quatre ecclésiastiques. Un seul fut épargné par l'héroïque intervention d'un horloger du quartier, nommé Monot. Ce prêtre était l'abbé Sicard, l'instituteur des sourds et muets. Ce fut le signal de l'affreuse boucherie qui devait durer cinq jours. Soudain le tocsin retentit, le canon d'alarme tonne avec fracas, et un bruit semblable à une clameur immense circule dans toutes les rues de Paris. La ville entière est debout; elle s'émeut au plus profond de ses vastes entrailles; elle s'agite; et de chacune de ses

maisons sortent des individus de tout âge et de tout sexe, qui vont grossir la foule des curieux et des gens intéressés au désordre.

Pendant ce temps, que faisaient les malheureux détenus dont regorgeaient les prisons? Ils attendaient pour la plupart avec un calme et une dignité admirables la décision de leur sort : que ce fût un arrêt de mort, que ce fût un ordre d'élargissement, de l'un comme de l'autre ils s'en remettaient à la volonté de Dieu.

Cependant Mlle de Séran, sortie à trois heures, eut à peine franchi quelques rues, qu'elle se trouva entourée, puis pressée par une multitude de personnes qui se précipitaient les unes sur les autres comme les flots d'un torrent débordé. Toutefois, malgré la terreur qui l'envahissait de plus en plus à chaque pas qu'elle faisait avec cette populace effrénée, ivre de sang et de carnage, qui se ruait vers

les prisons en poussant d'horribles blasphèmes et des hurlements féroces, la courageuse enfant voulut à tout prix arriver jusqu'à son père. En vain le pauvre Joseph, effrayé au dernier point de la voir s'exposer inutilement à un danger presque inévitable, s'efforçait-il de la détourner de son généreux dessein en lui jurant qu'après l'avoir mise en lieu de sûreté il irait près de son maître pour mourir en le défendant; elle résistait, n'opposant à toutes les supplications du vieux serviteur de sa famille que ces paroles qui peignaient bien ses angoisses : « Je veux voir mon père ! »

Et c'était vraiment un attendrissant spectacle que la vue de cette frêle jeune fille, toute pleine de grâces, fendant cette foule en guenilles dont les gestes cyniques, les vociférations impures, l'eussent en toute autre occasion fait fuir précipitamment et se dérober à ce tableau hideux et révoltant;

de la voir, disons-nous, calme, sublime d'énergie, forte de son amour filial, dominer de la hauteur de sa vertu cette vile canaille, ces ignobles bandits, rebut infâme de la société. A la voir ainsi pâle et pourtant sublime de désolation, on eût dit un beau lis dans toute sa fraîche pureté, jeté par mégarde au milieu d'un amas de fleurs flétries et souillées.

Plus Hélène a la conscience du danger que court son père, plus ses forces sont surexcitées par cette horrible appréhension, et plus elle désire ardemment d'atteindre, une des premières, les portes de la fatale prison. Après des efforts inouïs, elle y touche enfin, et bien que des cris de détresse parviennent jusqu'à son oreille, elle ose y pénétrer. Elle franchit le seuil redoutable de l'enceinte dans laquelle se prononçaient les iniques sentences d'un tribunal improvisé. O douleur! ô désespoir! elle arrive trop tard; car elle entre à l'instant

même où son père était condamné à mort. Alors ses jambes fléchissent, et Hélène, frappée au cœur, est contrainte de s'appuyer, tant le coup a été rude et a brisé ses forces. Mais soudain elle fait un effort suprême, s'élance en écartant tout obstacle, et la voilà dans les bras de son père qu'elle presse sur son cœur. Ainsi elle lui fait un rempart de son corps, et semble défier les bourreaux de lui arracher l'objet de sa tendresse.

Hélas! qui pourrait attendrir ces bourreaux! Par aucune prière elle ne peut retarder le fatal moment; et moins heureuse que Mlle de Sombreuil, qui différa la mort de son père en buvant du vin, à la santé de la nation, dans un verre ensanglanté par des doigts homicides, Hélène vit le sien entraîné vers le lieu fatal où devait se consommer son supplice; ni ses larmes, ni ses cris déchirants, ni ses touchantes prières ne purent

émouvoir le cœur de ces tigres, détestables complices du féroce Maillard.

Qui pourrait exprimer l'angoisse poignante qu'éprouva l'infortunée Hélène, alors qu'elle reçut le dernier baiser de son père, et recueillit son adieu dans un dernier regard! Ah! ce serait une tâche trop difficile, nous ne l'essaierons pas; d'ailleurs, la plume est inhabile à retracer de semblables douleurs. Nous nous bornerons à dire que celle d'Hélène fut si violente, si irrésistible que son âme, quoique fortement trempée, ne put la recevoir sans faiblir. La noble enfant tomba évanouie entre les bras de Joseph, non moins désolé, non moins frappé au cœur que sa jeune maîtresse : mais par un miracle providentiel il resta debout, de même que le roc sillonné par la foudre, et trouva dans son désespoir même un surcroît de courage pour sauver la fille chérie de son maître.

Si le fidèle Joseph n'eût écouté que le cri de son cœur déchiré, il n'eût pas voulu survivre au comte, il eût partagé son sort, il eût demandé la faveur de monter avec lui sur l'échafaud. Mais il avait compris le devoir qui lui restait à remplir, devoir que le comte lui avait légué dans un regard où son amour de père et d'époux était passé tout entier ; et le vieux serviteur consentait à vivre pour consoler et protéger la veuve et la fille du maître qu'il avait tant aimé.

Ce ne fut pas sans peine, toutefois, qu'il parvint à rappeler Hélène à la vie, et qu'il la fit sortir de ces lieux funestes et maudits, dont les murs souillés de crimes, et tachés du sang de victimes innocentes et illustres, lui inspiraient un mortel effroi. Une expression navrante se peignait sur la figure de ce digne vieillard pendant qu'il soutenait la démarche chancelante de Mlle de Séran et l'ai-

dait à repasser vivante le seuil de ce repaire infâme. Quant à la jeune fille, elle s'appuyait machinalement sur ce bras protecteur qu'elle sentait frémir sous le sien, et perdue dans sa douleur elle ne voyait plus rien de ce qui se passait autour d'elle : elle se traînait sans savoir où se dirigeaient ses pas, sans but, sans dessein arrêté ; son esprit et son cœur étaient restés avec son père... son père, qui marchait à la mort et qu'elle ne devait plus revoir !

Peu à peu, néanmoins, l'étau de fer qui lui comprimait les tempes à la faire devenir folle se desserra, un vent frais et pur rafraîchit son front brûlant et dilata sa poitrine oppressée ; des larmes se firent jour enfin, et avec elles revint le sentiment raisonné de sa douleur. Naturellement ses pensées se tournèrent vers sa mère, sa mère qui devait l'attendre sans doute avec anxiété et dans des

transes mortelles. Cette réflexion lui fit hâter le pas; une autre la retint, car ce fut avec terreur qu'elle se demanda comment elle s'y prendrait pour annoncer à sa mère une aussi horrible nouvelle que celle dont elle avait à l'instruire. Ne faut-il pas un courage plus qu'humain pour dire à une femme qui est notre mère : Vous n'avez plus d'époux ? Eh bien! la noble et généreuse fille l'aura, quoi qu'il lui en coûte, parce qu'elle s'est dit que le coup qu'elle porterait, si cruel qu'il fût, serait atténué en passant par sa bouche. Elle accepta donc cette tâche douloureuse avec une résignation admirable; seulement elle leva ses yeux noyés de larmes vers le séjour du bonheur éternel, en adressant au Seigneur une muette invocation, en le suppliant de mesurer aux forces déjà épuisées de sa mère la dose d'amertume qu'elle allait verser dans son âme.

Il était bien vrai que Mme de Séran, tourmentée de sinistres pressentiments, appelait de tous ses vœux le retour de sa fille. Elle comptait les minutes avec une impatience fiévreuse, elle s'agitait sur son lit de souffrances, et tressaillait au moindre souffle de vent, au plus léger bruit de pas qui arrivait jusqu'à elle. Avant qu'Hélène eût franchi la moitié de l'escalier, son cœur maternel avait deviné que c'était elle qui montait. Mais que devint-elle, la malheureuse mère, en voyant la pâleur effrayante qui couvrait le visage de son enfant, en remarquant sa contenance abattue lorsqu'elle entra dans l'appartement ! Ce lui fut un horrible trait de lumière ; toute l'affreuse vérité lui fut révélée. Elle tendit les bras à sa fille, voulut parler ; ces mots seuls : Mon mari!... se frayèrent un passage.

Hélène, d'un geste lent et solennel, leva les mains vers la voûte céleste ; puis, toute

force l'abandonnant, elle fondit en larmes. Ce geste muet mais si expressif, parce qu'il disait tout, fut compris de l'épouse désolée. Elle ne pleura pas, ne jeta aucun cri; elle resta froide et pâle comme une statue de marbre : on eût dit que la vie l'avait quittée.

Hélène, épouvantée d'une douleur qui menaçait, par sa violence extrême, de briser la fragile existence de sa mère en ne s'épanchant au dehors ni par les larmes ni par les sanglots, la tenait étroitement embrassée sur son sein, en lui prodiguant les noms les plus tendres. Il faut que l'amour maternel soit un sentiment bien vivace, bien enraciné dans le cœur, et supérieur à tous les autres, puisqu'il eut le pouvoir de rappeler la chaleur et le mouvement dans ce corps inerte qu'Hélène pressait contre elle dans l'espoir de le ranimer!

Oui, la douce voix de sa fille, ses paroles



E. Girardet del. Delannoy sc.

Perdue dans sa douleur, elle ne voyait plus rien de ce qui se passait autour d'elle

d'une éloquence aimante et persuasive produisirent un effet merveilleux sur Mme de Séran, et retinrent son âme près de s'envoler. Elle revint à la vie, mais ce n'était plus que pour souffrir ; car si la mère s'efforçait de se rattacher à l'existence par le lien puissant de la tendresse maternelle, l'épouse restait inconsolable, pleurait et regrettait l'homme qui lui avait donné la plus belle part de son bonheur et de ses joies.

Puis, il faut le dire aussi, elle jetait un regard attristé autour d'elle, et sa détresse était extrême. Qu'était devenue cette somptueuse opulence qui l'entourait naguère de son bien-être délicat et recherché ? Où étaient ce château, séjour aimé de ses aïeux, et ces nombreux domestiques que d'un signe elle faisait obéir ? Qui lui rendra ces richesses dont elle faisait un si digne usage, en soulageant l'infortune dont elle était la providence terrestre ?

Qui ? Hélas ! elle est veuve maintenant, et ne possède plus rien, car tous ses biens sont confisqués.

De tout ce qui composait son bonheur d'autrefois il ne lui reste plus que sa fille, sa fille chérie, pour laquelle elle a fait des rêves si brillants, des songes dorés qui lui montraient l'avenir de cet objet du plus pur amour, riant et gracieux comme lui. Et désormais, pour cet être dont les jeunes années ont été si heureuses, il n'y a plus que misère et isolement. Oh ! qu'elle était à plaindre, la pauvre mère ! combien sa douleur était cruelle, ses regrets déchirants !

D'un côté, comme elle se sentait nécessaire à sa fille, elle souhaitait de vivre ; de l'autre, elle désirait rejoindre l'époux enlevé subitement à son amour. Et pourtant elle n'est pas arrivée au terme de sa carrière, toute resplendissante au commencement, si sombre à

son déclin. Bien d'autres épreuves l'attendent encore, et vont faire ressortir les précoces vertus, l'amour filial et la grandeur d'âme de sa noble et courageuse fille.





VII

Autant le malheur abat et rétrécit les âmes faibles et pusillanimes qui n'ont jamais élevé leurs pensées et leurs espérances au-dessus des choses de la terre, autant il grandit les âmes fortes et courageuses qui ne considèrent la vie que comme une épreuve, et ses douleurs que comme une expiation nécessaire. Or, Mme de

Séran était une de ces femmes dont toute l'existence n'avait été qu'une suite non interrompue de bonnes œuvres, et qui n'avait songé qu'à amasser des trésors dans le ciel. Si donc elle resta, pour ainsi dire, anéantie sous le coup qui la frappait, et ne donna pas à sa fille l'exemple d'une résignation plus chrétienne, il ne faut l'attribuer qu'à la maladie de langueur qui s'était emparée d'elle, et qui, en brisant ses forces physiques, avait suspendu son énergie morale.

Elle était tombée, en effet, dans un état d'affaissement général qui semblait lui avoir enlevé jusqu'à la force de souffrir. Elle passait des journées entières tantôt à soupirer, mais sans proférer une seule parole, tantôt à répandre des larmes silencieuses qui coulaient le long de ses joues amaigries : rarement sa physionomie détendue exprimait autre chose qu'une immense fatigue et un profond décou-

ragement. Quand sa fille, par de douces paroles, cherchait à la ranimer, Mme de Séran fixait sur elle des regards où se peignait la plus tendre affection ; mais ces regards avaient parfois quelque chose de vague qui épouvantait Hélène, et elle se demandait alors si sa mère avait conservé toute sa raison.

Comment Hélène parvint-elle à dominer une pareille situation ? Parce que sa confiance en Dieu était aussi inébranlable que sa soumission à ses saintes volontés était absolue. C'est appuyée sur ces deux sentiments, qui peuvent rendre la plus faible créature capable de traverser sans fléchir les plus cruelles épreuves, Dieu mesurant toujours ses grâces au besoin de ses fidèles serviteurs, que Mlle de Séran trouva la force d'oublier ses propres douleurs, pour s'occuper uniquement de sa mère. Et pourtant, qu'elles étaient vives et poignantes ses propres douleurs! Si elle les renfermait au fond

de son cœur, si elle ne se plaignait pas, ce n'était nullement par indifférence, ni parce qu'elle avait oublié la sanglante catastrophe qui avait mis fin à la vie de son père, fin tragique dont les moindres détails étaient inscrits en caractères ineffaçables dans son cœur. Oh! non; est-ce qu'on peut perdre un seul instant de tels souvenirs? est-ce qu'on peut oublier un père? Ce serait une noire ingratitude, surtout si, comme Hélène, on avait été tendrement chéri du sien.

Mais hâtons-nous de dire qu'elle lui avait bien rendu affection pour affection; et maintenant que le généreux martyr de la cause royale avait été ravi à sa tendresse, c'était un culte pieux et assidu qu'elle avait voué à sa mémoire vénérée. N'était-ce pas un juste tribut payé au souvenir d'un amour qui ne s'était jamais démenti? Tour à tour père indulgent, instituteur aimable, ami tendre, il avait ré-

primé ses défauts naissants, cultivé ses heureuses dispositions, reçu les naïfs épanchements de son âme candide. Si, dans la crainte de donner un nouvel aliment à la douleur de sa mère, Hélène n'exprimait pas tout haut l'amertume de ses regrets, ah! c'était, croyez-le bien, que dans le secret de son cœur reconnaissant elle repassait, pour les bénir et les admirer, chacune des actions de la vie privée de son père bien-aimé. Elle se disait avec un noble orgueil : Qu'il était bon, mon père! quelle âme élevée! quel cœur d'or était le sien! et que j'avais lieu d'être fière de m'appeler sa fille!... Mon Dieu! mon Dieu! ses vertueux exemples, ses sages conseils m'étaient si nécessaires pour m'affermir dans la pratique du bien! Ah! pourquoi m'avoir violemment ravi et les uns et les autres? Ensuite elle ajoutait : O mon père! je le sens, à la joie intérieure que j'éprouve rien qu'à le dire, et c'est toi sans

doute qui m'as inspiré cette pensée, je dois te remplacer ici-bas près de ma mère. Eh bien! reçois le serment que je fais, par ton nom vénéré, de te prendre en tout pour modèle, et ce que ta tendresse pour ma mère aurait pu t'inspirer en faveur de celle que tu aimais tant, je jure de chercher à le deviner, et de l'accomplir et pour elle et pour toi.

Voilà quelles étaient les considérations qui poussaient l'intéressante orpheline à concentrer son chagrin, à reporter sur sa mère tous ses soins, toutes ses pensées; ses plus simples actions se rapportaient à un seul but, au désir ardent qu'elle nourrissait d'amener insensiblement sa mère à reprendre un peu de goût à la vie.

Et maintenant voyons-la à l'œuvre.

Depuis la mort si déplorable du comte, Hélène, qui avait pris aussitôt en main la direction intérieure de la maison, avait engagé

sa mère à quitter l'appartement qu'elles occupaient dans le faubourg Saint-Honoré pour en prendre un plus modeste et moins coûteux dans un des quartiers les moins fréquentés de la capitale. Dans sa sollicitude de l'avenir, elle avait jugé prudent de recourir à cette mesure et à bien d'autres encore, parce que leurs ressources pécuniaires, qui ne consistaient plus qu'en une somme d'argent peu forte et quelques bijoux de prix, devraient être bien vite épuisées si la plus stricte économie ne présidait pas aux dépenses journalières du petit ménage. En conséquence le déménagement fut résolu et promptement exécuté.

Ce système obligé de réforme adopté par Hélène avait un auxiliaire dévoué dans le vieux Joseph, qui cumulait les charges de pourvoyeur, de cuisinier et de valet de chambre, se prêtant de la meilleure grâce du monde à cette multiplicité de fonctions qui, avec son grand

âge, aurait dû lui paraître fatigante, s'il n'avait été soutenu par cet attachement profond, inaltérable, intelligent, que l'on ne retrouve plus de nos jours dans la domesticité. Du reste, c'était chose si simple et si naturelle aux yeux de ce fidèle serviteur que de se dévouer pour ses maîtres, qu'il ne croyait même pas faire une action méritoire en prodiguant ses dernières forces au service du malheur. Il avait toute autre pensée en tête vraiment, le digne vieillard, que de plaindre sa peine!

La conduite de sa jeune maîtresse captivait son cœur tout entier, et lui fournissait chaque jour quelque nouveau motif d'estime. C'était pour lui un sujet continuel d'admiration de voir avec quelle rare sagacité, avec quel aimable empressement cette jeune fille, naguère riche, entourée de toutes les recherches du luxe et de la fortune, habituée à être servie et obéie au moindre signe, s'était facilement

pliée aux exigences de sa misérable position. Aussi le bon serviteur la secondait-il de son mieux et de tous ses efforts, et parfois il était tenté de s'agenouiller devant cet ange au doux et gracieux sourire, dont la patiente tendresse, toujours active, intelligente, infatigable, veillait nuit et jour soit au chevet du lit, soit auprès du fauteuil de sa mère.

Sous des dehors modestes, Hélène cachait une grande vigueur morale ; d'une volonté ferme, d'une bonté exquise, elle ressemblait à sa mère par les grâces et les charmes de sa personne, et à son père par la noblesse des sentiments, la fermeté de l'âme et l'énergie de la résolution. Du moment qu'elle eut compris la mission d'amour et de protection qu'elle devait remplir près de celle qui l'avait mise au monde, elle l'accepta avec joie et se promit de l'accomplir religieusement. Elle avait à peine dix-huit ans, ne connaissait pas la vie, et n'avait pour

se guider dans le dédale de cette situation difficile que son cœur, le souvenir de son père et sa confiance en Dieu.

N'était-ce pas assez ? Avec de tels soutiens elle devait aller loin, et ne reculer devant aucun sacrifice.

Mais à cette époque de terreurs et de sanglantes réactions politiques, où l'idole du jour était la victime du lendemain, il ne suffisait pas de demeurer loin des agitateurs et du foyer des troubles civils pour être oublié et vivre en paix. Si la plus simple existence, si l'individu le plus obscur devenait tout à coup suspect, et se trouvait désigné, sans qu'il sût pourquoi, à la hache des bourreaux; si personne ne pouvait se flatter de voir le soleil se lever une fois de plus, on comprendra sans peine que la crainte dût agiter tout les cœurs, surtout ceux des malheureux auxquels on faisait un crime de leur naissance. Cette frayeur devait être ressentie

bien plus fortement par les nobles restés dans Paris; car ils étaient sans cesse en butte à la haine, à la malveillance et aux soupçons des chefs du parti révolutionnaire, qui ne voulaient voir en eux que des agents royalistes, des fauteurs de troubles, toujours prêts à machiner quelque complot contre l'existence de la république. Aussi fut-il un jour signifié à tous les membres de la noblesse, jadis maîtresse souveraine, à cette heure si humiliée, d'abandonner Paris dans le terme fixe de dix jours, sous peine, ce délai expiré, si on les y trouvait encore, ou si par malheur ils y revenaient, d'être, sans plus ample information, condamnés à mort et exécutés sur-le-champ.

Hélène et sa mère étaient naturellement comprises dans cet arrêt général de proscription; il leur fallait donc quitter Paris au plus vite. Mais où aller? c'était ce que se demandait avec effroi Hélène, et l'on concevra que son

embarras dut être grand si l'on se reporte à son peu d'expérience. D'ailleurs ce n'était pas sans raison : leurs faibles ressources, quoique ménagées, touchaient pourtant à leur fin. Il était impossible de songer à retourner en Lorraine, où leurs biens étaient confisqués ; et seules, sans appui et sans argent, il était plus que probable que leurs anciens vassaux n'auraient aucune pitié de leurs malheurs.

Après bien des hésitations, des perplexités, et tout bien considéré, Mlle de Séran se décida en faveur de Versailles, comme étant la ville la plus proche et pouvant offrir à sa mère le plus de distractions. Avant donc que les dix jours de délai fussent écoulés, Hélène, aidée du vieux Joseph, avait transporté le ménage à Versailles, et installé Mme de Séran dans une chambre assez confortable, grâce aux soins ingénieux de la jeune fille, qui s'était plu à l'orner de manière que sa mère chérie ne s'aperçût pas trop de la

gêne et des privations qui allaient venir successivement se glisser, hôtes tristes et incommodes, au foyer des pauvres exilées.

Nous avons dit qu'Hélène avait choisi Versailles dans le dessein de procurer à sa mère quelques distractions, parce qu'elle avait été informée que plusieurs familles nobles et proscrites comme elles y avaient cherché un asile contre les persécutions qui les avaient chassées de la capitale.

Hélène avait pensé que sa mère consentirait à former quelque liaison avec ces personnes, frappées par les mêmes lois et pour la même cause ; mais Mme de Séran ne voulut recevoir aucune visite. Hélène fut donc obligée de renoncer à l'espoir de voir le profond accablement de sa mère se dissiper par degrés, sous la salutaire influence de la fréquentation d'une société choisie, agréable et spirituelle. Elle avait pourtant fondé ses plus grandes espérances de

guérison sur ces épanchements intimes de cœur à cœur, dans ces conversations tour à tour sérieuses et frivoles auxquelles l'esprit est forcé, bon gré mal gré, de prendre part : ce qui amène toujours, dans l'un ou l'autre cas, soit un oubli momentané des douleurs de l'âme, soit une espèce de soulagement, en ce qu'il y a échange de plaintes, de consolations, et que l'obligation même où l'on est de s'occuper des chagrins d'autrui empêche de sentir aussi fortement, aussi exclusivement les siens.

Cependant la tendresse ingénieuse d'Hélène ne se rebuta pas de cet échec qui venait si mal à propos contrarier ses projets, et puisqu'elle ne pouvait amener la distraction désirée jusqu'à sa mère, elle voulut du moins que celle-ci allât elle-même la chercher au dehors dans un exercice fortifiant, dans des promenades prolongées autant que les forces de la malade le lui permettraient.

C'était le plus souvent, à cause de sa proximité, vers le beau, le magnifique parc planté sous le règne et par la munificence du grand roi Louis XIV qu'Hélène dirigeait les pas affaiblis de sa mère, toujours, hélas! de plus en plus souffrante, et qui, pareille à la liane aux sarments vigoureux qu'une main impitoyable a déracinée du sol, d'où elle tirait des sucs nourriciers, semblait se dessécher comme elle et mourir lentement.

Par malheur cette promenade, dans sa majesté grandiose, était peu propre à chasser les idées sombres et mélancoliques; elle y prêtait, au contraire, par le genre de souvenirs qu'elle retraçait à nos deux affligées. Aussi, n'osant se communiquer les impressions qu'elles recevaient en parcourant cette immense solitude, jadis riant séjour de plaisirs et de fêtes, la mère et la fille se laissaient aller, malgré les efforts de cette dernière pour s'y soustraire, au

cours irrésistible de leurs mornes pensées. C'était dans de telles dispositions qu'elles erraient tristement sous ces frais ombrages, maintenant recherchés seulement par quelques rares visiteurs qui venaient y demander le repos et le silence si chers aux cœurs souffrants.

Dans ces temps d'épouvantable anarchie, il fallait si peu de chose pour accroître les périls qui environnaient de toutes parts les infortunés dont la naissance seule constituait un crime, que la plupart d'entre eux osaient à peine se parler en public. La plus simple démarche pouvait leur nuire, et donner prise à la haine soupçonneuse de ces féroces démagogues, véritables tigres altérés de sang, et surtout de celui des nobles. Avec de semblables appréhensions, il ne faut pas demander pourquoi ces derniers étaient toujours sur le qui-vive, dans les transes et les alarmes, craignant de faire un pas, de dire un mot, de jeter un regard, de peur

qu'il ne fût mal interprété ; et souvent encore tout cet échafaudage, bâti à si grands frais, de prévoyance, s'écroulait sous le souffle perfide d'une lâche dénonciation. Alors ils étaient impuissants à se garantir de ces dangers qu'ils redoutaient avec trop de raison, et qui tôt ou tard les atteignaient presque toujours.

Dieu donne de temps en temps de ces effrayants spectacles au monde, afin de lui montrer le peu de stabilité de la puissance humaine, et de manifester la sienne, qui, au contraire, est éternelle et immuable.

Tout manqua à la fois à ceux qui pendant longtemps avaient tout possédé. C'était à leur tour de souffrir, d'être humiliés, de faire l'apprentissage de toutes les misères, de connaître les privations, d'endurer, qui pourrait le croire?... oui, d'endurer la faim, l'horrible faim, qui déchire et torture les entrailles, et pousse ses victimes au désespoir.

Soit que les récoltes eussent été mauvaises, soit que la malveillance eût aggravé la situation, les grains manquèrent, et le peu qui s'en apportait dans les marchés et dans les halles était d'une cherté exorbitante. Ce n'était pas assez du fléau de la guerre civile, un second non moins affreux désolait notre patrie : c'était la disette, c'était la famine ! Il n'y avait pas de pain pour qui en voulait, tant il était rare ; mais il n'y en avait jamais pour les nobles ; on le leur refusait impitoyablement. En vain ils envoyaient leurs domestiques pour en solliciter à prix d'or ; lorsque ceux-ci étaient reconnus comme des serviteurs de la caste maudite, ils étaient aussitôt bafoués outrageusement et repoussés de toutes parts.

Plus d'une fois le vieux Joseph eut à subir le même affront, à voir rejeter ses prières. Rien n'égalait le chagrin du pauvre homme quand il avait essuyé un semblable refus ; revenir sans

pain, sachant avec quelle impatience il était attendu de sa jeune maîtresse, c'était plus qu'un chagrin, c'était une souffrance pour cet être dévoué, qui allait jusqu'à s'accuser de maladresse parce qu'il n'avait pas réussi.

Aussi n'avons nous pas besoin de dire que Joseph était considéré et traité par Mmes de Séran comme un ami plutôt que comme un serviteur ordinaire.

Mais, pour en revenir à Hélène, quelle force d'âme eût résisté à cette longue série de peines, plus accablantes les unes que les autres, qui ont assailli la noble fille depuis qu'elle a échangé l'heureuse tranquillité de sa province natale pour le funeste séjour de Paris, si ce n'est celle que donnent les saintes et consolantes croyances de notre divine religion? croyances que notre jeune amie avait sucées avec le lait maternel, et qui devaient lui faire trouver faciles et même agréables des devoirs

contre lesquels toute autre jeune personne moins croyante se fût révoltée, sous prétexte d'ennui, de fatigue, de découragement.

Ah! n'est-ce pas une conviction des plus propres à soutenir les âmes souffrantes, celle que, si le Ciel les soumet à de rudes épreuves dans le court mais laborieux pèlerinage qu'elles font sur la terre, elles ont pour l'autre vie (qui est le complément de la vie mortelle) une magnifique espérance de joies infinies et de bonheur inaltérable! Ne faut-il pas être vraiment cruel, barbare, ennemi de soi-même et de tous, pour chercher à détruire, par les sophismes et l'incrédulité la plus audacieuse, ce dernier espoir, seul soutien du malheureux accablé sous le faix de l'infortune et de chagrins sans nombre?

Oui, il faut être insensé, et, nous le répétons encore, plus que cruel, pour soutenir une telle énormité, à savoir qu'il n'y a rien à

espérer au delà de la vie; car à celui qui croirait fermement n'obtenir que le néant, c'est-à-dire la cessation absolue de toute douleur morale et physique, pour prix d'une vie d'amertumes et de tribulations; à celui-là qu'importerait, nous vous le demandons, l'obligation de supporter une si pénible existence? Ne vaudrait-il pas mieux, selon lui, s'en débarrasser dès l'instant qu'elle lui pèse, que de la prolonger davantage; et pourquoi, pour souffrir inutilement?

Arrière de telles idées! c'est folie de vouloir nier l'évidence, qui dans tout et partout nous démontre clairement le pouvoir d'un être rémunérateur. Douter de son existence, c'est blasphémer. Dieu n'a pas créé l'homme, son chef-d'œuvre le plus parfait, pour le condamner à de stériles souffrances; car Dieu est bon, Dieu est juste; c'est un Dieu d'amour et de pardon, et non pas un Dieu indifférent, et

faisant de nous, qui sommes sortis de ses mains, les obscurs jouets de ses caprices et de ses volontés implacables.

Otez à l'homme les sublimes espérances de la religion, et vous le verrez, dans le malheur, sombre et découragé, ou même se donnant la mort, ou bien, bravant toute retenue, se laisser aller à ses penchants vicieux, et devenir le fléau de la société qui ne lui a pas tendu une main secourable. Dès lors il l'épouvantera de ses crimes, de ses ambitions effrénées, tristes fruits de son incrédulité.

Témoin cette époque de désordres et d'irréligion où se passe notre histoire, et qui nous fournit tant de preuves à l'appui de ce que nous venons d'avancer. En effet, si nous jetons nos regards effrayés sur ces pages de nos annales qui retracent véridiquement les sanglants épisodes de la révolution, ainsi que les égarements inqualifiables de ses premiers auteurs,

nous serons bientôt convaincus de l'impérieuse nécessité de croyances religieuses, et nos fronts s'inclineront avec respect devant le signe révéré de la foi de nos pères, devant la croix de notre divin Rédempteur.

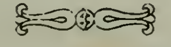
Jamais nous ne sentons mieux que cette partie de nous-même appelée l'âme est impérissable (c'est du moins une impression générale) qu'en présence des immortels chefs-d'œuvre de la création. Les ouvrages dus au génie de l'homme peuvent sans doute nous causer des transports d'enthousiasme sincère ; mais ces mouvements ne sauraient être comparés au sentiment indéfinissable d'amour, de tendre reconnaissance, de suprême admiration, qui nous ravit à la vue des œuvres de Dieu et nous porte à lui rendre hommage. Comment traduire ce qui se passe alors en nous ? C'est quelque chose de surnaturel, de merveilleux : les mauvais instincts s'apaisent

spontanément ; ce qu'il y a d'impur, de matériel en nous, fait silence, pour ne laisser parler que les nobles pensées, les saints désirs ; et là, devant cette belle nature qui nous sourit comme le vivant et glorieux témoignage de la bonté de Dieu pour ses enfants, ce souffle divin qui anime notre corps s'efforce de briser les entraves qui le retiennent captif pour voler vers celui dont il émane.

Ah ! ce sont de vifs, de délicieux élans d'amour ; c'est un indicible besoin de remercier, de bénir cette puissance souveraine qui ne se manifeste que par des miracles de tendre prévoyance. Certes, si nous n'étions que matière, si nous n'avions pas quelque chose de plus que la brute, pourquoi donc ces ardentes aspirations vers cette beauté céleste qui a tout fait à son image, et que les secrets murmures de notre cœur nous révèlent comme existant et veillant sur nous? Pourquoi? c'est que nous

sommes immortels, et que nous devons retourner à Dieu, qui est notre principe et notre fin.

Peut-être nous sommes-nous laissé entraîner trop loin de notre sujet, quoique toutes ces réflexions soient faites avec l'intention bien avouée de faire comprendre que sans la foi, sans les pieuses croyances qui faisaient toute sa force, notre Hélène n'eût jamais pu trouver ce courage, cette abnégation d'elle-même que nous lui verrons pousser jusqu'à l'héroïsme.



VIII

René de Cuny était parti de Paris peu de jours après avoir, comme nous l'avons raconté, arraché M. de Séran à l'échafaud. Profondément dégoûté des crimes qui se commettaient au nom de la liberté, honteux de voir le char de la révolution, auquel il s'était attelé, écraser sous ses roues ceux qui tentaient de

l'arrêter sur une pente fatale, il n'avait pas hésité à troquer son grade de chef de bataillon contre la simple épaulette de sous-lieutenant d'artillerie, pour faire partie d'un corps marchant à la rencontre des Prussiens, qui venaient de pénétrer en France. Brave comme il était, de Cuny ne manqua pas de nombreuses occasions de se distinguer, et quand, deux années après son entrée en campagne, il revint à Paris avec une mission de son général, il avait loyalement gagné au terrible jeu des batailles le grade de capitaine.

Une des premières pensées de René en arrivant dans la capitale fut de s'informer du sort de son bienfaiteur, et il ne tarda pas à connaître la triste vérité. Quoique la fin tragique de M. de Séran fût, à cette époque où le mépris de la vie semblait devenu universel, une chose à laquelle il fallait s'attendre, le jeune capitaine se sentit douloureusement ému, en

songeant surtout à l'affreuse position dans laquelle cette mort avait dû laisser Mme de Séran et sa fille. Après plusieurs jours de recherches, il obtint divers renseignements qui lui firent supposer que ces dames s'étaient retirées à Versailles.

René s'y rendit ; mais il s'y trouva dans un étrange embarras, car il ne savait sous quel nom demander Mme de Séran ; elle pouvait avoir été obligée, pour échapper aux persécutions qui ne s'étendaient que trop souvent à toute la famille d'un condamné, de changer une seconde fois de nom : dans ce cas, s'informer de la demeure de Mme de Séran, c'eût été s'exposer à renverser le frêle échafaudage d'une ruse que nécessitait la rigueur du temps.

De Cuny essaya d'obtenir l'adresse qu'il désirait en allant à la municipalité demander si la mère et la sœur d'un de ses frères d'armes, qu'il désigna par le premier nom

qui lui passa par la tête, ne demeuraient pas à Versailles. Il espérait que, grâce aux explications qu'il provoquerait adroitement, on lui donnerait peut-être, sans s'en douter, des éclaircissements qui seraient pour lui un trait de lumière.

Quoique l'officier municipal auquel il s'adressa mît une certaine obligeance à répondre à toutes ses questions, René le quitta sans être plus avancé qu'auparavant. Il se mit alors à parcourir les rues de la ville, s'enquérant dans les boutiques si une dame et sa fille, qu'il désignait plutôt par leur extérieur que par leur nom, ne demeuraient pas dans les environs. Déjà il commençait à douter que Mme de Séran habitât Versailles, déjà il songeait avec tristesse à reprendre le chemin de Paris, quand son attention fut attirée par le tumulte qui éclata tout à coup à la porte d'un boulanger. Un groupe de femmes, dont le teint

hâve et la figure tirée annonçaient de longues privations, s'efforçait d'arracher des mains d'un homme, qui se débattait vigoureusement, le pain qu'il venait d'acheter. A les entendre, c'était le second pain que le boulanger lui livrait depuis le matin. Les plus sanglantes injures, les plus atroces accusations pleuvaient sur lui et sur le marchand. « Il ne l'emportera pas, criaient-elles, ce pourvoyeur d'aristocrates. A la lanterne l'accapareur! à la lanterne le boulanger, qui n'a des pains que pour les riches et les ci-devant! »

Les scènes de ce genre étaient si fréquentes, par suite de l'excessive rareté du pain, que René eût peut-être continué son chemin, si une des femmes les plus acharnées n'eût ramassé et lancé un fragment de pavé au possesseur du pain, dont le visage fût aussitôt inondé de sang. Le malheureux chancela sous le coup, étendit le bras pour chercher un point d'appui,

et, par ce mouvement instinctif, lâcha l'objet de la convoitise de ses agresseurs. Dix mains avides se crispèrent à la fois sur le pain, qui n'eut pas le temps de tomber jusqu'à terre, et chacune en emporta un morceau.

Dès le commencement de la mêlée, le boulanger s'était hâté de barricader sa porte : les femmes, de leur côté, ne se furent pas plutôt emparées du pain, qu'elles se sauvèrent dans toutes les directions, pour se soustraire à la responsabilité du meurtre ; car elles croyaient avoir tué la victime de leur fureur.

Il en résulta que lorsque René se précipita au secours de l'infortuné, qui, le front entr'ouvert et perdant des flots de sang, gisait sans mouvement sur le pavé, il se trouva seul pour lui donner les premiers soins ; car telle était, à cette époque, la crainte de se voir impliqué, même comme simple témoin, dans la moindre affaire, que non-seulement les passants s'é-

taient hâtés de s'éloigner, mais que les habitants des maisons voisines avaient déserté et fermé leurs fenêtres, d'où ils regardaient un instant auparavant.

René, qui n'avait rien de ce qu'il fallait pour étancher le sang du blessé, et qui, dès le moment où il avait reconnu qu'il respirait encore, n'était pas homme à le laisser périr faute d'un peu d'eau et d'un bandage, frappa à la porte du boulanger, et lui ordonna, au nom de la loi, d'ouvrir sur-le-champ. Le boulanger, qui probablement entrevit à travers quelque fente de sa devanture l'uniforme et les épaulettes de de Cuny, s'empressa d'obéir. Il aida René à transporter le blessé dans sa boutique, et après avoir donné au citoyen capitaine, comme il l'appelait, tout ce dont il avait besoin pour effectuer un pansement provisoire, il courut chercher un chirurgien.

René n'eut pas plutôt arrêté le sang par

une compresse imbibée d'eau froide et lavé le visage du blessé, qu'il resta tout interdit devant une physionomie qui ne lui était pas étrangère. Pendant qu'il s'efforçait de rassembler ses souvenirs, le blessé souleva lentement ses paupières appesanties, et de Cuuy reconnut aussitôt le vieux Joseph.

Comme le chirurgien conduit par le boulanger arrivait au même instant, ainsi que quatre hommes et un sergent envoyés par l'officier du poste voisin, de Cuny ne laissa paraître ni son étonnement ni sa joie, et donna sur la manière dont les choses s'étaient passées des explications qui, jointes aux déclarations du boulanger, mirent tous les torts du côté des femmes.

Pendant ce temps-là le chirurgien examinait et pansait la blessure de Joseph. Cette blessure était sans gravité. L'évanouissement avait été causé d'abord par la commotion,

ensuite par la perte d'une grande quantité de sang, l'angle de la pierre ayant coupé une des petites veines du front.

Au bout d'un quart d'heure, Joseph, qui n'avait cessé de considérer de Cuny, affirma qu'il se sentait assez fort pour s'en retourner chez lui si quelqu'un voulait lui prêter le secours de son bras. Le boulanger s'offrit, mais René déclara qu'il voulait accompagner le blessé; parce que j'entends, dit-il, que vous lui donniez un autre pain, et que je veux voir si on osera le lui enlever malgré moi !

Le boulanger jura qu'il ne lui en restait qu'un seul destiné à sa famille. René exigea la moitié de ce pain, offrit son bras à Joseph, et tous deux se dirigèrent vers la demeure de Mme de Séran.

Ce ne fut qu'après avoir fait une vingtaine de pas dans la rue, que René dit à son ancien

compagnon de chasse : « Mon cher Joseph, vous ne me reconnaissez donc pas?

— Ne pas vous reconnaître, monsieur de Cuny!.... pouvez-vous le penser ?... Mais il faut tant de prudence aujourd'hui... et cependant vous êtes bien changé en si peu de temps, sans parler de votre nouvel uniforme!... Dans quelle position vous allez retrouver ces dames!... »

Joseph fit en peu de mots au capitaine, qui l'écoutait le cœur navré, le récit des malheurs de Mme de Séran depuis la mort de son mari. Il lui raconta comment ces deux dames étaient sur le point de se voir aux prises avec la misère. Déjà elles avaient commencé à vendre à vil prix leurs bijoux, leur argenterie : une fois ces ressources épuisées, comment feraient-elles ?

Sa première entrevue avec René de Cuny fut extrêmement pénible pour Mme de Séran ;

la présence de l'ancien hôte des Aiglons raviva toutes ses douleurs, et réveilla dans son âme un monde de souvenirs bien amers. Ces souvenirs, qui se redressèrent tout à coup, remuèrent si profondément la veuve infortunée, que pour la première fois elle déchargea son cœur et donna un libre cours à ses plaintes. L'explosion soudaine d'une immense douleur longtemps concentrée fut affrayante : plus d'une fois Hélène, René, Joseph, agenouillés autour du lit de Mme de Séran, eurent l'affreuse pensée que, faible et épuisée comme elle était, elle ne pourrait résister à une pareille crise.

Mais, bien loin de lui être fatale, cette crise produisit chez Mme de Séran un effet salutaire, car dès ce moment elle cessa de vivre de cette vie incomplète et purement passive à laquelle l'avait réduite l'espèce d'engourdissement de ses forces physiques et de ses facultés intellectuelles.

René ne prit congé de Mme de Séran que lorsqu'il la vit un peu plus calme ; en partant il lui promit de revenir le lendemain pour aviser avec elle aux moyens de traverser le moins péniblement les conjonctures difficiles dans lesquelles elle se trouvait placée avec sa fille.

Pendant tout le temps que dura son trajet de Versailles à Paris, trajet qu'il fit à cheval, de Cuny, vivement préoccupé de la triste situation de Mme et de Mlle de Séran, forma pour elles mille projets; mais après y avoir bien réfléchi et avoir reconnu l'impossibilité de mettre à exécution, faute de ressources suffisantes, ceux qui lui souriaient le plus, car le pauvre capitaine ne possédait d'autre fortune que sa paie qu'il recevait en assignats, il s'arrêta au seul parti praticable parce qu'il n'exigeait aucune avance de fonds, aucun déplacement dispendieux.

De Cuny, revêtu pendant plus d'une année

d'un grade important dans la garde nationale parisienne, avait par ce fait contracté de nombreuses relations parmi les principaux habitants de son quartier; en outre, sa loyauté, sa rondeur, son obligeance lui avaient acquis l'estime et l'affection de la plupart des officiers placés sous ses ordres. René venait tout récemment d'acquérir la preuve que ces sentiments survivaient à son ancien grade, par la manière dont ses camarades d'autrefois l'avaient accueilli à son arrivée dans la capitale.

Parmi ceux-ci se trouvait un M. Dubois, propriétaire d'un des premiers magasins de lingerie de la rue Saint-Denis, qui faisait avec l'Angleterre un commerce considérable de mousselines brodées : René ne douta pas que cet industriel ne consentît à fournir à Mmes de Séran un genre d'occupation qui ne leur serait pas trop pénible, et dont cependant le produit ménagerait leurs dernières ressources. Le len-

demain matin, de Cuny se présentait chez M. Dubois et lui exposait le sujet de sa visite.

« Si vous saviez, mon cher commandant, lui répondit M. Dubois, combien je reçois tous les jours de demandes semblables à la vôtre de la part de familles réduites tout à coup à la dernière gêne, combien je suis forcé d'en refuser, je suis certain que vous n'auriez pas voulu, par délicatesse, vous adresser à moi, car vous me mettez dans un cruel embarras. Mais puisque vous êtes venu me trouver et m'offrir pour la première fois l'occasion de vous rendre un service, il ne sera pas dit que je ne la saisirai pas. Je vais vous préparer un paquet d'étoffes et de dessins avec toutes les explications nécessaires, pour que vos protégées puissent se mettre à l'œuvre aujourd'hui même si elles le veulent. Dites-leur que si elles étaient assez habiles pour copier la plus grande pièce, elles pourraient faire d'assez

bonnes journées, parce que les ouvrières de première force sont très-rares en ce moment... Enfin je vous promets de leur fournir de la besogne aussi longtemps que j'aurai quelque chose à faire... tant qu'on me laissera ma boutique et ma tête. »

René, en entendant ces bonnes paroles, ne put s'empêcher de sauter au cou de M. Dubois, tant il était ravi de l'heureux résultat de sa démarche et de la cordialité avec laquelle son ancien camarade avait accueilli sa proposition. Il le remercia chaleureusement, et tel fut son empressement à porter ces bonnes nouvelles à Mme de Séran, qu'une heure après être entré chez M. Dubois il était déjà sur la route de Versailles.

IX

J'ai raconté l'espèce de révolution qui s'était opérée chez Mme de Séran ; son médecin, appelé le soir même par Hélène, trouva la malade dans une grande agitation ; mais il dit qu'il préférait l'état où il la voyait à l'anéantissement dans lequel elle était tombée, et dont les suites eussent été funestes

si cet anéantissement se fût encore prolongé une quinzaine de jours. Il déclara enfin qu'il répondait de sauver Mme de Séran, à moins que de nouveaux malheurs, de nouveaux chagrins ne vinssent briser tout à fait les ressorts déjà tant affaiblis de son organisation.

Pendant tout le cours de son étrange maladie, Mme de Séran, comme écrasée par la douleur que lui causait la perte de son mari, ne s'était pas occupée de l'avenir et des terribles conséquences qu'entraînait pour elle et sa fille la perte de leur fortune. Ce ne fut qu'en rentrant dans la vie réelle qu'elle se vit pour la première fois à la veille de manquer du nécessaire. Isolée, suspecte aux puissances du jour, n'ayant pour amis que des hommes fugitifs ou incarcérés, elle comprenait combien il lui serait difficile de se créer des ressources par un travail quel-

conque. On peut juger d'après cela de la douce surprise que lui causa le lendemain la visite de René de Cuny, venant lui annoncer qu'un des principaux fabricants de la rue Saint-Denis s'engageait à fournir, à elle et à sa fille, autant d'ouvrage de broderie qu'elles en pourraient faire.

« Je savais bien, mère chérie, s'écria Hélène, que la divine Providence ne nous abandonnerait pas! Avec quel courage je vais travailler en pensant à vous! Que Dieu me prête maintenant force et santé, et nous pourrons attendre des temps meilleurs. »

René eut avec Mme de Séran une longue conversation, dans laquelle il examina sous toutes ses faces la situation que les événements avaient faite à cette dame, et ranima son courage en lui indiquant les diverses combinaisons par lesquelles elle pourrait suppléer à la perte de sa fortune. Il lui fit comprendre

qu'elle ne devait considérer le genre d'occupation offert par M. Dubois que comme un expédient provisoire, parce que M[lle] de Séran, lorsque la tempête politique serait apaisée, ne pourrait manquer de trouver dans ses connaissances littéraires et scientifiques des moyens d'existence plus précieux et plus dignes de son mérite et de son rang.

Il ouvrit aussi l'avis d'envoyer Joseph à Poligny pour s'informer de l'abbé Danjou, dont on n'avait eu aucune nouvelle depuis l'arrestation de M. de Séran. « Peut-être, disait de Cuny, M. l'abbé est-il parvenu, avant la confiscation du domaine des Aiglons, à mettre en sûreté une partie des objets précieux qui se trouvaient dans le château. Peut-être même a-t-il touché des redevances ou des fermages de quelques-uns de vos anciens tenanciers, trop honnêtes pour vouloir profiter de vos désastres. Il est très-possible

encore que Joseph, en s'y prenant avec adresse et prudence, réussisse à recueillir sur les lieux quelques restes, oubliés par vos persécuteurs, de l'ancienne opulence de ses maîtres. Le moment d'effectuer ce voyage serait d'autant mieux choisi, ajoutait René, que ma mission me retiendra encore à Paris près d'un mois. Joseph, en partant tout de suite, serait de retour avant cette époque : vous ne vous trouveriez donc pas séparée à la fois des deux seules personnes sur le dévouement desquelles vous pouvez compter en ce moment. »

Mme de Séran goûta le conseil que de Cuny lui offrait. Il fut décidé que Joseph se mettrait en route aussitôt que sa blessure serait cicatrisée; deux à trois jours au plus suffiraient pour cela. René s'engagea en outre à lui procurer un cheval et les papiers dont il avait besoin pour ne pas être inquiété pendant son voyage.

Tout s'exécuta ainsi que je viens de le dire :

mais ce ne fut pas sans un grand serrement de cœur que Joseph présenta ses adieux à Mme de Séran et à sa fille, qui de leur côté frémissaient à la seule pensée de l'isolement dans lequel les laissait le départ de leur fidèle serviteur. Le séjour de René à Paris tempérait bien un peu leur inquiétude ; mais si elles ne pouvaient mettre en doute que dans une circonstance grave René ne répondît à leur premier appel, il y avait loin de là à l'assurance que leur donnait la présence continuelle de Joseph.

—~~ ◇ ~~—

X

Le départ de Joseph eut pour premier résultat d'initier Hélène aux mystérieuses douleurs de la pauvreté et à la puissance terrible et despotique de l'argent ; car, pour ménager à la fois les forces et la sensibilité de sa mère et hâter sa convalescence, la courageuse fille voulut prendre sur elle toute la fatigue des

tracas domestiques. Alors seulement elle comprit l'étendue du dévouement de Joseph, et jusqu'à quel point ce brave serviteur était parvenu à lui sauver les difficultés de sa situation en s'interposant entre elle et les mille coups d'épingle de la gêne.

Cette triste révélation, loin d'abattre son courage, l'excita encore. Elle envisagea sans s'effrayer l'impérieuse nécessité de se livrer à un travail opiniâtre pour subvenir aux dépenses de la maison, qui, bien que réglées avec la plus stricte économie, ne laissaient pas que d'être considérables dès qu'il s'agissait d'y faire face avec le produit d'un travail manuel.

Hélène, plus préoccupée du bien-être de sa mère que de ce qu'il lui en coûterait pour l'assurer, se mit à l'ouvrage avec une ardeur sans pareille. Non-seulement elle y consacrait toutes les heures de la journée qu'elle pouvait dérober aux soins du ménage, mais elle tra-

vaillait souvent une partie de la nuit. Que lui importait la fatigue, pourvu que le gain qui proviendrait de son labeur fût suffisant pour entourer sa mère d'un surcroît d'aisance!

Quel touchant exemple de dévouement filial nous offre la conduite de cette jeune fille, et combien l'âme est délicieusement émue lorsqu'on se la représente travaillant à la pâle clarté d'une chandelle, avec une assiduité qui pouvait devenir fatale à une aussi frêle et une aussi délicate constitution que la sienne! Eh bien! elle ne tient nullement compte de la fatigue qui engourdit ses membres, ni de l'impérieux besoin de sommeil qui alourdit ses paupières. Ses doigts agiles volent sur la mousseline, et y sèment comme par enchantement des fleurs d'un fini merveilleux. Ah! n'y a-t-il pas déjà lieu de dire à son éloge qu'aucune créature de son sexe ne témoigna d'un vouloir plus ferme pour accomplir l'œuvre chérie

rêvée par sa tendresse filiale, et que jamais plus de douce candeur et de rares vertus n'embellirent une âme plus angélique que celle de notre amie, destinée à léguer aux jeunes personnes le modèle de la perfection, telle que l'humanité peut y prétendre?

La voilà donc soigneuse ménagère, ouvrière laborieuse et infatigable. Ce n'est pas tout encore, elle doit aussi s'absenter chaque jour quelques instants pour aller à la municipalité faire acte de présence et signer son nom; si elle y manquait une seule fois, sa mère chérie courrait, ainsi qu'elle, le risque d'être accusée de désobéissance aux lois, par conséquent d'être déclarée coupable et envoyée à l'échafaud.

Cependant la jeune fille suffit à tout. Ses forces se multiplient à mesure que les circonstances deviennent plus impérieuses, plus compliquées. Rien ne l'effraie, rien ne la décou-

rage. La disette continue pourtant, la cherté des vivres est extrême, l'ouvrage est peu payé. Toutes ces difficultés réunies ne l'ébranleront pas, si la privation n'atteint qu'elle, si sa chère malade ne vient pas à en pâtir. Elle saura se taire, se priver et redoubler, s'il le faut, de zèle et d'ardeur.

Mais voilà que la vente du pain cesse d'être libre : un officier municipal préside à sa distribution. Hélène se rend chaque matin au bureau où l'on délivre les bons pour obtenir sa ration. La foule y est si grande, les plus hardis, les plus violents dominent tellement dans cette cohue affamée, que pendant dix-sept jours Hélène ne peut parvenir à approcher de celui qui accorde les bons de pain.

Le dix-huitième jour elle se rend encore aux mêmes lieux. Pâle et tremblante, elle attendait dans un coin obscur de la salle le moment favorable de se glisser jusqu'au bureau, tou-

jours assiégé par une foule turbulente et brutale, lorsqu'un officier municipal l'aperçoit, et se sent ému de pitié à la vue de cette jeune fille qui, palpitante d'émotion, promène autour d'elle des regards effrayés et suppliants. Il s'avance vers elle, la prend respectueusement par la main, fend la presse, et la conduit dans l'espace libre qui sépare le bureau du reste de la salle occupée par le public. Là, Hélène attend son tour, et, quand il est arrivé, va recevoir le bon avec lequel elle obtiendra le lendemain une demi-livre de pain (1).

Dans son trouble, la pauvre enfant n'avait pas songé à remercier l'homme généreux dont l'intervention était venue si à propos la tirer du plus cruel embarras. En sortant de la salle elle

(1) Quelques mois plus tard, chacun devait s'arranger pour vivre avec trois onces de mauvais pain par jour, qu'on allait prendre à sa section. (M. POUJOULAT, *Histoire de la Révolution française*.)

le rencontra à la porte, et lui témoigna en quelques paroles sa profonde reconnaissance. L'officier public fut si frappé de la parfaite convenance avec laquelle Hélène s'exprima et de la dignité modeste de sa tournure, qu'il lui jeta ces mots : « Mademoiselle, venez ce soir, à huit heures, chez ma femme, qui vous attendra; nous trouverons moyen de vous épargner la corvée de vous présenter au bureau pour en retirer un bon. Voici mon adresse. » Cela dit, il lui glisse un papier dans la main, et lui tourne brusquement le dos.

Cette manière d'agir étourdit tellement Hélène qu'elle resta un moment comme clouée à la place où elle se trouvait. Mais bientôt elle réfléchit que la crainte de se compromettre était la seule cause de la brusquerie avec laquelle le municipal avait agi, puisque sa démarche ne pouvait être dictée que par un sentiment de bienveillance et d'intérêt.

Il était quatre heures de l'après-midi quand Mlle de Séran rentra chez elle. Elle se hâta de raconter à sa mère ce qui venait de lui arriver, et le secours inattendu que la Providence daignait leur envoyer.

En d'autres circonstances Mme de Séran eût hésité à permettre à sa fille de se présenter chez l'officier municipal, surtout à une heure aussi avancée de la soirée, quand il faudrait traverser des rues à peu près désertes. Mais refuser les offres d'un homme revêtu de fonctions qui lui permettaient de rendre les plus grands services à ceux qu'il voulait bien prendre sous sa protection spéciale, lui témoigner une méfiance blessante, n'était-ce pas s'exposer à son ressentiment, ou du moins se priver volontairement d'un appui précieux ?

Mme de Séran était rassurée d'ailleurs par ce qu'Hélène lui avait dit de l'âge et de la figure respectacle de son protecteur inconnu, dont

les manières annonçaient un homme bien élevé, et la conduite une âme haut placée; enfin, elle désirait à tout prix soustraire sa fille à la dure nécessité d'aller tous les jours se mêler, pendant des heures entières, à la cohue qui se pressait autour du bureau de distribution : car il fallait un courage surhumain pour qu'Hélène osât affronter les grossières plaisanteries, les propos outrageants, les avanies auxquelles elle n'avait été que trop souvent en butte.

Mme de Séran se décida donc à laisser partir sa fille. Lorsque l'heure du rendez-vous arriva, elle les trouva toutes les deux agenouillées devant une petite image de la Vierge Marie, relique vénérée, conservée depuis des siècles dans la famille de Séran, et qu'un des ancêtres d'Hélène avait, au temps des croisades, rapportée de Jérusalem. Ce n'était que dans les occasions solennelles que Mme de Séran ouvrait

le médaillon qui la contenait; et la démarche qu'Hélène allait tenter lui avait semblé assez périlleuse, et assez décisive par les heureuses conséquences qu'elle pouvait avoir, pour mettre cette démarche sous la protection de la mère de Dieu, et pour supplier CELLE qu'on n'a jamais invoquée en vain de veiller sur sa fille, de diriger ses pas et de bénir son entreprise. Au dernier coup de huit heures, Hélène posa respectueusement ses lèvres sur l'image vénérée, et se releva pleine de force et de confiance.

Une fois dans la rue, elle fut tout étonnée que la solitude et le silence qui y régnait n'eût rien qui l'intimidât. Elle ne vit que la beauté de la nuit et les splendeurs d'un ciel étoilé. Un calme solennel régnait dans les airs et dans la cité, naguère si bruyante encore à cette heure. Seulement çà et là quelques rares lumières, comme des regards amis et encoura-

geants, lui souriaient à travers les fenêtres des hôtels habités. Une brise parfumée, passant par-dessus les hautes cimes des arbres du parc, apportait jusqu'à elle, en caressant son front, des senteurs délicieuses. Les cadences du rossignol, ce chantre harmonieux des nuits, arrivaient à ses oreilles.

Les mille murmures de la nature assoupie, le bruissement léger du feuillage, les soupirs du vent dans l'espace, les lueurs éblouissantes des étoiles qui scintillent comme des diamants, tout cet ensemble merveilleux des beautés célestes répandant leur splendide éclat sur la terre endormie, versa un baume fortifiant et consolateur dans l'âme de la jeune fille. Tout lui paraissait applaudir à sa résolution et l'inviter à poursuivre son chemin. Il lui sembla même qu'un être invisible et bienveillant la couvrait d'une égide protectrice.

Dans cette douce conviction sa démarche

s'affermit. On dirait que ses pieds, qui ne font qu'effleurer le sol, appartiennent à un de ces sylphes aux blanches ailes que la poésie nous peint comme franchissant les airs en les agitant à peine.

Mais Hélène touche bientôt au terme de son voyage ; encore une rue à parcourir, et elle sera dans celle que l'officier public lui a nommée comme lieu de rendez-vous. Involontairement elle s'arrête, et l'inquiétude la prend. Mais bientôt elle se reproche ce manque de foi, se raffermit par une courte prière, et s'avance dans la rue désignée. A peine y a-t elle fait quelques pas, qu'une ombre se détache du mur et s'avance avec précaution, sans dire un mot, vers la pauvre éperdue. Hélène allait pousser un cri d'épouvante en sentant l'homme (l'ombre silencieuse n'était autre que l'officier municipal) lui saisir la main et lui dire très-bas :

« Vite! suivez-moi. »

Mais elle n'en eut pas le temps ; car, joignant l'action à la parole, l'officier entraîne Hélène, qui, contrainte d'obéir, arrive à moitié morte d'effroi devant une porte qui s'ouvre ; et, toujours poussée par son guide, Hélène va tomber dans les bras d'une personne placée sans doute derrière la porte pour épier son arrivée.

La chère enfant, transie de peur et toute haletante de sa course précipitée, entend bientôt une voix de femme qui lui dit à l'oreille :

« N'ayez aucune crainte, chère petite ; vous êtes chez des amis. Quoique peu aisés aujourd'hui, nous sommes, Dieu merci, compatissants et sensibles à la peine des autres. Mon mari m'a dit hier que depuis dix-huit jours vous n'aviez pu obtenir de pain à la municipalité, ni pour vous ni pour votre pauvre mère

malade. Ma foi! j'en ai eu le cœur si navré, que j'ai dit à mon mari : « Il faut que tu la « fasses venir en secret, à la nuit, cette chère « enfant. Tant pis s'il nous en arrive malheur; « nous ne lui en donnerons pas moins un pain. « N'est-il pas vrai, mon ami, que nous ferons « cela? ne faut-il pas s'obliger réciproque- « ment? c'est un devoir qu'il est doux de « remplir. » Et mon mari m'a dit : « Oui! » en me serrant la main. Ainsi, ma chère demoiselle, voici un pain de six livres; mettez-le sous votre bras, et allez-vous-en vite, parce que, si l'on nous surprenait ensemble, nous serions perdus les uns et les autres, et nous ne pourrions plus vous être utiles. »

Hélène avait passé trop subitement de la plus poignante anxiété à la joie la plus vive, pour que la force de son émotion ne nuisît pas à la libre expression de ses pensées. Sa langue paraissait enchaînée, et dans le trouble de ses

sens elle ne trouvait ni phrases ni mots pour traduire les sentiments qui l'agitaient. On eût pu la croire muette et insensible, sans un élan de tendre gratitude qui lui fit jeter ses bras autour du cou de la bonne et digne femme, sur le sein de laquelle elle fut soudainement pressée. Ce fut pendant quelques minutes un mutuel échange de baisers, qui, de la part d'Hélène, avaient plus d'éloquence que tous les remerciements imaginables.

Ces témoignages non équivoques de la plus sincère reconnaissance émurent jusqu'aux larmes ces braves gens, et leur firent goûter la récompense justement due à leur action charitable et digne d'éloges.

Lorsque de part et d'autre cette effusion de transports délicieux se fut un peu calmée, Hélène, rendue à elle-même, put enfin dire à ses bienfaiteurs combien elle était touchée de la manière délicate et désintéressée dont ils lui

rendaient un service d'autant plus précieux à son sens qu'il serait agréable et utile à sa mère. Elle le fit en termes si chaleureusement expressifs, qu'elle laissa le couple charitable enchanté de leur aimable et sensible protégée.

Cette scène attendrissante s'était passée en beaucoup moins de temps que nous n'en mettons à la retracer. Pendant ce temps-là Hélène tenait le bienheureux pain, ainsi que les mains de l'excellente femme, qui lui disait d'un ton de voix ému :

« Allons, mon enfant, du courage ; il vous en a fallu beaucoup pour venir, il ne faut pas qu'il vous abandonne pour vous en retourner. Heureusement la nuit vous protége. Dieu veuille que vous ne fassiez aucune fâcheuse rencontre ! Partez, partez sans plus de retard ; mettez ce pain sous votre mante, et prenez bien garde qu'on ne devine ce que vous portez.

— Merci ! mes bons amis, merci ! redit



E. Girardet del. Delannoy sc.

« Que le Seigneur vous rende avec usure le bien que vous me faites ! je ne l'oublierai jamais. »

Hélène pour la millième fois à ces dignes gens, et que le Seigneur vous rende avec usure le bien que vous me faites. Je ne l'oublierai jamais. »

Ce n'était pas chose facile pour Hélène que de porter ce grand pain ; néanmoins, tant bien que mal, elle le dissimula sous les plis de sa robe, le couvrit de sa mante, et se mit bravement en route, le cœur content de l'issue de sa démarche, et rendant à Dieu du fond de son âme de vives actions de grâces.

Elle arriva sans accident jusqu'à sa demeure, où elle trouva Mme de Séran encore en prière. « Me voilà, bonne mère, s'écria-t-elle, et avec un gros pain, encore! Quelles braves gens! Tu as été bien inquiète pendant mon absence, n'est-ce pas? ajouta-t-elle en embrassant sa mère.

— Non, mon enfant, répondit Mme de Séran. Je te savais sous la garde de la sainte

Vierge, et j'étais tranquille sur ton sort. Que pouvait-il t'arriver de fâcheux? Voyons, raconte-moi comment tu as été reçue, ce qu'on t'a dit, et puis après nous remercierons Celui dont le doigt divin apparaît si visiblement dans cette étrange aventure. »

Hélène raconta de point en point les diverses circonstances de sa visite chez l'officier municipal, sans en omettre le moindre détail. Puis, comme si la noble enfant eût accompli l'action la plus simple, elle prit son ouvrage et remplit sa tâche accoutumée, c'est-à-dire un travail de plusieurs heures, dans lequel la nature épuisée ne parvenait jamais à vaincre l'ardeur heroïque qui faisait mouvoir les doigts de l'habile ouvrière.

Plus d'une fois les époux Dumoulin, anciens marchands retirés, vinrent en aide à Mme de Séran, et lui prouvèrent que l'humanité et les nobles sentiments sont de tous les états et de

toutes les conditions. Ces marques de bienveillant intérêt répandaient sur les tristes journées de la jeune fille un charme mystérieux. C'étaient comme les doux rayons du soleil perçant les masses de nuages d'où la foudre et la tempête sont sortis, et qui présagent la fin prochaine de la tourmente. Cette amitié, dont l'influence occulte, bien que de loin et en cachette, savait toujours se manifester avec un merveilleux à-propos au moment le plus critique et le plus important, semblait à notre amie la protection d'un génie bienfaisant délégué de Dieu pour veiller sur elle. Aussi la bénissait-elle avec amour à chaque preuve nouvelle de sa fidélité et de sa constance. Elle avait fini par y compter à tel point, qu'elle se reposait sur ce patronage invisible avec le plus charmant abandon.

XI

Par une de ces belles matinées d'été, alors que la nature se réveille calme et souriante; alors que les fleurs, les gazons, le feuillage, auxquels la fraîcheur de la nuit a rendu leur force et leur éclat, brillent tout chargés des perles de la rosée; alors que de folles brises agitent l'atmosphère embaumée et vivifiante où le soleil qui se lève splendide et radieux

n'a pas encore versé ses ardeurs dévorantes, Hélène, aussi matinale que l'alouette, après avoir élevé son cœur vers Dieu dans une fervente prière, faisait voltiger avec toute l'agilité dont ils étaient capables ses doigts délicats sur son métier à broder. Tout en travaillant activement, elle fredonnait, d'un ton bas et lent, le motif d'un air de son pays natal. Jadis sa bouche enfantine l'avait redit mille fois aux échos sonores des grands bois qui ombrageaient l'antique château de ses pères.

Si l'aspect des objets extérieurs est un conducteur mystérieux qui correspond aux fibres de la mémoire et va les réveiller quelquefois malgré nous, qu'est-ce donc quand de son plein gré l'on remonte dans ses souvenirs et qu'on évoque de sa propre volonté un passé tout plein d'un bonheur qui n'existe plus ?

Voici ce qui était arrivé.

Depuis quelques instants, Hélène avait cessé de chanter; sa tête s'était involontairement baissée sur sa poitrine, son aiguille s'étonnait de rester oisive entre ses mains: au labeur matinal avait succédé le travail de l'imagination. On eût pu supposer, en voyant l'attitude recueillie de la jeune fille, que son âme avait quitté sa gracieuse enveloppe pour aller errer dans les lieux où s'étaient écoulés paisibles et fortunés les jours de son adolescence. C'est qu'en effet peu à peu elle s'était laissé entraîner aux charmes séduisants d'une douce rêverie. Les belles années de sa jeunesse studieuse passée dans la Franche-Comté lui étaient apparues, apportant avec elles tous ces souvenirs suaves qui sont plutôt des parfums que des pensées, et dans lesquels on se complaît d'autant plus, qu'on sent instinctivement qu'ils seront seuls et sans rivaux dans l'existence.

Hélène revoyait en esprit, au temps où tout souriait à ses jeunes destinées, la demeure féodale de ses ancêtres. Oui, voilà bien ses larges toits aux pentes si longues et si rapides, ses bastions, ses créneaux, la tour carrée qui voit tous les bâtiments à ses pieds, les fossés pleins d'une eau vive sur laquelle glissent légers et fiers des cygnes d'une blancheur éblouissante. Voilà le pont-levis, la cour d'honneur, la masse imposante des constructions et la fenêtre par laquelle son père et sa mère suivaient d'un œil caressant leur fille chérie, quand elle sortait du château pour porter aux malheureux des consolations et des secours; puis enfin les vastes jardins et le parc où petite fille elle folâtrait avec l'aimable compagnon de ses jeux, René de Cuny, si bon enfant malgré sa turbulence et la brusquerie de ses allures.

Elle en était là de cette vision rétrospec-

tive, qui lui rendait un à un ses plaisirs d'autrefois, lorsque soudain toutes ses chères illusions, enfants de son imagination, s'envolèrent comme une troupe d'oiseaux effarouchés. Le silence qui règne ordinairement dans la rue à cette heure est tout à coup troublé par deux cavaliers arrivant de toute la vitesse de leurs chevaux, dont les fers retentissent sur le pavé sonore.

C'est René de Cuny, accompagné d'un soldat. Il met pied à terre, confie son cheval au militaire qui s'éloigne à petits pas, et frappe discrètement à la porte de la demeure de Mme de Séran.

Hélène, inquiète, tremblante, ne sachant que penser de cet empressement, de cette visite matinale, redoute de nouveaux malheurs. Mais à peine a-t-elle entrevu la physionomie radieuse de René, que toutes ses craintes cessent et que son cœur s'ouvre à l'espérance.

« Pardon, Mademoiselle, dit René en s'inclinant respectueusement, pardon de vous déranger de si bon matin ; mais je pars aujourd'hui même pour rejoindre mon corps, et je n'ai pu résister au bonheur de vous annoncer de vive voix d'heureuses nouvelles... Pourrais-je voir Mme de Séran?

— Ma mère repose encore, répondit Hélène ; mais je vais la prévenir, et elle sera bien contente de vous recevoir. Dans un instant je reviens près de vous. »

En entrant sur la pointe du pied dans la chambre de sa mère qu'elle croyait endormie, Hélène la trouva levée. Le bruit des chevaux l'avait réveillée en sursaut : entendant ensuite ouvrir la porte de la rue et le murmure de deux voix, l'inquiétude l'avait prise, et elle avait passé une robe de chambre.

« Bonne mère, se hâta de s'écrier Hélène, c'est M. de Cuny qui, m'a-t-il dit, nous

apporte de grandes nouvelles. Il attend en bas que vous puissez le recevoir. »

Mme de Séran s'enveloppa dans une mante, s'appuya sur le bras de sa fille et descendit auprès du jeune officier, qui, ne pouvant rester en place, se promenait de long en large dans le salon.

« Eh bien! Monsieur de Cuny, dit-elle en tendant sa main au capitaine, qu'avez-vous donc de si bon à nous annoncer?

— La fin du régime sanglant qui pesait sur la France, Madame : la fin de la Terreur. Avant-hier encore tout le monde était mourant, car tout le monde était condamné ou pouvait l'être, car personne ne pouvait dire qu'il ne monterait pas le lendemain dans la fatale charrette. Avant-hier la guillotine ne suffisait pas pour vider les prisons et y faire assez vite de la place pour d'autres, au gré des monstres qui nous gouvernaient :

aujourd'hui l'instrument hideux ne menace plus que ses pourvoyeurs de la veille; les bourreaux seuls tremblent, et l'espérance est partout, puisqu'elle a pénétré jusque dans la maison de Saint-Lazare, ce vestibule de la mort, où sept cent quatre-vingts prisonniers, qui attendaient leur dernière heure, seront libres dans huit jours. Des courriers partis dans toutes les directions portent partout l'ordre de suspendre les exécutions.... En un mot, Madame, hier à cinq heures du soir, Robespierre, arrêté et jugé par ordre de la Convention qu'il voulait décimer, a terminé sa vie sur l'échafaud, et avec lui est disparu le système d'extermination dont il était l'âme.

— Et comment cet homme si puissant, dont le nom seul faisait trembler, est-il tombé tout à coup?

— Il est tombé, Madame, devant l'attaque de ses anciens amis qu'il voulait proscrire à

leur tour. Robespierre avait levé la hache sur eux; ils se liguèrent pour précipiter le dominateur de la Convention sous le coup qu'il leur destinait : les chefs du mouvement, en renversant Robespierre, ne songeaient qu'à sauver leurs têtes; mais la partie la plus nombreuse de l'assemblée, qui rampa si lâchement devant le maître, semble rougir d'une solidarité honteuse, et veut que la chute de Robespierre soit le signal d'un retour à l'humanité : l'opinion publiqne, délivrée d'une longue compression, éclate et se prononce avec une irrésistible énergie : la manière dont Paris a répondu à l'appel de la Convention, pour écraser la municipalité qui avait accueilli Robespierre à l'Hôtel-de-Ville et tenté de le défendre, prouve que le règne des buveurs de sang est fini. Dès ce jour, Madame, vous n'avez donc plus rien à craindre. »

Mme de Séran et sa fille vivaient dans un tel isolement depuis le départ de Joseph, qui seul les tenait au courant de ce qui se passait au dehors, qu'elles ne se doutaient ni de la révolution de Thermidor, ni des heureuses conséquences que promettait cet événement. Bien loin de les rassurer, l'agitation qui depuis deux jours s'était manifestée à Versailles, avait donné un nouvel aliment à leurs inquiétudes, et à chaque instant elles s'attendaient à se voir arrêtées et jetées en prison. Quand la pensée de Mme de Séran s'arrêtait avec effroi sur cette sombre perspective, ce n'était pas pour elle qu'elle tremblait, car depuis la mort de son mari le sacrifice de sa vie lui eût en lui-même fort peu coûté ; mais c'était pour sa fille, abandonnée seule au milieu de la plus épouvantable tourmente dont les annales du monde fassent mention. Ce fut donc avec une joie calme, mais bien profonde, qu'elle reçut

la grande nouvelle. En cessant de craindre qu'on ne l'arrachât à sa fille, elle sentit sa poitrine se dégager du poids énorme qui pesait sur elle, et pour la première fois, depuis bien longtemps, elle respira à son aise.

« Mais ce n'est pas tout, continue de Cuny, j'ai encore autre chose à vous annoncer. M. Dubois, qui, par parenthèse, est émerveillé du talent de Mlle Hélène, viendra en personne, aujourd'hui ou demain, vous faire une proposition, Mesdames, que vous agréerez, je n'en doute pas, avec bonheur. M. Dubois, tout en appréciant l'habileté avec laquelle Mlle Hélène sème sur la mousseline les plus délicieuses broderies, tout en regrettant de se priver de sa meilleure ouvrière, compte vous offrir une occupation plus en harmonie avec les études et les goûts de Mademoiselle, plus digne d'elle en un mot, et dont la rétribution légitime vous assurera à toutes deux, Mes-

dames, une modeste aisance pour vous permettre d'attendre patiemment des jours meilleurs. Voici ce dont il s'agit.

« M. Dubois est veuf, et sa femme lui a laissé deux filles, dont l'aînée a douze ans et la plus jeune dix ans. Absorbé par ses affaires qui l'obligent à de fréquents voyages, ne pouvant d'un côté surveiller l'éducation de ses enfants comme il le voudrait, et d'un autre côté, ne connaissant pas de pensionnat qui lui inspire une entière confiance, il m'exprimait, il y a peu de jours, ses craintes et ses perplexités au sujet de ses filles. J'eus alors l'idée de lui parler de vous, et de lui laisser entrevoir la possibilité de placer ses enfants sous la direction de deux femmes qui, au double point de vue des vertus et de la science, ne laissaient rien à désirer. M. Dubois saisit, avec un empressement qui l'honore autant que vous, l'ouverture que je venais de lui faire, et je suis

certain que si vous y consentez, il sera heureux de vous confier ses filles. M. Dubois est riche, et peut, sans se gêner le moins du monde, mettre un prix convenable au service important que vous lui rendrez en élevant ses enfants. D'après ce que m'a dit M. Dubois, il désirerait voir ses enfants à Versailles plutôt qu'à Paris, parce que l'air y est plus pur; plutôt chez vous que chez lui, à cause du mouvement, du bruit et des distractions inévitables dans une maison de commerce qui tient à la fois de la fabrique et du comptoir.

« Comme je ne doute pas que M. Dubois ne profite du premier instant de répit que lui laisseront ses travaux pour vous faire ses propositions, je me suis hâté de vous prévenir, afin que vous ne fussiez pas prises au dépourvu et que vous eussiez quelques heures pour vous consulter et délibérer sur votre réponse. S'il m'était permis de vous donner mon avis, je

ne saurais vous engager trop vivement à saisir une circonstance que je regarde comme extrêmement heureuse pour vous abriter, d'ici à longtemps, contre les atteintes de la pauvreté, il faut bien trancher le mot.

« Enfin, pour dernière nouvelle, je vous apprendrai qu'à mon grand regret, j'ai ce matin quitté Paris, pour y revenir, Dieu sait quand ! Un ordre du ministre de la guerre m'enjoint de partir sur-le-champ pour l'armée du Nord... Si j'avais eu le courage de m'y conformer, je serais, à l'heure qu'il est, sur la route de Senlis, au lieu d'être à Versailles ; mais je n'ai pu me décider à me rejeter dans les hasards de la guerre sans vous présenter mes respects, sans vous faire mes adieux, sans vous supplier, encore une fois, de compter sur mon inaltérable dévouement, qui n'est, après tout, que de la reconnaissance.

— Monsieur de Cuny, répondit Mme de Sé-

ran, si vous nous avez quelque obligation, parce que nous avons accueilli comme nous le devions le fils d'un parent et d'un vieil ami, vous nous avez rendu au centuple, au péril de votre vie, ce que nous avons fait pour vous dans un temps où il nous coûtait fort peu de le faire. Nous n'ignorons pas que si nous n'avons pas été inquiétées, ma fille et moi, depuis notre séjour à Versailles, c'est en grande partie à vous que nous le devons. Vous avez une première fois sauvé la vie à mon mari, et peut-être vivrait-il encore sans votre éloignement de Paris... Si donc nous ne sommes pas quittes vis-à-vis l'un l'autre, c'est certainement moi qui vous dois du retour. Ne me parlez donc plus d'obligations, de reconnaissance, mais de votre amitié, de votre affection, à laquelle je suis on ne peut plus sensible... Allez où vos devoirs vous appellent ; et si nos prières suffisent pour vous préserver de tout

mal, nous espérons vous revoir l'année prochaine, peut-être avec un nouveau grade que vous aurez vaillamment conquis à la pointe de votre épée. Écrivez-nous quelquefois pour nous prouver que vous pensez à nous, et pour que nous sachions où vous êtes, afin de vous faire passer de nos nouvelles. »

René, visiblement ému des sentiments que lui témoignait Mme de Séran, la remercia avec effusion, et après avoir passé encore une demi-heure avec les deux dames, demi-heure pendant laquelle la proposition de M. Dubois fut examinée dans tous les sens, il prit définitivement congé d'elles, et, au lieu de regagner par Paris la route de la frontière du Nord, il se dirigea sur Pontoise par Saint-Germain.

Le même jour, dans l'après-midi, M. Dubois se présenta avec ses deux filles. C'était un homme court et replet, aux manières assez communes, mais dont la physionomie franche

et ouverte prévenait en sa faveur. Il exposa avec tant de rondeur et de bonhomie l'objet de sa visite, s'étendit si longuement sur les rares qualités de son ami le capitaine, se montra si excellent père, que Mme de Séran et Hélène, un peu choquées d'abord par le laisser-aller du gros bonnet de la rue Saint-Denis, lui passèrent ses formes un peu trop républicaines, en faveur de tous les bons sentiments dont il paraissait animé.

M. Dubois, qui, comme on dit, eût coupé un liard en quatre quand il s'agissait d'affaires de son commerce, était intéressé par état plutôt que par caractère. Il pria Mme de Séran de fixer elle-même le chiffre de la pension de ses enfants. Mme de Séran, qui cependant devait s'attendre à cette question, parut tellement embarrassée et confuse, que M. Dubois, chez qui le cœur suppléait à l'éducation et aux belles manières, comprit ce que devait éprou-

ver une grande dame réduite, par la double perte de sa haute position et de son immense fortune, à louer, pour ainsi dire, les talents de sa fille à un bourgeois comme lui. Tirant donc de sa poche une liasse d'assignats, il les posa sur la table près de laquelle il était placé; il se hâta d'ajouter que la fixation du chiffre de la pension n'avait rien qui pressât, et qu'il valait mieux que Mme de Séran attendît qu'elle sût positivement le surcroît de dépense qu'occasionneraient chez elle deux personnes de plus; mais qu'il était tout naturel qu'il fournît à cette dépense, sauf à régler plus tard.

Hélène, qui, pendant que sa mère causait avec M. Dubois, s'était occupée de ses filles, les avait déjà tout à fait apprivoisées quand M. Dubois se retira. Il fut convenu que le lendemain il enverrait les objets de literie ainsi que les effets nécessaires aux deux fu-

tures pensionnaires, qu'il amènerait lui-même définitivement le jour suivant ; et les deux familles se séparèrent enchantées l'une de l'autre.



XII

Le lecteur n'a pas oublié sans doute le brave et fidèle Joseph que, d'après le conseil de René, Mme de Séran avait envoyé à Poligny, dans le double but de s'enquérir du sort de l'abbé Danjou, et de recueillir, si faire se pouvait, quelques débris de sa fortune.

Ce fut surtout le sincère et profond attache-

ment que René conservait à son précepteur, resté à Poligny, et dont il n'avait plus entendu parler depuis la mort du comte, qui décida René de Cuny à proposer ce voyage. Il l'eût certainement entrepris en personne, si toutes ses démarches pour obtenir un congé n'avaient pas été inutiles. De Cuny procura à Joseph non-seulement une somme assez forte en assignats, un peu d'argent, chose excessivement rare à cette époque, une carte civique, un laissez-passer parfaitement en règle, et un certificat signé des noms les plus puissants et les plus redoutés, mais un de ces petits chevaux bretons que sa taille rendait tout à fait impropre au service militaire, et qui à cause de cela n'exposait pas son propriétaire à être mis à pied par le premier réquisitionnaire venu (1).

(1) Pendant les guerres de la révolution, les chevaux de cavalerie et de train manquaient, et on en vint

Grâce aux papiers dont il était muni et aux jambes infatigables de sa monture, dont la taille surpassait à peine celle d'un âne, Joseph voyagea rapidement, et sans être inquiété, jusqu'à Dijon.

En arrivant dans cette ville, il la trouva livrée à une horde de forcenés qui avaient entrepris de démolir les trente-cinq églises (1) que renfermait Dijon, et de faire disparaître toute représentation, tout signe des croyances chrétiennes. La rage avec laquelle ces échappés de l'enfer se ruaient à leur œuvre de destruction surpassait ce qu'on peut imaginer. Leur acharnement à renverser, à mutiler, à dévaster,

jusqu'à prendre dans les campagnes le trentième cheval de labour après avoir fait main basse sur la plupart des chevaux de luxe.

(1) Sur ces trente-cinq églises, trente furent démolies ou tellement mutilées qu'elles reçurent depuis une destination profane.

était tel qu'un grand nombre furent blessés et même tués par les débris qui pleuvaient des voûtes et des clochers. Non-seulement ces barbares s'attaquaient aux édifices, mais ils lacéraient des tableaux, brisaient des statues, mutilaient des vases sacrés, qui, comme objets d'art, eussent trouvé grâce devant des païens.

Au moment où Joseph, qui avait résolu de ne pas s'arrêter à Dijon et de traverser simplement la ville, suivait une de ses rues principales, une hideuse mascarade lui barra le chemin, parodie immonde de ces processions solennelles où l'Église catholique déploie toutes ses pompes et ses splendeurs. C'étaient les mêmes ornements, les mêmes bannières, la même croix épiscopale, les mêmes encensoirs; mais au lieu de s'avancer portés avec respect par des prêtres et de jeunes lévites faisant retentir les hymnes sacrées, mais au lieu d'être suivis par la foule pieuse et recueillie des fidèles,

ils servaient de jouet et de risée à une ignoble cohue en proie à la double ivresse de l'impiété et du vin, et hurlant des cris de mort et des chansons infâmes.

Joseph, pour laisser défiler ce cortége dont les acteurs remplissaient toute la largeur de la rue, rangea son cheval dans l'enfoncement d'une porte cochère. A Dijon, comme partout ailleurs en France, « un homme trouvé en prière était condamné comme un criminel; un signe de croix était une trahison; on vous dénonçait pour un regard surpris vers le ciel; Dieu était suspect; la république le proscrivait, parce que son éternel empire était encore une royauté (1). » Aussi la contenance de Joseph, qui resté à cheval était très en vue, sa physionomie où se peignaient la colère et le dégoût ne manqua-t-elle pas d'être remarquée par

(1) M. Poujoulat, *Histoire de la Révolution française.*

quelques énergumènes qui l'apostrophèrent outrageusement. La patience et la longanimité n'était malheureusement pas une des vertus du montagnard franc-comtois ; il traita ses agresseurs de misérables et de brigands, coupa d'un coup de manche de son fouet la figure de l'homme qui avait saisi la bride de son cheval, et, s'assurant sur ses étriers, tenta de faire une trouée au beau milieu de la mascarade. Ce trait d'audace lui eût pleinement réussi, car il avait franchi tous les obstacles et atteint sans être arrêté la porte de la ville, si cette porte n'avait pas été fermée et gardée.

Mais pendant qu'il montrait ses papiers à l'officier du poste, pendant que celui-ci les examinait et faisait subir une espèce d'interrogatoire à Joseph, un temps précieux s'écoula, et deux individus qui s'étaient lancés à la poursuite de Joseph survinrent, et requirent son arrestation jusqu'à plus ample informé.

Joseph, sans chercher à nier le moins du monde le coup de fouet qu'il avait donné, affirmait qu'il n'avait fait que repousser une brutale agression et user de son droit de légitime défense; mais les deux hommes prétendaient, de leur côté, qu'il ne s'agissait pas d'une simple rixe, mais de sa cause, et que cette cause résidait dans les paroles et les gestes de Joseph blâmant une manifestation patriotique (c'est le nom qu'ils donnaient à l'infâme mascarade).

L'officier hésitait devant les menaces des deux misérables, dont la physionomie féroce contrastait avec l'honnête figure du Franc-Comtois, et Joseph commençait à courir grand risque de terminer son voyage dans les prisons de Dijon, d'où l'on ne sortait ordinairement que pour marcher à l'échafaud, quand le Ciel lui envoya un secours inespéré dans la personne d'un représentant du peuple en mission. L'officier, l'ayant aperçu au détour d'une rue,

alla lui exposer le fait et lui demander conseil. Le représentant n'eut pas plutôt jeté les yeux sur les certificats de Joseph et reconnu la signature de deux de ses collègues, qu'il se mit dans une violente colère contre le pauvre officier, déclara que le fonctionnaire civil ou militaire assez hardi pour inquiéter un patriote qui était recommandé comme le citoyen Joseph, ne pouvait être qu'un traître, et ordonna qu'on lui laissât tranquillement continuer sa route. Puis, s'adressant à Joseph : « Citoyen, lui dit-il, ne manque pas d'écrire à tes amis de Paris, qui sont aussi les miens, ce qui s'est passé à la porte de Dijon, afin qu'ils sachent comment j'ai fait honneur à leur signature. »

Ainsi se termina cet incident, le seul qui signala le voyage de Joseph jusqu'à Poligny, où il arriva quatre jours après.

La première chose dont il s'occupa, ce fut de savoir ce que l'abbé Danjou était devenu.

Joseph mit la plus grande circonspection dans ses informations et ses démarches; car si, par un bonheur inespéré, l'abbé avait, comme un certain nombre d'ecclésiastiques, trouvé un asile sûr dans quelque retraite inconnue à ses persécuteurs, il pouvait la leur révéler en cherchant à la découvrir lui-même. Mais, au bout de quelques jours, un renseignement malheureusement trop positif lui montra l'inutilité de sa prudence. On lui assura que le vénérable prêtre, dont les quatre-vingts ans eussent dû désarmer tout bras levé sur sa tête, avait péri dans une émeute, vers l'époque des massacres de septembre.

Ce fut une vieille mendiante qui lui raconta les derniers moments de l'abbé Danjou. Emprisonné pour avoir refusé de prêter le serment schismatique que l'on exigeait des prêtres, il paraissait à peu près oublié dans son cachot. « Toutes les personnes qui sont sorties vivantes

de la cruelle épreuve des prisons de la Terreur, se souviennent que la seule sauvegarde des prisonniers était l'oubli dans lequel ils tombaient à la faveur du nombre. Aussi est-ce vers ce moyen de salut que tendait la sollicitude de leurs amis. Il fallait être oublié ou périr (1). » Telle était l'unique cause à laquelle l'abbé Danjou devait la conservation de ses jours, quand l'arrestation de trois malfaiteurs, qui, sous le masque de la politique, se livraient pour leur propre compte à des actes de brigandage, amena une collision sanglante entre un détachement de gardes nationaux et ce que la ville renfermait de plus violent et de plus dépravé. Malgré une énergique résistance, la prison fut envahie par une multitude furieuse

(1) H. de la Touche, *Biographie d'André Chénier*. Ce jeune poëte monta sur l'échafaud parce que son père, sollicitant en sa faveur, fit penser à son fils, qui, sans ces démarches imprudentes, eût peut-être été oublié comme tant d'autres.

qui délivra les voleurs, et compléta son œuvre par le meurtre de l'abbé Danjou et de deux compagnons de sa captivité.

La femme qui donna ces détails à Joseph se trouvait, au moment de l'attaque, dans la prison, où elle allait assez souvent, parce que le geôlier lui donnait le reste de la nourriture des détenus. D'après sa version, l'abbé Danjou, malade depuis quelques jours, avait été transféré à l'infirmerie. Ne connaissant pas la cause du tumulte, il pensa qu'on venait le délivrer, et voulut, comme ses compagnons, profiter du désordre de la lutte pour gagner la rue et recouvrer sa liberté. Mais il eut à peine fait quelques pas hors de l'infirmerie, qu'il tomba sous les baïonnettes des brigands. La pauvresse, qui s'était blottie dans un recoin obscur, l'attira à elle quand les meurtriers furent passés, et il expira dans ses bras, après lui avoir donné sa dernière bénédiction.

La vieille femme qui donna ces tristes détails à Joseph était une de ses vieilles connaissances. Elle passait dans le pays pour folle ; mais Joseph avait de fortes raisons pour croire que sa folie était plus calculée que réelle. Il était même très-tenté de penser que si, avant les événements, elle avait par mille extravagances simulé un complet dérangement des facultés intellectuelles pour extorquer de plus abondantes aumônes de la charité publique, elle avait, depuis la tourmente révolutionnaire, profité de sa réputation de folle, qui lui permettait d'aller et de venir sans qu'on s'inquiétât ni qu'on tînt le moindre compte de ses faits et gestes, pour rendre, moyennant finances, des services de toute nature aux personnes menacées ou poursuivies et cachées. Ce qui confirmait Joseph dans cette opinion, c'est que longtemps auparavant, lorsque Mme de Séran habitait encore

le pays, cette dame, touchée du sort de Madelon (c'est ainsi qu'on l'appelait), qui logeait dans une misérable hutte construite par elle-même loin de toute habitation, avait voulu la faire placer dans un établissement de charité où elle n'eût manqué de rien; et que lui Joseph, ayant été chargé de la réalisation de cette bonne œuvre, avait dès cette époque fortement soupçonné la prétendue folle de jouer la comédie, surtout après son refus obstiné de renoncer à sa vie de bohême, et après sa disparition du canton pour se soustraire à la surveillance incommode dont elle était devenue l'objet.

Joseph, malgré tout ce que le récit de Madelon avait de positif, continua donc ses recherches, et ne tarda pas à remarquer que toutes les personnes qui savaient quelque chose sur la mort de l'abbé Danjou, n'en parlaient que d'après la mendiante, et qu'en définitive

c'était son seul témoignage qui, commenté et passant de bouche en bouche, avait fixé l'opinion publique à ce sujet.

Il est bien singulier, se dit Joseph, que ni les gardes nationaux qui ont défendu la prison, ni le geôlier, ni aucun de ceux que la curiosité a attirés sur les lieux après la lutte, n'aient aperçu l'abbé Danjou vivant ou mort, lui qui était si connu à Poligny. Le décès de tous ceux qui ont péri dans la prison a été constaté par dix personnes au moins, et il n'y a que Madelon qui affirme que l'abbé a expiré dans ses bras percé de plusieurs coups de baïonnette. La seule chose sûre pour moi, c'est que l'abbé a disparu ce jour-là, et que personne ne sait ce qu'il est devenu. Il faut que je revoie Madelon, et, de gré ou de force, je trouverai bien moyen d'en tirer la vérité.

Joseph fut plusieurs jours sans pouvoir la rencontrer; il la crut partie pour une de ses

tournées dans la montagne, qui se prolongeaient souvent pendant une quinzaine, quand un soir il la vit entrer dans la salle de l'auberge où il soupait, s'avancer vers lui en lui tendant la corbeille avec laquelle elle demandait l'aumône, et saisir fort à propos l'instant où, très-rapprochée de lui, elle recevait un morceau de pain, pour lui dire : « Ce soir, à dix heures, sur la grand'place. » Ces mots, qu'aucun mouvement de physionomie n'accompagna, furent jetés si bas, que ni la domestique, ni trois autres personnes qui se trouvaient dans la salle ne purent les entendre ou se douter qu'elle eût parlé à Joseph. Après avoir présenté sa corbeille aux convives placés à la seconde table, elle fit sa révérence accoutumée, dont l'affectation comique manquait rarement d'égayer ceux à qui elle s'adressait, et sortit.

Joseph, qui, comme nous l'avons vu, cher-

chait une occasion de faire subir à Madelon un interrogatoire en règle, ne laissa pas échapper celle qu'elle venait lui offrir elle-même. A l'heure indiquée, il traversait la grand'place, complétement déserte et plongée dans une obscurité profonde. Tout à coup il se sent arrêté par son habit, quoiqu'il n'eût entendu les pas de personne, et reconnaît la voix de Madelon, qui lui dit :

« Monsieur Joseph, si vous voulez venir avec moi, je vous ferai parler à quelqu'un que vous serez bien aise de voir.

— C'est à M. l'abbé Danjou, repartit Joseph d'un ton si affirmatif et si assuré, qu'il déconcerta totalement Madelon.

— Mon Dieu! mon Dieu! ayez pitié de nous! Comment sait-il cela? dit-elle. Mon cher Monsieur Joseph, ajouta-t-elle après une pause et visiblement émue, qui vous a appris cela? dites-le-moi, je vous en supplie, moi qui

croyais avoir caché si bien ce cher homme.

— Allons, rassure-toi, reprit Joseph, et marchons. Personne ne me l'a dit; mais je m'en doutais, et je voulais voir ce que tu dirais. Est-ce que M. l'abbé Danjou sait que je suis à Poligny?

— Sans doute, Monsieur Joseph, c'est moi qui le lui ai appris, et c'est lui qui m'a ordonné de vous amener vers lui ce soir. »

Au bout de dix minutes de marche, Joseph et sa conductrice enfilèrent une petite allée située dans une ruelle, montèrent un escalier, en descendirent un autre, et après mille détours arrivèrent à la porte d'une espèce de cave à laquelle Madelon frappa un seul coup avec la pointe de son sabot.

« On n'ouvre point, dit Joseph après une minute d'attente.

— Un peu de patience, répondit Madelon, M. l'abbé n'ouvrira que lorsque j'aurai, dans

un moment, frappé un second coup : il faut tant de précautions pour ne pas être surpris par les méchants. »

La porte s'ouvrit, en effet, lorsque Madelon eut complété le signal. La vieille se retira aussitôt, et Joseph entra seul.

En se trouvant en présence de l'abbé Danjou, Joseph éprouva une émotion si grande, qu'après avoir fait quelques pas en avant il demeura immobile, sans pouvoir prononcer une parole.

Ce réduit souterrain, à la voûte surbaissée, aux murs que l'humidité avait enduits d'une couche gluante de moisissures ; ce vieillard maigre et cassé, dont la face vénérable était devenue, par l'effet d'une réclusion absolue, d'une pâleur cadavéreuse, et qu'il reconnaissait à peine, tant il était changé... tout cela sembla à Joseph une création fantastique de

son imagination en délire. Ce ne fut que lorsque l'abbé Danjou lui adressa la parole et lui tendit la main, que Joseph revint à lui et put exprimer tous les sentiments qui remplissaient son cœur.

Il est facile de concevoir l'empressement, l'inquiète sollicitude avec laquelle l'abbé Danjou s'informa du sort de la famille de Séran. Joseph raconta, dans son langage énergique et naïf, tout ce que le lecteur sait déjà. L'abbé écouta son long et triste récit avec ce calme et cette sublime résignation du chrétien et du prêtre qui adore sans les discuter les décrets de la divine Providence, et s'incline devant une épreuve avec la même soumission que devant une faveur. Seulement, quand Joseph en arriva à l'assassinat du comte de Séran dans la prison de l'Abbaye, le vieillard, dont les yeux se remplirent de larmes muettes, l'interrompit pour se mettre à genoux et pour

adresser au Ciel une courte mais bien fervente prière. Joseph remarqua aussi que, chaque fois qu'il fut naturellement amené à rappeler les diverses circonstances qui avaient fourni à René de Cuny l'occasion de montrer sa belle âme et de payer sa dette de reconnaissance, un sourire de satisfaction, s'élevant du fond du cœur, était doucement venu s'épanouir sous les traits flétris du bon abbé : il remerciait sans doute le Seigneur d'avoir béni les soins qu'il avait prodigués à son élève bien-aimé.

Quand Joseph eut satisfait au désir bien légitime de l'ancien chapelain des Aiglons de connaître tout ce qui était arrivé à la famille de Séran, ce fut à son tour d'apprendre à Joseph comment il le trouvait vivant, lorsque sa mort était, pour ainsi dire, de notoriété publique à Poligny, où personne ne doutait qu'il n'eût péri à l'attaque de la prison et qu'il

n'eût été inhumé avec les victimes de cette affreuse soirée.

« Mon cher Joseph, dit l'abbé, la vieille femme qui vous a introduit ici vous a probablement raconté la cause de mon emprisonnement, ma longue détention, et la manière dont elle m'avait attiré dans le recoin obscur où elle s'était réfugiée. Tout ce qu'elle vous a dit à ce sujet est l'exacte vérité : les choses se sont bien passées ainsi. Seulement, quand elle m'eut pris dans ses bras, sanglant et évanoui, au lieu de rendre mon âme à mon Créateur, je revins à moi. Madelon ne se fut pas plutôt aperçue que je respirais encore, qu'elle banda ma blessure pour arrêter le sang qui s'en écoulait, et me cacha derrière elle sous une botte de paille, probablement destinée aux lits des prisonniers, qui se trouva à côté de nous.

« Tant que dura la lutte entre les gardes

nationaux et les misérables qui attaquaient la prison pour délivrer les leurs, Madelon resta avec moi; mais lorsque les insurgés, maîtres de la place, après avoir égorgé des prisonniers sans défense, se retirèrent, elle me quitta en me recommandant de ne pas bouger, et en me promettant de venir me chercher. Je ne savais que penser de cette femme, dont les actes étaient ce jour-là en opposition si complète avec sa conduite passée, et même avec les paroles qu'elle adressait à chaque instant à ceux qui me cherchaient peut-être. Car, pendant que j'étais là derrière elle, elle ne cessait de vociférer, d'applaudir et d'exciter les meurtriers à multiplier leurs recherches et à en finir d'un seul coup avec tous les aristocrates de Poligny. Je m'attendais, à chaque instant, à me voir désigné par elle à la fureur de ces hommes de sang qu'elle apostrophait tous par leurs noms. Jugez donc de mon étonnement,

quand Madelon revint au bout d'une heure tenant dans ses mains des vêtements dont elle me couvrit, et, me chargeant sur ses épaules avec une vigueur que je ne lui aurais jamais supposée, me transporta hors de la prison, dont toutes les grilles étaient restées ouvertes.

« Je ne sais combien de temps dura notre trajet de la prison jusqu'ici, ni par quel chemin nous y sommes venus; car, lorsque Madelon m'avait soulevé, elle m'avait, malgré ses précautions, causé une douleur si vive, que je perdis une seconde fois connaissance en entrant dans la rue.

« Depuis que Madelon m'a procuré cet asile, elle n'a pas cessé de m'entourer des plus tendres soins, d'adoucir par tous les moyens imaginables ma triste position, et de veiller à ma sûreté avec un dévouement admirable. Bien plus, le Seigneur, dans sa miséricorde

infinie, a permis que je ramenasse à lui cette brebis égarée. Si, dans la ville, Madelon conserve encore ses allures étranges qui lui ont servi si longtemps à inspirer aux âmes charitables une commisération qu'alors elle méritait si peu, du moins ne se sert-elle plus de la liberté de tout faire et de tout dire, que lui laisse sa vieille réputation de folle, que pour aider quelques infortunés à tromper la rage de leurs persécuteurs. C'est elle qui, possédant seule le secret des retraites inconnues de plusieurs proscrits, fournit à leurs besoins et sert d'intermédiaire entre eux et leurs familles. Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus beau dans la conduite de Madelon, de cette femme dont la rapacité ne connaissait autrefois point de bornes, c'est l'abnégation, c'est le désintéressement avec lequel elle agit. Elle aurait pu vendre à prix d'or les services qu'elle rend, car on ne mar-

chande guère quand il s'agit de sa vie ; eh bien ! Madelon n'accepte rien pour elle, se nourrit de la manière la plus misérable, et est certainement plus pauvre qu'elle n'a jamais été.

« Enfin, ajouta l'abbé Danjou en écartant un rideau qui masquait le fond de la cave, c'est encore à Madelon que je dois la consolation de célébrer la sainte messe. Voici un autel bien pauvre, il est vrai, une table grossière que recouvre une nappe blanche, deux flambeaux, un calice qui porte encore l'empreinte des flammes d'où Madelon l'a retiré lors du sac et de l'incendie du couvent des Carmélites, un missel souillé de boue, mais dont une page a été rougie par le sang d'un prêtre, d'un martyr tué sur les marches de l'autel pendant qu'il priait pour ses bourreaux. Dans une heure commencera le saint jour du dimanche. Si vous le voulez, Joseph,

comme je n'en doute pas, vous me servirez la messe que je vais dire pour le repos de l'âme de votre maître, mon digne ami, et pour demander à Dieu qu'il couvre de sa toute-puissante protection sa veuve et sa fille. Peut-être Madelon nous amènera-t-elle quelques assistants au saint sacrifice, ce qu'elle ne manque jamais de faire le dimanche, lorsque cela est possible. »

L'abbé Danjou et Joseph continuèrent à s'entretenir jusqu'à l'arrivée de Madelon, qui introduisit successivement quatre personnes, dont une avait fait trois lieues au milieu de la nuit et dans des chemins bordés de précipices. C'était un vieux gentilhomme qui, réfugié au fond d'une caverne située dans une des parties les plus inaccessibles de la montagne, était sorti de sa retraite pour entendre une messe le jour même de l'anniversaire de la mort de son fils, exécuté à Besançon.

Il était environ une heure du matin quand l'abbé Danjou revêtit une chasuble dont la richesse et la magnificence offrait un contraste saisissant, autant avec le reste de ses ornements sacerdotaux qu'avec l'autel pauvre et nu et le lieu où il était dressé. Une lampe grossière et deux cierges qui brûlaient dans des chandeliers d'étain, dont la dimension et la forme attestaient la destination profane, éclairaient seuls l'officiant : leur flamme rougeâtre, qu'alimentait à peine l'air humide et épais de la cave, avait quelque chose de lugubre.

Tous les assistants avaient communié, et l'abbé Danjou, après avoir achevé le saint sacrifice, venait de commencer à voix basse une exhortation sur ce texte de l'Évangile : « Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux est à eux, » quand la porte de la première

cave, qu'il fallait traverser pour arriver jusqu'à celle qui servait de demeure à l'abbé Danjou, et où les proscrits se trouvaient en ce moment réunis; quand, dis-je, la porte de la première cave s'ébranla tout à coup sous le choc réitéré de plusieurs crosses de fusil. Bientôt cette porte céda ainsi que celle de la seconde cave, et une bande de furieux se précipita, avec des cris de joie et d'atroces menaces, sur l'abbé Danjou et ses infortunés compagnons. En un instant ils furent tous saisis et garrottés, puis emmenés comme des malfaiteurs surpris en flagrant délit. Pour donner plus de prix à sa capture, le misérable qui dirigeait l'expédition ne permit pas à l'abbé Danjou de se dépouiller de ses ornements sacerdotaux, et ce fut revêtu de sa chasuble et les mains liées dérrière le dos, que le vieillard dut s'avancer entre deux hommes armés à qui son costume inspirait

d'affreux blasphèmes. La malheureuse Madelon se vit principalement en butte aux injures et aux mauvais traitements, qu'elle supporta avec une patience et une douceur qui étaient, pour ses persécuteurs, un sujet de profond étonnement. Ils ne savaient pas que cette femme, dont la violence avait été remarquée même au milieu des excès qui souillèrent les premiers pas de la révolution, était devenue une Madeleine repentante.

Toutes les personnes arrêtées dans la cave furent jetées en prison et restèrent à Poligny, à l'exception de l'abbé Danjou; dès le lendemain il fut dirigé sur Lons-le-Saulnier.

Le vénérable prêtre, qui, même entouré des soins les plus tendres et les plus intelligents, eût eu beaucoup de peine à supporter l'effet meurtrier que devait produire sur ses organes affaiblis par les privations, usés par les années

et accoutumés depuis longtemps à l'atmosphère souterraine d'une cave, le grand air des montagnes, fut subitement pris de vertiges et de suffocations. Les fatigues de la route de Poligny à Lons-le-Saulnier, qu'on eut l'inhumanité de lui faire parcourir, par une pluie battante, sur une charrette découverte, achevèrent de briser le vieillard. Il arriva à Lons-le-Saulnier dans un état pitoyable, et quelque précipitation que mît le tribunal révolutionnaire à condamner le généreux martyr, ses juges, s'il est permis de leur donner ce nom, ne purent envoyer à l'échafaud qu'un moribond n'ayant plus conscience de lui-même, et donnant à peine quelques signes de vie.

Les prisons de Poligny renfermaient en ce moment une trentaine de personnes, toutes dévouées à la guillotine, dont Joseph et ses compagnons d'infortune vinrent grossir le

nombre. Presque chaque jour, à la même heure, une charrette s'arrêtait à la porte de la prison. Un homme à figure sinistre s'avançait vers les détenus réunis d'avance par le geôlier dans une grande salle. Au milieu d'un morne silence, il déployait lentement la liste fatale, et faisait l'appel des victimes du jour. A chaque nom qui tombait de sa bouche, un frémissement indescriptible parcourait l'assistance; le plus souvent, aussi longtemps que durait l'appel, elle restait muette et immobile, tant était profonde la stupeur de ceux qui avaient été désignés, tant était écrasante l'affreuse incertitude des autres. Mais quand le héraut de la guillotine reployait sa liste en prononçant sa phrase habituelle : « C'est tout... pour aujourd'hui, » phrase qu'il coupait en deux avec une inflexion de voix trop significative, il se passait une scène qui épouvante l'imagination. Qu'on se figure, en effet, le désespoir

des uns et la joie des autres, les derniers et suprêmes adieux de ceux-ci, les félicitations, les espérances de ceux-là; et cela dans un espace resserré où des hommes, des femmes, presque des enfants, mus de sentiments si divers qui faisaient tout à coup explosion, se coudoyaient.

Une circonstance, bien futile en apparence, prolongea la captivité de Joseph. Cet homme, d'une nature si énergique et d'un caractère si fortement trempé, que sa soumission aveugle aux volontés divines, sa foi robuste dans les récompenses d'une vie meilleure avaient bronzé contre toutes les vicissitudes humaines, attendait avec un calme imperturbable que sa dernière heure vînt à sonner.

Quand il avait accompli tous ses devoirs religieux, sans faiblesse comme sans ostentation, et avec une régularité que rien ne pou-

vait troubler, au lieu de compter les longues heures de la prison dans un désœuvrement qui eût été pour lui un intolérable supplice, il avait demandé au geôlier et obtenu de lui un morceau de buis propre à être sculpté, lui promettant de lui faire cadeau de son œuvre lorsqu'elle serait terminée.

Joseph ne manquait pas d'une certaine habileté dans ce genre de travail, et quoiqu'il n'en fît pas son état, il passait pour un des plus adroits sculpteurs de son canton, où il y en avait beaucoup ; car on sait que depuis longtemps déjà la Franche-Comté est le centre d'une fabrication considérable de menus objets de tabletterie, et qu'en aucun pays on ne trouve autant d'ouvriers qui tournent, taillent et fouillent le bois avec la dextérité des habitants de Saint-Claude et des environs.

Le sujet que notre artiste avait choisi était

une vache défendant son veau contre l'attaque d'un loup. A peine les formes confuses de ces trois animaux commencèrent-elles à se dégager du bois, que tous les compagnons de captivité de Joseph furent frappés du naturel et de la vérité de la pose des trois acteurs de ce drame champêtre. Le geôlier était enchanté, et n'eut, dès cet instant, d'autre pensée que de trouver les moyens de garder son prisonnier jusqu'à ce qu'il eût achevé son œuvre si heureusement ébauchée.

Et ce n'était pas difficile; « car le comité de salut public, dit M. Poujoulat, pour l'exécution de son vaste système de meurtre, fut obligé de descendre dans les bas-fonds de la société et n'avait pas le choix de ses agents; et pour donner une idée des hommes qui dressaient les funèbres listes au temps de la Terreur, il suffirait de dire qu'un musicien de l'Opéra appelé Joly, prisonnier à Saint-Lazare,

se fit rayer de la liste de mort pour une bouteille d'eau-de-vie. » Le geôlier, que ses fonctions et ses sentiments mettaient à l'unisson des misérables qui disposaient, au gré de leurs caprices sanguinaires, de la vie des citoyens les plus recommandables de la ville, obtint sans peine un sursis en faveur de Joseph. Mais, chose digne de remarque et qui peint bien le caractère de cet homme aux vertus antiques, c'est que la pensée de reculer volontairement l'achèvement de son travail et de gagner ainsi quelques jours, ne se présenta pas à son esprit. Non, quoiqu'il ne pût douter que l'on n'attendait que le dernier coup de ciseau qui terminerait son œuvre pour inscrire son nom sur la liste fatale, il taillait et fouillait son bloc de buis avec sa prestesse habituelle, et ne manquait jamais de recourir, à l'occasion, aux procédés les plus expéditifs. Il travaillait, en un mot, comme un artiste

qui veut faire à la fois le mieux et le plus vite possible.

Aussi Joseph, ne daignant pas mettre à profit les instincts cupides du geôlier pour le forcer à lui accorder quelques jours de plus, était-il pour ses compagnons d'infortune un sujet de respectueuse admiration. Ceux qui appartenaient à l'élite de la société ne comprenaient pas cette grande façon d'agir dans un montagnard aux formes si agrestes et si rudes.

Trois jours s'étaient écoulés depuis que Joseph avait mis la dernière main à son groupe, véritable petit chef-d'œuvre. Le quatrième jour, au matin, le pourvoyeur ordinaire de la guillotine vint joindre son nom à ceux de deux autres prisonniers dont le tour était aussi venu. Joseph entendit cet arrêt sans appel avec la tranquillité que donne une conscience pure et une fermeté d'âme à toute épreuve. Depuis longtemps il s'était habitué à considérer chaque

jour que Dieu lui avait laissé comme le dernier dont il devait jouir, et il était prêt. Au lieu d'éclater en plaintes ou en imprécations à l'appel de son nom, il s'adressa aux prisonniers, leur demanda pardon si, contre sa volonté, il avait été pour eux un sujet d'affliction ou de scandale, et, après les avoir suppliés de ne point l'oublier dans leurs prières, il passa grave et recueilli dans la petite salle où l'attendait l'exécuteur pour lui couper ses longs cheveux grisonnants. Déjà les ciseaux avaient dépouillé sa tête, déjà il avait franchi le seuil de la prison ; quelques pas à peine le séparent du funèbre chariot, vers lequel il marche en recommandant son âme à Dieu, quand, frémissante, agitée, une foule qui se grossit en s'avançant de tous ceux qu'elle rencontre, débouche de la rue voisine : aux joyeuses acclamations qui jaillissent de son sein, au timbre des voix qui les poussent, il est

impossible de s'y tromper, ce n'est pas une nouvelle émeute de ceux qui trouvent que le sang ne coule pas assez vite. A ce spectacle inattendu, Joseph et ses compagnons s'arrêtent; le commissaire de police, les gendarmes, les exécuteurs ne savent que faire, et bientôt leur hésitation se change en terreur lorsqu'ils distinguent les cris de la masse formidable qui s'approche, et voient au-dessus de cette forêt de têtes qu'il domine un courrier auquel on jette de tous côtés des rubans et des bouquets. Le commissaire de police s'esquive le premier, l'exécuteur et son aide détalent de leur côté, et jusqu'au conducteur du lugubre chariot fuit abandonnant son attelage. Ils comprenaient tous que leur règne était fini, puisqu'on osait crier en pleine rue: A bas Robespierre! à bas la guillotine!

Ce courrier, qui venait d'arriver si à propos, était un de ceux que les vainqueurs de thermi-

dor avaient expédiés dans toutes les directions pour annoncer la chute du tyran (style de l'époque), et ordonner qu'on suspendît toutes les exécutions. Mais à Poligny, comme dans un grand nombre de villes, les autorités ne purent résister à l'élan des populations délivrées du joug de la Terreur. Elles interprétèrent à leur gré les ordres de la Convention, exigèrent la mise en liberté immédiate de tous les détenus politiques, et au besoin vidèrent les prisons de force. Il en résulta des collisions sanglantes, dans lesquelles les jacobins eurent partout le dessous, et de cruelles représailles que ne purent excuser les forfaits de ceux qui en furent victimes.

Joseph se trouvait libre.



XIII

Maintenant que nous sommes sans inquiétude au sujet de leur brave serviteur, revenons à Versailles auprès de Mmes de Séran.

Deux jours après la visite de M. Dubois, elles virent s'arrêter devant leur porte une de

ces grandes voitures dites tapissières. Le conducteur leur remit un billet de M. Dubois, dans lequel il mandait très-laconiquement à Mme de Séran qu'il lui envoyait les meubles et les effets de ses filles, et qu'il la priait de vouloir bien permettre au voiturier, qui était un homme de confiance, de mettre le tout en place.

Mme de Séran s'imagina naturellement qu'il ne s'agissait que d'objets de literie et d'habillement : grande fut donc sa surprise en voyant le conducteur et ses aides tirer de la tapissière, outre deux lits complets, des malles et des cartons contenant la garde-robe des deux demoiselles, des tapis, des fauteuils, des glaces, une pendule ; elle ne savait déjà trop que penser, quand une seconde voiture, qui suivait la première à une certaine distance, amena un énorme ballot de linge, une batterie de cuisine et des provisions de toute espèce.

« Pour le coup, dit Mme de Séran à Hélène, il y a certainement ici quelque malentendu, quelque erreur ; priez donc le conducteur de venir me parler, afin d'éclaircir ce mystère pendant qu'il en est temps encore.

— Madame, il n'y a pas d'erreur possible, répondit le conducteur ; c'est M. Dubois qui a présidé lui-même, ce matin, au chargement des deux voitures, et voici de plus la liste des objets et la désignation des chambres où je dois les déposer.

Devant une déclaration aussi catégorique, aucun doute n'était possible ; et comme il n'y avait pas moyen de laisser les meubles dans la rue, puisque le voiturier refusait de les remporter, Mme de Séran dut se résigner à les recevoir, en attendant qu'elle pût s'en expliquer avec M. Dubois à leur première entrevue.

Hélène se souvint à ce sujet que M. Dubois, lors de sa visite, avait demandé la permission de voir l'appartement, afin de s'assurer si ses filles y seraient convenablement logées, et que pendant cette inspection, qu'il avait poussée peut-être un peu plus loin que les convenances ne semblaient le permettre, il avait tiré son carnet et pris des notes avec son sans-gêne habituel. Hélène rappela cette circonstance à sa mère, circonstance qui seule pouvait expliquer comment les objets mobiliers choisis et expédiés par M. Dubois comblaient si bien les nombreuses lacunes de l'ameublement de Mme de Séran, devenu très-incomplet par suite des ventes successives qu'elle avait été obligée de faire dans des moments de détresse.

M. Dubois arriva avec ses filles le lendemain de son envoi. Avant que Mme de Séran pût entamer le chapitre des meubles, il s'excusa

d'avoir pris la liberté de déposer chez elle des vieilleries embarrassant plusieurs chambres dont il voulait faire des magasins, la remercia du service qu'elle lui rendait, et changea de conversation avec une aisance et un aplomb qui dérouta Mme de Séran, déjà désarmée d'ailleurs par les façons pleines de cordialité et de bonhomie de M. Dubois.

Celui-ci, toujours pressé, ne prolongea sa visite chez Mmes de Séran que le temps strictement nécessaire pour régler une foule de petits détails indispensables; et après s'être entendu avec Hélène sur le plan d'études qu'elle se proposait de faire suivre aux jeunes filles, plan qu'il approuva en tous points, il embrassa ses enfants avec l'effusion de la plus vive tendresse, leur fit en quelques mots les plus sages recommandations, et se retira en leur promettant de venir les voir au moins une fois par semaine.

A dater du jour où Mlles Dubois entrèrent comme pensionnaires chez Mmes de Séran, celles-ci commencèrent, pour ainsi dire, une nouvelle existence. Non-seulement Hélène trouvait dans sa nouvelle occupation les moyens de subvenir aux besoins de sa mère et aux siens, mais cette occupation lui plaisait, et de plus la tournure de son esprit et son instruction solide et variée la rendaient éminemment propre à réussir dans la carrière de l'enseignement.

Aussi, quand Joseph arriva de son voyage, fut-il émerveillé du changement qui s'était opéré dans la maison de sa maîtresse. Il avait laissé Mme de Séran tellement souffrante, si abattue au moral et au physique, qu'elle était forcée de garder presque constamment le lit, et il la retrouvait non pas entièrement rétablie, il est vrai, mais assez forte pour avoir repris la direction du ménage, dont

Hélène n'avait plus le temps de se mêler. Lorsqu'il était parti, Hélène, malgré un travail opiniâtre et abrutissant, gagnait à peine assez pour fournir du pain à la maison, et chaque jour une nouvelle privation venait s'ajouter à celles qu'on s'imposait déjà; car tout se détruit avec une effrayante rapidité dans un intérieur où rien ne se remplace, et où l'on fait, comme on dit, flèche de tout bois. A son retour, au contraire, les meubles qui étaient devenus de plus en plus rares, et dont l'absence donnait à l'appartement un aspect triste et nu, avaient été remplacés; et si Mmes de Séran se voyaient encore obligées de régler leurs dépenses avec la plus sévère économie, du moins n'étaient-elles plus dans l'impossibilité de se donner le nécessaire. Or, pour une famille qui vient d'échapper à l'étreinte de la pauvreté, pouvoir se donner le nécessaire, c'est nager dans l'abondance, parce

qu'elle trouve dans la satisfaction de ses premiers besoins des jouissances beaucoup plus vives et beaucoup mieux senties que celles que les riches cherchent dans le superflu. Enfin, la présence de deux jeunes filles vives et rieuses égayait la maison, auparavant si morne quand elle ne contenait que deux femmes, l'une âgée et malade, l'autre jeune, mais courbée du matin au soir sur son aiguille, et un vieillard aux prises avec la solution d'un problème impossible, celui de suffire avec quelques sous aux dépenses de trois personnes.

Joseph fut d'autant plus heureux de tout ce qu'il voyait que les nouvelles qu'il rapportait du Jura, relativement au but de son voyage, n'avaient rien de favorable. Toutes les propriétés de la famille de Séran avaient été vendues en détail à des hommes la plupart étrangers au pays, et payées en assignats aux

agents du gouvernement. Bien plus, ces premiers acquéreurs, après avoir coupé les bois, s'étaient hâtés de vendre leurs lots en les dépeçant ; en sorte que la terre des Aiglons était non-seulement réduite en parcelles, mais que déjà chacune de ces parcelles avait passé en vingt mains différentes. Il en résultait l'impossibilité de la reconstituer, même quand le gouvernement reviendrait sur ses décrets spoliateurs, ce qui ne paraissait nullement probable. Quant aux fermages dus par les tenanciers, ceux d'entre eux qui n'avaient pas pris part à la curée des biens nationaux se trouvaient dans la plus affreuse misère, et ceux qui s'étaient enrichis des dépouilles des nobles n'étaient pas disposés à payer ce qu'ils pouvaient leur devoir. Enfin l'abbé Danjou, poursuivi, emprisonné fort peu de temps après la fuite de Mme de Séran, n'avait pas même pu conserver l'argenterie du château, qui, en-

fouie dans un caveau, et préservée ainsi du pillage et de l'incendie, lui avait été remise par une main fidèle.

Si Mme de Séran eût appris quelques mois auparavant, lorsqu'elle se trouvait sans ressources, un désastre aussi complet, peut-être n'aurait-elle pas résisté à un pareil coup; mais Dieu, qui, dans sa bonté infinie, mesure toujours nos épreuves à nos forces, ne permit pas qu'elle connût l'affreuse vérité avant qu'elle entrevît la possibilité de devoir à l'instruction de sa fille les moyens de vivre honorablement toutes deux.

M. Dubois, en effet, les avait fortement engagées à fonder un pensionnat, leur promettant son appui et les avances nécessaires pour subvenir aux frais de premier établissement. Le moment lui semblait des plus favorables; la révolution ayant supprimé tous les couvents, toutes les corporations religieuses,

presque exclusivement chargés de l'éducation des demoiselles, les mères ne savaient plus à qui confier leurs filles, et se trouvaient dans un embarras extrême.

Malgré sa haute raison, mûrie par l'adversité, Hélène était trop jeune encore pour se placer ostensiblement à la tête d'un pensionnat; mais rien n'empêchait Mme de Séran de le faire, quoique son instruction plus bornée, comme celle de la plupart des grandes dames de son temps, ne lui permît pas de se charger de la direction des études, qui demeurerait entièrement confiée à Hélène.

Ce projet souriait d'autant plus à Mme de Séran et à sa fille, qu'elles sentaient la justesse des raisonnements de M. Dubois, et comprenaient parfaitement les avantages de se créer une position qui, sans trop contraster avec leurs antécédents, pouvait deve-

nir, au point de vue financier, une excellente affaire.

Toutefois une année s'écoula avant que M. Dubois, qui était devenu pour Mme de Séran un bon et véritable ami, jugeât l'instant venu d'ouvrir le pensionnat. Il avait cru prudent d'attendre que la société parisienne, à peine délivrée du régime de la Terreur, eût eu le temps de reprendre son assiette et sa manière habituelle de vivre.

Enfin, un matin, M. Dubois vint annoncer à Mmes de Séran qu'il avait découvert dans un quartier tranquille et isolé de la capitale une maison qui, au moyen de quelques changements de distribution intérieure, conviendrait parfaitement à toutes les exigences d'un pensionnat. Il proposa d'aller la visiter le jour même, et, dans le cas où elles la trouveraient à leur gré, il s'offrit de s'entendre avec le propriétaire sur le prix du

loyer; « négociation, ajouta-t-il en souriant, que je me fais fort de terminer plus avantageusement pour vous que vous ne le feriez vous-même.

— Mais, mon ami, répondit Mme de Séran, vous connaissez aussi bien que ma fille et moi l'état de nos finances : comment osez-vous donc me conseiller de fonder à grands frais un établissement qui peut ne pas réussir? Je tremble quand je songe que vous allez exposer là pour nous plusieurs milliers de francs qu'il nous sera impossible de vous rendre, si nous échouons.

— Bon! s'écria M. Dubois avec sa brusquerie naturelle, vous choisissez bien le moment d'avoir des scrupules, quand vous m'avez laissé pendant six mois sonner la trompette chez toutes mes connaissances, et promettre monts et merveilles à je ne sais combien de mamans, sans compter les demoi-

selles ; ce serait joli de me laisser aujourd'hui en affront. Du tout, du tout, Mesdames, vous vous êtes engagées envers moi à fonder un pensionnat modèle ; et vous le fonderez ; et pour vous punir de votre hésitation, vous aurez vingt élèves en ouvrant votre établissement.

— Savez-vous bien, monsieur Dubois, que vous êtes un terrible homme ? dit Mme de Séran.

— Je crois bien que je le sais, Madame ! et pour vous le prouver encore une fois de plus, nous allons tous monter en voiture et voir la maison en question. Si vous la trouvez convenable, je la loue demain, à midi j'y mets les ouvriers, dans un mois elle est prête, vous vous y installez ; quinze jours après vous annoncez l'ouverture de l'établissement, et les vingt pensionnaires prédites par le terrible M. Dubois arrivent à la file. »

Cette sortie, faite avec un sérieux des plus comiques, coupa court au débat de délicatesse qui allait s'élever, pour la vingtième fois, entre Mmes de Séran et M. Dubois.

« Allons voir la maison, dit en souriant la mère d'Hélène, puisqu'il faut que nous en passions par tout ce que vous voulez. Mais avouez du moins que vous abusez étrangement de notre affection et de la reconnaissance que nous vous devons.

— A la bonne heure ! reprit M. Dubois, vous voilà raisonnable. On dirait vraiment que je ne sais pas distinguer une bonne affaire d'une mauvaise ! Je n'ai pas mal mené ma barque, dit-on ; mais croyez-moi, si je n'avais jamais exposé plus imprudemment mon argent que cette fois-ci, je serais trois fois plus riche que je ne le suis. Ainsi, rassurez-vous ; avant quelques années, vous me rem-

bourserez les avances nécessaires pour monter votre pensionnat, et si vous tenez absolument à ne m'avoir pas plus d'obligation que je n'en ai à mon banquier, vous me paierez les intérêts, et les intérêts des intérêts de mes fonds.

— Voilà bien de la méchanceté noire, Monsieur Dubois, dit Hélène, en aidant sa mère à arranger sa mante. Si je ne vous connaissais pas si bien, vous me feriez peur.

— Je voudrais vous faire dix fois plus peur, Mademoiselle, repartit M. Dubois, parce qu'alors je n'aurais pas besoin de batailler sans cesse avec vous. Il faut que je vous aime bien, allez, pour ne pas me fâcher, quand vous me disputez pied à pied le bonheur que j'éprouve à servir les desseins de la Providence, qui m'a placé sur votre route pour... pour vous offrir mon bras... que je vous offre, Madame,

puisque vous êtes prêtes et que la voiture est en bas et nous attend. »

La maison dans laquelle M. Dubois conduisit Mmes de Séran se trouvait presque à l'extrémité du faubourg Saint-Honoré. Elle était entre cour et jardin, et après l'avoir visitée en détail, les deux dames avouèrent qu'elle semblait avoir été construite exprès pour une maison d'éducation, tant elle remplissait admirablement toutes les conditions requises.

« C'est fort heureux, dit alors M. Dubois, que le local vous convienne sous tous les rapports; car il y a trois jours j'ai acheté, à votre intention, ce bâtiment et ses dépendances, qui ont été vendus par autorité de justice. Ainsi, Mesdames, vous êtes chez vous ou chez moi, comme cela vous fera plaisir, puisque je vous vends ou je vous loue la maison à votre choix.

— Mon ami, dit Mme de Séran, vous allez trop loin avec nous, et nous ne pouvons accepter que vous fassiez de pareils sacrifices. N'était-ce pas assez pour votre cœur de nous avoir tirées de la misère la plus affreuse, d'avoir...

— Eh bien ! oui, s'écria M. Dubois impatienté, je vous ai rendu quelques services ; j'ai été assez heureux pour venir au secours d'une mère et de sa fille, dont j'admire chaque jour davantage le noble caractère et les rares vertus. Mais quel autre à ma place n'en eût pas fait autant ? N'y ai-je pas trouvé mon compte, après tout ? D'abord Mlle Hélène m'a exécuté des broderies d'une telle perfection, que je les ai vendues ce que j'ai voulu : je lui ai payé ces broderies, beau mérite de ma part, vraiment ! Ensuite, je vous ai confié mes filles ; elles ont eu le bonheur de trouver chez vous la tendre sollicitude d'une

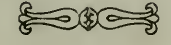
mère, les soins éclairés d'une institutrice; vous avez commencé à former leur cœur et leur esprit, et vous achèverez, je l'espère bien, de les pétrir à votre image. Il me semble qu'il est tout naturel que je paie leur pension. Enfin, j'ai des fonds à placer et je trouve à acheter pour moitié de sa valeur une belle propriété; je l'achète, et mon heureuse étoile veut que j'aie une locataire sous la main, à qui je fais des avances, parce que je suis certain que ces avances me seront rendues... Voilà, Mesdames, toute mon histoire avec vous. Vous m'avez des obligations, j'en conviens; mais convenez aussi que j'en ai de grosses vis-à-vis de vous.... Nous sommes quittes; donnons-nous donc la main, n'en parlons plus, et continuons à être bons amis comme gens qui ont quelque raison de s'aimer et de s'estimer mutuellement. Maintenant que nous sommes bien d'accord sur tout cela,

occupons-nous de nos affaires ; car il faut bien nous entendre sur les travaux à exécuter pour approprier ce bâtiment à sa nouvelle destination. »

Mme de Séran, incapable de résister à un homme aussi entraînant que M. Dubois, en qui d'ailleurs elle avait une entière confiance, en passa par tout ce qu'il voulut. Du reste, il eût été difficile de mieux placer sa confiance. Sous sa rude et commune écorce, M. Dubois cachait un cœur chaud et une âme ouverte à tous les sentiments généreux ; de plus, il avait voué à Mme de Séran une de ces affections toujours si profondes et si durables, quand elles sont basées sur l'estime et sur le respect qu'inspire une grande infortune.

Lorsque Mme de Séran remonta en voiture avec sa fille pour retourner à Versailles, M. Dubois paraissait l'homme le plus heureux du monde. Il en était arrivé à ses fins, car

Mme de Séran lui avait donné carte blanche, tant pour la distribution et l'ameublement de la maison que pour annoncer la prochaine ouverture du pensionnat.



XIV

Depuis son arrivée à l'armée, René de Cuny n'avait point cessé d'entretenir une correspondance suivie avec Mme de Séran, et cette dame lui avait successivement fait part des événements que nous venons de raconter. Comme c'était à lui que Mme de Séran devait

d'être entrée en relations avec M. Dubois, relations qui avaient eu pour elle de si heureuses conséquences, Mme de Séran en rapportait naturellement une partie à René. Leurs lettres étaient donc un affectueux échange dans lequel Mme de Séran, avec l'autorité de son âge, prodiguait au jeune officier tous les conseils que peut inspirer le cœur d'une mère.

Jamais il ne lui était rien arrivé d'heureux, sans qu'elle s'empressât de l'apprendre à René. Elle savait trop combien de pareilles nouvelles lui causaient de plaisir pour différer un seul jour de lui donner cette joie : c'est assez dire que dès le lendemain de son excursion dans le faubourg Saint-Honoré, elle lui écrivit une longue lettre dans laquelle, après avoir exprimé combien elle était profondément touchée des excellents procédés de M. Dubois à son égard, et donné un libre

cours aux sentiments de reconnaissance dont elle était pénétrée, elle lui annonça la grande détermination qui avait été prise séance tenante.

Cette lettre étant restée dix jours sans réponse et M. Dubois n'ayant, de son côté, aucune nouvelle de René, Mme de Séran, Hélène et le brave Joseph conçurent de vives inquiétudes sur le sort du capitaine, sans cependant oser se les communiquer. Ils s'efforçaient, au contraire, de se rassurer mutuellement et de trouver des motifs plus ou moins plausibles d'expliquer le silence de René, soit par la difficulté des communications, soit par un mouvement inattendu du corps d'armée auquel il appartenait.

Cet état de douloureuse incertitude, qui devenait plus pénible de jour en jour, se prolongea encore pendant toute une semaine.

Enfin, un matin, peu d'instants après le départ de Mme de Séran, que M. Dubois avait envoyé chercher dans sa voiture pour affaires relatives à son pensionnat, Joseph vint tout ému annoncer à Mlle Hélène qu'un officier, porteur d'une lettre de René pour Mme de Séran, demandait la permission de la lui remettre à elle-même en l'absence de sa mère; et, sans attendre la réponse de sa jeune maîtresse, il introduisit l'officier dans le salon où se trouvait Hélène avec ses deux élèves.

« C'est à mademoiselle de Séran que j'ai l'honneur de parler? dit l'officier en s'inclinant avec la respectueuse courtoisie d'un homme bien élevé. Voici, se hâta-t-il d'ajouter pour donner à Hélène le temps de se remettre, une lettre adressée à Mme de Séran par mon camarade et ami René de Cuny. Je l'ai quitté il y a cinq jours.

HÉLÈNE DE SÉRAN.

P. 254



E. Girardet del. Delannoy sc.

C'est à mademoiselle de Séran que j'ai l'honneur de parler, dit l'officier.

— Monsieur, répondit Hélène, ma mère vous sera très-reconnaissante de la diligence que vous avez mise à nous faire tenir cette lettre, car nous étions tous dans une cruelle inquiétude.

— Cette inquiétude, Mademoiselle, n'était malheureusement pas sans fondement. René a été grièvement blessé. Mais quand je me suis séparé de lui à Lille, où il a été transporté, nos chirurgiens le considéraient comme hors de danger. Il a été frappé à la jambe par un éclat de bois qu'un boulet avait arraché de l'affût d'un canon. »

L'officier, après avoir prolongé sa visite pendant un quart d'heure, qu'il employa à faire l'éloge de son ami, dont il énuméra avec complaisance toutes les précieuses qualités, prit congé d'Hélène, non sans lui témoigner une dernière fois son vif regret de n'avoir pas

eu le bonheur de présenter ses respectueux hommages à Mme de Séran.

Hélène, forcée d'attendre le retour de sa mère, à qui la lettre remise par l'officier était adressée, trouva la journée excessivement longue : d'abord parce qu'elle était impatiente de rassurer sa mère, qu'elle savait très-tourmentée au sujet de René, et ensuite parce qu'elle désirait connaître par le blessé lui-même tous les détails relatifs à son accident et à sa situation.

Aussi, dès qu'elle entendit s'arrêter la voiture qui ramenait Mme de Séran, s'empressa-t-elle de courir au-devant de sa mère pour lui remettre la lettre et lui apprendre l'heureuse nouvelle. Mais sa phrase commencée expira sur ses lèvres en voyant la pâleur de Mme de Séran, ses yeux rouges et gonflés, et l'altération de tous ses traits.

« Ma pauvre mère, s'écria Hélène en en-

tourant Mme de Séran de ses deux bras et en l'embrassant avec effusion, que nous est-il encore arrivé ? »

Mme de Séran se dégagea doucement des bras de sa fille, la conduisit dans sa chambre, et là lui apprit que M. Dubois avait reçu, avec quelques lignes de René écrites postérieurement à la lettre remise par l'officier, une lettre de son colonel, lui annonçant que le jeune capitaine avait succombé inopinément aux suites de sa blessure.

La mort de René fut pour Madame et pour Mlle de Séran le sujet d'une grande affliction. Ce nouveau coup, qui venait les frapper au moment où la main de Dieu, après les avoir soutenues dans les rudes chemins de l'adversité, semblait aplanir toutes les difficultés devant leurs pas, jeta un crêpe funèbre sur ce qui leur arrivait d'heureux.

Mmes de Séran étaient à peine installées à

Paris, qu'elles reçurent la visite de plusieurs mères de famille qui, prévenues par M. Dubois, vinrent leur proposer de se charger de l'éducation de leurs filles. Ces dames furent à la fois enchantées du langage et des manières si pleines d'aménité et de distinction de Mme de Séran, et émerveillées des vues judicieuses, de la haute raison et du savoir d'Hélène, qui dut sortir de sa réserve habituelle et faire taire sa modestie, pour développer le système d'éducation et d'instruction qu'elle se proposait de suivre. Non-seulement ces dames s'estimèrent très-heureuses de placer leurs filles sous la direction de femmes aussi accomplies, mais elles s'exprimèrent en toute occasion d'une façon si avantageuse sur le compte de la jeune institutrice et de sa respectable mère, que chaque jour l'établissement recevait une nouvelle élève dont les parents, également satisfaits de la tenue du pensionnat, eurent

bientôt achevé de le mettre en réputation ; et comme cette réputation n'était pas le fruit du charlatanisme ou d'un engouement éphémère, mais prenait sa source dans la juste et légitime confiance qu'inspiraient aux familles le savoir et la piété angélique de deux femmes donnant l'exemple de toutes les vertus chrétiennes, elle grandit et se consolida avec le temps.

Peu d'années après sa fondation, la maison de Mmes de Séran renfermait plus de cent pensionnaires. Une des principales causes parmi celles qui contribuèrent largement à ses succès dans la tâche si difficile dont elle s'était chargée, ce fut le tact admirable avec lequel elle saisit, une des premières, les modifications qu'il était indispensable d'apporter dans le système d'éducation anciennement suivi en France, par suite des changements que la révolution française avait opérés dans nos mœurs et

dans notre constitution sociale. Instruite par une parfaite connaissance du monde et par des malheurs que sa propre éducation et ses qualités naturelles lui firent supporter avec tant de grandeur d'âme, qui pouvait mieux qu'elle apprécier les exigences nouvelles de la société, et répondre aux nécessités de notre temps?

Nous nous arrêterons ici, parce qu'il n'entrait dans notre plan que de raconter les cruelles épreuves que Mlle de Séran eut à traverser avant de se faire dans le monde la position honorable où nous la voyons parvenue. Du reste, aucun événement extraordinaire ne vint plus agiter sa paisible et laborieuse existence, qui fut entièrement consacrée à ses chères élèves, qu'elle aimait comme ses enfants, qui la révéraient comme une mère.

Mlle de Séran termina sa carrière si bien remplie en 1835, vingt ans après avoir perdu sa mère, et trente ans après le décès du fidèle

Joseph. Sa mort fut aussi belle que sa vie, et offrit un parfait exemple d'édification.

Ce fut la fille aînée de M. Dubois, dont l'amitié dévouée lui avait été si utile, qui lui ferma les yeux. Mlle de Séran s'était retirée chez elle lorsque les atteintes de la vieillesse l'avaient forcée de renoncer à la direction de son pensionnat, et elle avait trouvé dans les tendres soins de sa première élève toutes les consolations qui manquent trop souvent aux personnes âgées dans leur propre famille.

Celle qui écrit ces lignes eut pendant longtemps l'honneur de vivre dans l'intimité de Mlle de Séran. Mais les sentiments d'affection toute filiale qu'elle a voués à cette amie, aussi grande par le cœur que par l'intelligence, bien loin de l'entraîner au delà des bornes du vrai en retraçant ses vertus, l'ont souvent gênée pour payer à cette noble mémoire le tribut d'admiration qui lui est dû : on craint tou-

jours, en parlant de ceux qui nous sont chers, que les indifférents, reconnaissant le langage de l'amitié sous la plume du biographe, ne soient tentés de douter de son impartialité.



APPENDICE

APPENDICE

—

Outre les sources de l'Ain, le Jura renferme des curiosités naturelles assez remarquables; nous en citerons quelques-unes.

LA COUPE ROMAINE.

La route qui conduit du Meix au pont de la Pile passe entre deux rochers hauts d'en–

viron cinquante mètres. Ces rochers sont taillés à pic, et offrent toute l'apparence d'un seul rocher qui aurait été fendu pour frayer un chemin à travers sa masse. Cette énorme fissure n'est pas en ligne droite, mais se recourbe en forme de demi-cercle. Plusieurs anciens historiens prétendent que cette tranchée colossale a été exécutée par les soldats de la légion africaine, auxquels on attribue également la fondation de l'ancienne ville de *Mauriana* découverte près du lac d'Antres. Cette ville, ruinée et brûlée au VIIe siècle, était très-importante, si l'on en juge d'après ses débris. On remarque parmi ceux-ci un double aqueduc construit en blocs de pierre liés par des barres de fer. La longueur de cet aqueduc, connu sous le nom du Pont-des-Arches, est de cent mètres : il conduisait à un vaste amphithéâtre. Les fouilles entreprises vers la fin du XVIIe siècle ont amené la décou-

verte de colonnes, de statues, de tombeaux, de bas-reliefs, de médailles, sans parler des restes de monuments qui devaient être aussi vastes que décorés avec magnificence.

LA LANGOUETTE.

Une petite rivière affluente de l'Ain, la Sène, forme trois belles cascades près du village des Planches. Ces cascades successives ont de vingt à trente mètres de chute.

Les eaux de la Sène, après s'être ainsi trois fois précipitées, s'engagent dans une crevasse profonde de plus de trente mètres dont les parois sont taillées à pic, et aussi parallèles que si elles étaient l'ouvrage des hommes. Cette espèce de canal creusé dans le roc vif n'a pas plus de cinq mètres de large dans sa plus

grande largeur. Les eaux de la Sène, par suite de leur encaissement, sont en cet endroit complétement privées de lumière. C'est à ce canal qu'on a donné le nom de *la Langouette*.

GROTTES.

Le Jura renferme un grand nombre de grottes à stalactites. Les plus dignes d'être explorées sont celles de Loisia, célèbres en ce qu'elles servirent de retraite aux habitants des environs pendant les guerres civiles qui longtemps désolèrent ces contrées. La grotte de Loisia se compose de plusieurs salles. La première, de plus de cent mètres de long, offre une particularité assez curieuse : malgré sa profondeur, les rayons du soleil y plongent

à une certaine heure du jour, et vont en éclairer le fond.

Des souvenirs historiques se rattachent aussi aux grottes de Lacusson, près de la commune de Molinges, et à celles de Varaux, non loin de la tour du Meix : toutes deux portent le nom de deux gentilshommes qui s'y réfugièrent.

Les grottes de Révigny produisent du salpêtre qu'on n'a que la peine d'aller recueillir, et celles de Jouhe et de Marangeat sont connues pour la beauté des stalactites qui les décorent.

HABITATIONS DANS LA MONTAGNE.

Voici comment un touriste décrit la vie et les habitations des montagnards jurassiens.

Les habitations des cultivateurs dans la haute région habitable en tout temps, méritent une description particulière. L'industrie est rarement au nombre des ressources des familles qui vivent isolées dans la montagne, et à cette grande élévation le temps de la végétation ne dure que quelques mois. L'orge et l'avoine, quelques pommes de terre, un peu de fourrage très-court mais excellent sont les seuls produits des terres des hautes montagnes qui sont cultivées. Les paysans possèdent généralement, au midi de leurs maisons, un jardin de dix à douze mètres de côté, où croissent un petit nombre de légumes, principalement des choux et des pois, mais aucun arbre à fruit.

Ils ne nourrissent point de volailles, parce qu'ils ne pourraient les garantir de la serre des oiseaux de proie et surtout des aigles, qui, lorsqu'ils ont des petits, ne craignent pas de

s'approcher des habitations. Les maisons sont solidement bâties, mais peu élevées. L'écurie, la grange, l'habitation des hommes et le fenil communiquent ensemble : tout est sous le même toit. Les murs sont en pierre ; le toit est recouvert de planches de sapin retenues par de grosses pierres. Le sapin forme les planchers et toutes les divisions intérieures. Tous les animaux logent dans l'étable, qui occupe le rez-de-chaussée et qui est boisée et planchéiée comme une chambre. Les animaux dorment et piétinent sur la planche. On vient aussi à bout de les garantir du froid et de les tenir propres sans leur donner aucune litière ; car les foins et les pailles suffisent à peine pour les nourrir pendant les huit mois d'hiver qu'ils restent enfermés dans l'étable. Ils y sont placés sur deux rangs, la queue vers la muraille et la tête vers les crèches et les rateliers, qui forment au milieu de l'étable

une double rangée, séparée par un espace large de quatre mètres, où passent ceux qui distribuent le fourrage, service qui se fait ainsi fort commodément. Cet intervalle sert aussi à mettre à l'abri les équipages et les instruments aratoires. Le plancher de cet espace est horizontal; mais des deux côtés où sont les bestiaux le plancher sur lequel ils reposent est incliné vers la muraille, où il se trouve une rigole d'écoulement. Ces étables sont d'une propreté remarquable.

Le logement des hommes occupe le premier étage. Il se compose d'une salle commune et d'une chambre à coucher. Au milieu de la salle est une vaste cheminée carrée. Un grand nombre de personnes peuvent aisément se placer autour du brasier, qui occupe son centre. La fumée monte perpendiculairement, et sort par un large tuyau. C'est dans le plafond de la salle, élevé d'environ deux mètres

cinquante centimètres, que passe ce tuyau, qui toute l'année sert de fenêtre, et qui pendant les grandes neiges devient une porte. Qu'on se figure une pyramide creuse en sapin, dont la hauteur, à partir du plafond, est d'environ cinq mètres. Cette pyramide présente à sa base une ouverture de deux mètres de côté, traverse le grenier, et s'élève de soixante centimètres seulement au-dessus du toit. Son sommet, terminé en forme de triangle sur deux côtés, est couvert par une espèce de trappe, pivotant sur un axe central placé à la pointe de deux triangles opposés. La destination de cette trappe est de fermer la cheminée au vent, à la grêle, à la neige. Une longue perche, qui y est accrochée, permet de la fermer du côté où le vent souffle; l'autre côté reste ouvert, et donne entrée à la lumière.

Quand la neige est abondante, la maison

en est quelquefois entourée et couverte jusqu'au toit. C'est alors qu'à l'aide d'une petite échelle on sort par la cheminée. C'est d'ailleurs, dans les temps de neige, la seule ouverture par où l'air même puisse entrer dans la maison, qui est sans fenêtre, et n'a, dans tous les temps, que la porte et la cheminée pour donner passage à la lumière.

A côté de la salle commune se trouve la chambre à coucher, où il n'y a que deux lits, l'un pour le père et la mère, l'autre pour les filles de la maison. Quant aux garçons, ils couchent dans le grenier, enfoncés dans le fourrage. Pendant l'hiver, la famille passe une partie de la journée au milieu de l'étable: les femmes filent, et les hommes raccommodent leurs instruments aratoires ou fabriquent différents petits objets. La respiration et la transpiration du bétail entretiennent dans l'étable, lavée et ratissée plusieurs fois par jour, une

douce chaleur, et la famille s'y trouve, sans faire de feu, aussi proprement et aussi chaudement que dans son logement particulier.

FIN

S. dans [illegible] [illegible]

sans [illegible]

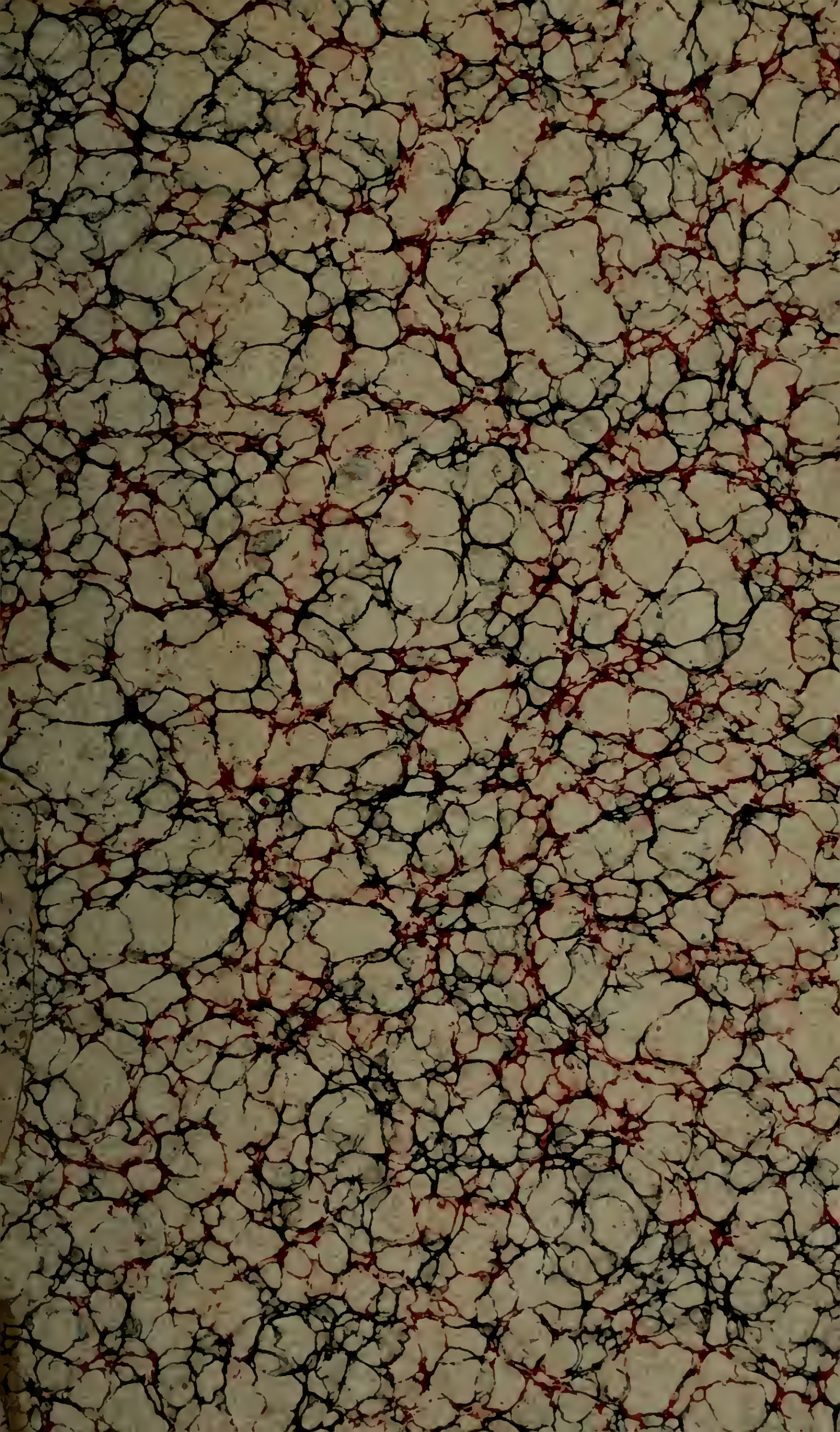
[illegible] confit

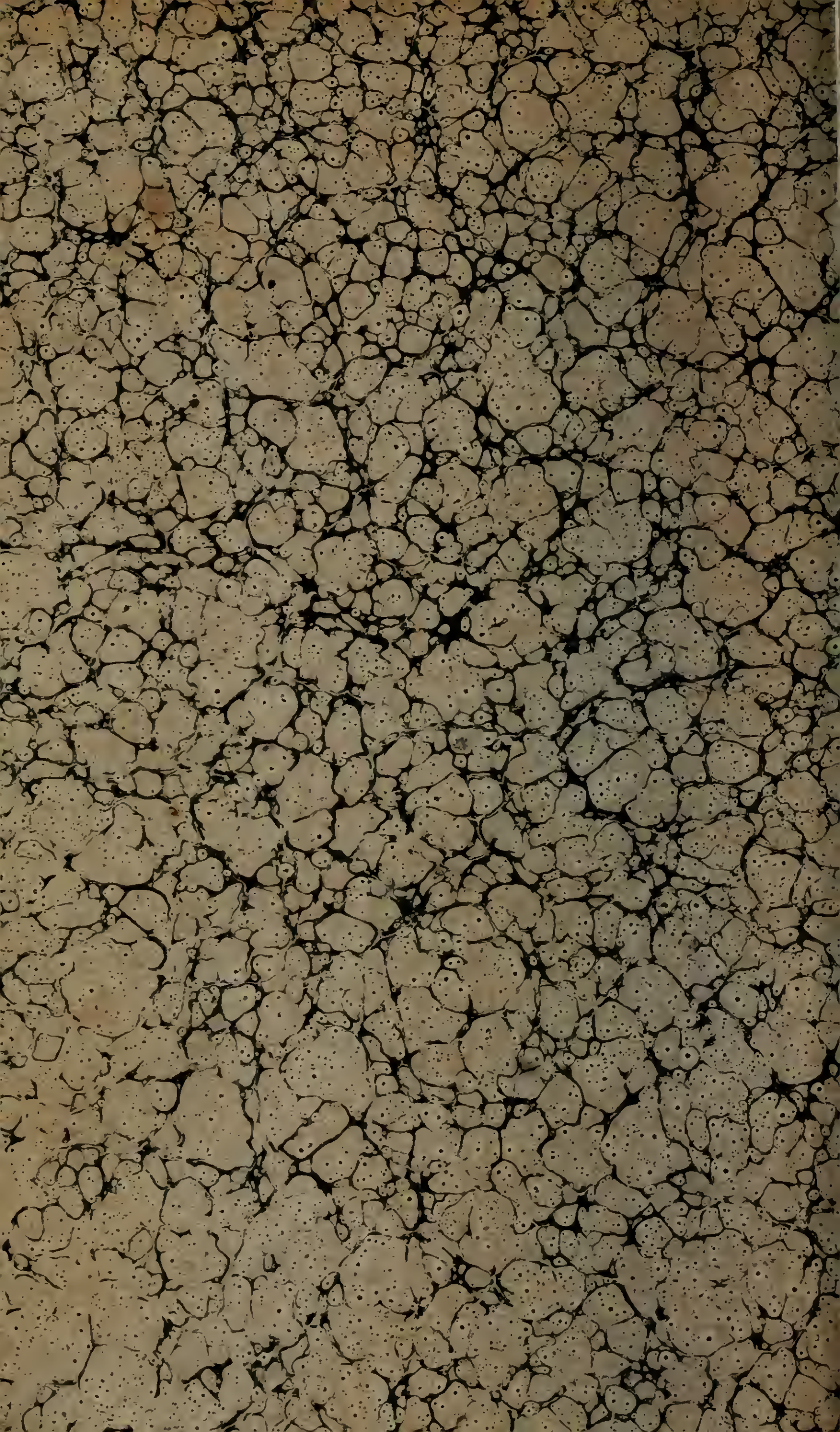
[illegible]

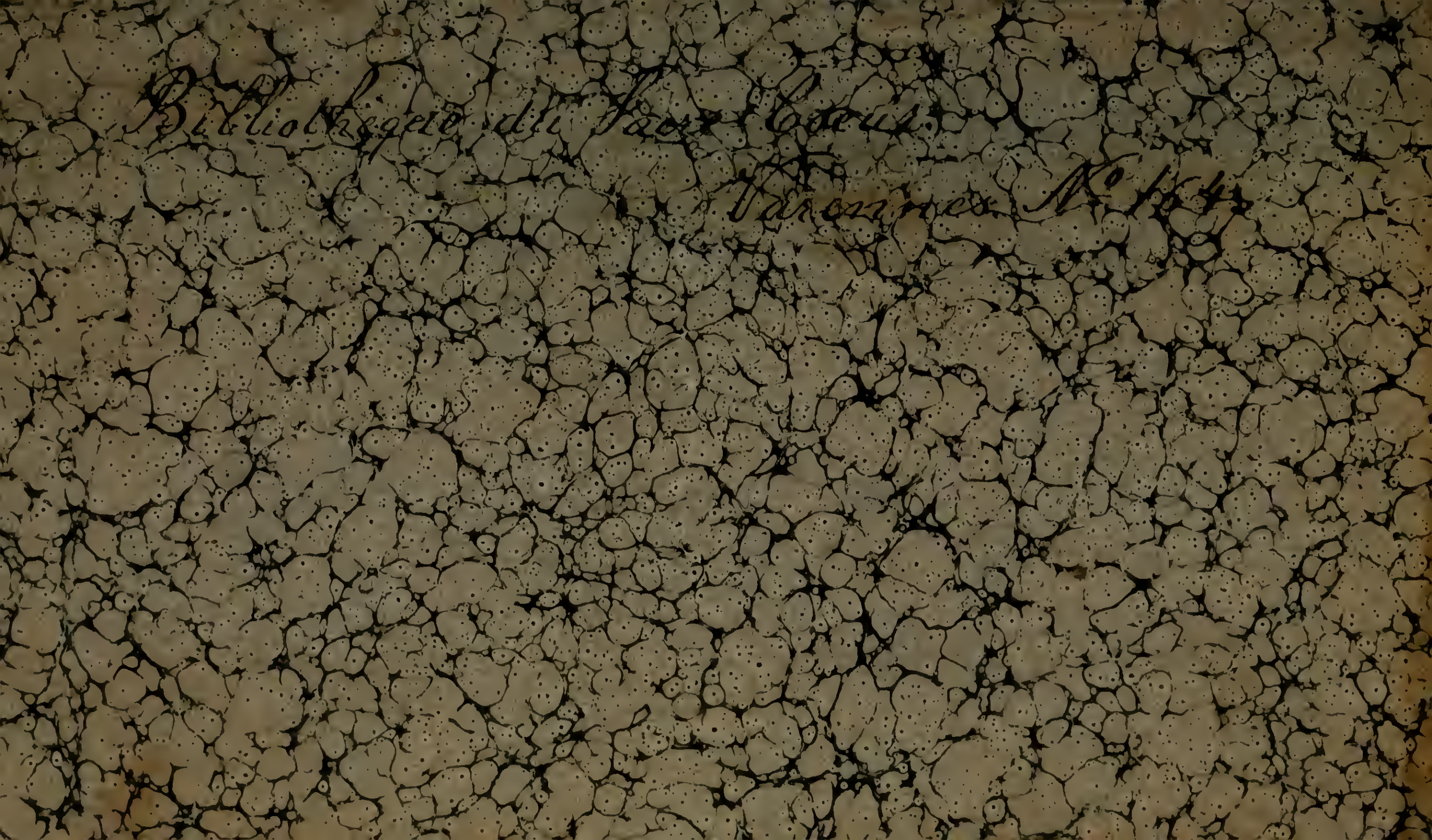
[illegible]

[illegible]








Bibliotheque du Sacré Coeur
Varennes No 164

